




TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA





Bought from Aspin

BOULENGER DE RIVERY

1726

MELANGE
LITTERAIRE,
OU
REMARQUES
SUR
QUELQUES OUVRAGES
NOUVEAUX.

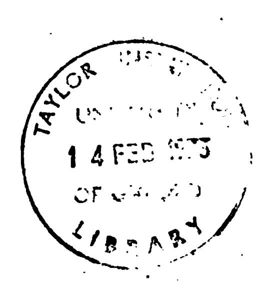


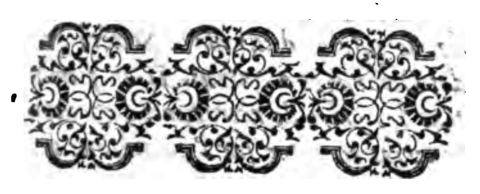
A BERLIN.

M. DCC. LII.

Fautes à corriger.

Depuis 144 jusqu'à 169. les pages sont mal numérotées : Lisez 145 au lieu de 1, 146 au lieu de 2, &c.





AVERTISSEMENT.

*COMME les petites Sociétés litteraires sont fort à la mode, nous en avons formé une. Dans la plûpart de ces assemblées, on ne lit que les écrits de ceux qui en sont membres; & cela devient d'autant plus ennuïeux que l'on se monte nécessairement sur un ton loüangeur qui est très-fade. On se réünit à la vérité, sous prétexte de se critiquer; mais chacun a intérêt de loüer à outrance pour être loüé à son tour: c'est ainsi que certains beaux Esprits modernes se traitent d'*Illustres,*& se promettent réciproquement l'Immortalité que chacun d'eux croit mériter seul. Crainte de donner dans de pareils travers, nous avons résolu*

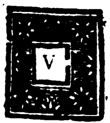
de ne parler dans nôtre Société que des Ouvrages d'autrui. Il en paroît tous les jours de nouveaux, & nous pouvons compter sur l'abondance des matieres.





LETTRES D'UNE SOCIETÉ.

LETTRE PREMIERE.



OUS sçavez, Monsieur, tout le succès qu'a eu CÉNIE. Mais depuis les applaudissemens prodigués à quelques Tragédies nouvelles, vous vous défiez toujours des suffrages du Public. Avec quelle indulgence *Denis* le Tiran n'a-t'il pas été reçu ? N'a-t'on pas eu, pour me servir de vos termes, la fureur d'*Aristomene* ? *Calliste & Cléopatre* n'ont-elles pas été plus heureuses que *Jeanne de Grè* & que *Mégare* ?

Vous me demandez ce que je pense de *Cénie*. Je vais vous dire mon sentiment avec toute la franchise que vous me connoissez. On assure que l'Auteur réünit à une naissance distinguée les plus belles qualités de l'esprit & du cœur. Avec tout cela, on peut faire une mauvaise Piece de Théâtre. Je rendrois justice au mérite personnel de l'Auteur, mais je ne louerois point l'Ouvrage.

Avant de parler de cette Piece en particulier, il ne sera pas inutile de dire quelque chose du genre. Je ne vous dirai pas si Cénie est une Comédie, ou une Tragédie. Qu'importe le nom, pourvû qu'elle plaise & qu'elle soit intéressante ? On a mis très-sagement sur les affiches, CE'NIE, PIECE NOUVELLE.

Elle est dans un genre mixte, qui n'a point de dénomination, & dont Monsieur de la Chaussée paroît être le Créateur. Il faudroit être de bien mauvaise humeur pour ne lui en point sçavoir gré. Muluiplier les genres en fait de spectacle, c'est varier nos plaisirs.

Je sçais combien vous aimez ces sortes de Pieces. Vous allez jusqu'à

les préférer à toutes les autres. La Comédie se propose de faire rire le Peuple qui aime les farces. Elle est souvent obligée de recourir à des bouffonneries. La Tragédie fait presque toujours tenir à ses Héros un langage outré, qui n'est point dans la nature. Il y a des hommes qui s'expriment, comme *Sganarelle*, & Monsieur *Jourdain*. Mais qui a jamais parlé comme un Roi de Théâtre ? Melpomene qui devroit se contenter du Cothurne se guinde presque toujours sur des échasses.

En évitant ces deux excès, & en s'éloignant également du ton grotesque de la Comédie, & de la déclamation ampoulée de la Tragédie, on a formé le troisiéme genre qui tient un juste milieu. Il a, dites-vous, tous les avantages de Thalie & de Melpomene, sans en avoir les défauts. C'est Thalie que l'on a pris soin d'annoblir, ou c'est Melpomène qui s'est humanisée.

Vous remarquez que les meilleures Comédies, celles qui plaisent le plus aux honnêtes gens, & les meilleures Tragédies, celles que préférent les

gens raisonnables, sont précisément toutes celles qui approchent le plus du nouveau genre dont vous êtes zélé partisan, c'est-à-dire selon vous, de la belle nature.

Quoique je ne sois pas tout-à-fait de votre sentiment, je trouve que les bonnes Pieces de M. de la Chaussée dans lesquelles il y a bien des endroits touchans ont plus de rapport avec les Tragédies de Racine qui est le Poëte du cœur, que n'en ont avec ces dernieres, les Tragédies de Mr. Marmontel. *Mélanide* me paroît beaucoup moins éloignée du genre d'*Andromaque* que *Cléopatre*. Il me semble aussi qu'il y a moins de différence, quant au genre, entre le *Préjugé à la mode*, & *Tartuffe*, ou le *Misantrope* qu'entre le *Misantrope* & *les fourberies* de *Scapin*, ou *Pourceaugnac*. Enfin je pense avec vous qu'il y a plus de différence, entre le haut & le bas Comique; qu'entre le haut Comique, & ce qu'on appelle par dérision le *Comique Larmoïant*.

Le ridicule de ce titre dépend de l'idée qu'on attache au mot, *Comique*. Si l'on entend par-là quelque chose de

grotesque & de bouffon, il y a contradiction dans les termes. Mais je ne vois pas pourquoi le haut Comique ne pourroit pas attendrir, où être larmoïant.

Les ennemis du genre mixte, qui a trop réussi pour ne s'en être pas attiré un très-grand nombre, lui donnent aussi le nom de *Tragédie Bourgeoise*. Ce qui n'est ridicule que par préjugé. Le caractere de Melpomene est d'exciter la pitié, l'admiration où la terreur. Mais dans cette vûe, pourquoi n'introduiroit-on sur la scéne que des Généraux d'armées, des Ministres, & des Rois; comme si les grandes passions n'étoient pas également le partage du commun des hommes, ou n'étoient intéressantes que par le rang de ceux qui en sont le jouet, ou les victimes?

Pour qu'il y ait beaucoup d'intérêt dans un Ouvrage Dramatique, faut-il qu'il s'agisse d'une Ville, d'une Nation, d'un Etat, & même de l'Empire du monde? N'en déplaise à Melpomene, *Cénie* vient de prouver que l'on peut s'intéresser à moins, qu'une famille honnête & malheureuse peut

faire couler des larmes, & que le pathétique n'y perd rien ; quand on dit *Monsieur*, au lieu de *Seigneur*.

Si l'on doit sur-tout travailler pour les Spectateurs, ne vaut-il pas mieux s'attacher à représenter les malheurs ordinaires de la vie civile qui peuvent nous arriver à tous, que des malheurs reservés à des Princes, & qui ne peuvent jamais nous regarder ; que des révolutions d'état, dont on trouve à peine un exemple dans chaque siécle ; que des intrigues de Cour, dont nous n'aurons jamais affaire ?

Il y a parmi nous un préjugé qui subsiste toujours, quoique toujours combattu, & qui regarde sinon la plus grande, au moins la plus saine partie des Spectateurs. Ceux qui le blâment le plus, sont eux-mêmes disposés à le suivre. Une querelle injuste met celui-même qui a raison dans l'affreuse nécessité de perdre l'honneur, la vie, ou la fortune. Il n'est pas permis d'être généreux, de pardonner, sans devenir suspect de lâcheté. C'est peut-être l'absurdité la plus révoltante qu'il y ait jamais eu parmi les hommes. Les Loix sont sages, & prononcent les peines

les plus févéres pour mettre un frein à ce préjugé, trifte refte de la férocité de nos peres. Mais le point d'honneur exifte néanmoins, & fait loi à part. Et peut-être pour des gens très-raifonnables d'ailleurs, fes régles, quelques folles qu'elles foient, font les plus facrées. On vous infulte. Ne vous vengez pas, vous êtes déshonoré : vengez-vous, vous êtes perdu.

On ne fçauroit affez s'élever contre une opinion fi abufive, & fi contraire au repos des familles, à l'intérêt de l'Etat, & à toutes les vertus. Si l'on peut la détruire & l'extirper entiérement, c'eft en nous mettant fouvent fous les yeux le tableau des malheurs dans lefquels elle précipite. Tels font ceux que nous préfente l'Auteur de Cénie, dont voici le plan.

Une affaire d'honneur oblige *d'Arfainville* à quitter la France avant d'avoir pû obtenir des Lettres de grace. La Juftice s'empare de fes biens. *Orphife* fa femme qu'il laiffe enceinte & dans l'indigence, devient mere de *Cénie*. C'eft le nom que donne à cette fille, *Méliffe* qui s'en charge & la dérobe aux yeux de la mere.

Le dessein de Mélisse, femme de *Dorimond* riche Négociant, est de cacher à son mari la perte de leur propre fille, de leur fille unique. Mélisse lui substitue Cénie, & la reçoit chez elle à ce titre.

Lorsqu'il est question de lui donner une Gouvernante, Mélisse jette les yeux sur Orphise, & combattue par des remords cherche à rapprocher ainsi la mere & la fille.

On ignore qu'Orphise est la femme de d'Arsainville, & réduite à l'extrémité de servir elle ne se fait point connoître. Elle entre en qualité de Gouvernante auprès de sa fille, qu'elle croit celle de Dorimond.

Mélisse meurt sans avoir osé découvrir à son mari la supposition d'enfant. Mais elle a déposé ces secrets dans des Lettres destinées pour Dorimond, oncle de *Méricourt* à qui elle les a confiées.

Elles assurent à Méricourt la succession de son oncle : mais il la partageroit avec *Clerval* son frere, qu'il songe à en frustrer. Il n'y a que Méricourt qui sçache le mistere de la naissance de Cénie. S'il ne le dévoile point,

& qu'il épouse cette prétendue fille de Dorimond, il ne peut manquer d'avoir seul tous les biens de ce riche Négociant.

L'intérêt détermine Méricourt à ne faire usage des Lettres de Mélisse, que pour gagner Cénie. Il se flatte que lorsqu'elle se connoîtra, elle sera trop heureuse qu'il veuille bien l'épouser, & garder à ce prix le silence. Mais Cénie au contraire, ne voulant pas profiter des biens qui ne lui appartiennent pas, se trahit elle-même par grandeur d'ame, & découvre son sort à Dorimond qui la chérit toujours comme sa fille.

Clerval qui aime Cénie, & qui en est aimé, est devenu dans un voyage l'ami de d'Arsainville, auquel il rend service. Il le rappelle en France, lui obtient des Lettres de grace, lui fait recouvrer ses biens, sans sçavoir que cet ami soit l'époux d'Orphise & le pere de Cénie. D'Arsainville apprend que sa femme est à Paris, & fait part à son ami de l'esperance qu'il a de la retrouver.

Mais Clerval ne songe qu'à Cénie dont l'histoire est dévoilée. On connoît

aussi le caractere de Méricourt, poli-que & scélérat.

Dorimond interroge ce neveu, qui commence par tout nier; mais qui confondu par Cénie remet la Lettre que Mélisse adressoit à son époux. Dorimond est au désespoir. Justement indigné des procédés de Méricourt, & touché des vertus de Cénie, il la reconnoît pour sa fille. Méricourt que cette adoption priveroit d'une succession considérable fait voir par une seconde Lettre, que Cénie est fille d'un soldat, & de la Gouvernante. Cénie est charmée d'avoir une mere si vertueuse, & Orphise de retrouver sa fille. Mais ce trait comble les malheurs de Dorimond, qui ne peut faire entrer dans sa famille une personne de si peu de naissance.

Ce qui afflige le plus Cénie, c'est la perte qu'elle croit faire de son Amant. Il faut qu'elle oublie Clerval. Elle doit l'éviter plus que jamais. Elle a recours à sa mere, qui se détermine à se retirer avec elle dans un Couvent.

Clerval fait à Orphise les offres les plus généreuses. Comme celle-ci les refuse, & lui laisse entrevoir qu'elles

lui sont suspectes ; il l'assure qu'il est résolu d'épouser Cénie. Il en donne sa parole. La Gouvernante l'accepte pour un moment ; & croïant le faire repentir de l'avoir donnée, elle lui apprend aussi-tôt qu'elle est la mere de Cénie. Clerval ne change point de résolution. Elle agrée enfin ses offres de service. Elle s'est choisi une retraite pour elle & sa fille. Il ne seroit pas décent que Clerval les y conduisît lui-même. Il a recours à son ami d'Arsainville, & le prie d'accompagner Orphise & Cénie. En les obligeant, Clerval ne fait qu'exécuter les ordres de Dorimond. Mais il tremble que d'Arsainville n'ait point assez d'égards pour elles. Son ami lui représente les dangers de cette passion. Clerval ne consent à entendre les conseils de l'amitié qu'après qu'elle aura satisfait l'amour.

L'Amant de Cénie qui brûle d'en être l'époux, demande le consentement de son oncle ; mais Dorimond malgré la tendresse paternelle qu'il conserve pour Cénie, ne peut souffrir que son neveu se mésallie, en épousant une fille d'une famille obscure, & peut-être vile.

Clerval aime trop Cénie pour ne pas présumer qu'elle est d'une naissance distinguée.

Elle vient avec sa mere faire des adieux à Dorimond, & le remercier de tous ses bienfaits. Il se joint à Clerval, & presse Orphise de se faire connoître. Elle donne à entendre qu'elle est d'une famille honnête que ses malheurs l'empêchent d'avouer. Dorimond n'hésite plus, il consent au mariage de Clerval & de Cénie. Il la demande à Orphise. Cette mere Gouvernante met un nouvel obstacle, & répond que son époux dont elle ignore le sort, que le pere de Cénie à seul le droit de disposer de leur fille. Clerval qui n'a plus d'esperance, va chercher l'ami qui doit les conduire dans l'azile qu'elles ont choisi.

D'Arsainville s'avance pour donner la main à Orphise, & reconnoît sa femme. Cénie trouve un pere dans l'ami de Clerval; & d'Arsainville un gendre dans un ami vertueux, qui l'a secouru dans les revers, & qui après lui avoir obtenu des Lettres de grace, l'a fait rentrer dans ses biens. En lui rendant ces services désinteressés,

ses, Clerval se trouve avoir travaillé pour lui-même. Par le mariage de Cénie, d'Arsainville fait le bonheur d'un ami auquel il doit le sien. Dorimond est au comble de ses vœux. Cénie lui appartient encore, & devient sa niéce. Clerval dans ces momens mêmes songe au malheur de son frere; & parle en sa faveur à Dorimond, qui ne veut plus voir Méricourt; mais qui consent à lui faire du bien. La nature, l'équité, la reconnoissance, l'amitié, l'amour, tout est satisfait.

On voit que ce sujet est très-propre à plaire & à émouvoir. Il produit naturellement de grandes situations; il est aussi très-moral, il met l'humanité dans son plus beau jour; & si Méricourt est un fourbe qui rapporte tout à lui-même, c'est pour faire mieux sortir par le contraste les vertus de Cénie, & la générosité de Clerval. L'intrigue se dénoue de la maniere la plus parfaite. La vertu triomphe, & le vice est puni.

Quelques Critiques ont jugé qu'il y avoit trop d'événemens extraordinaires. Ce qui rendoit l'intrigue chargée; & le sujet romanesque. On a fait

les mêmes reproches à *Héraclius* & à *Rodogune*, qui n'en sont pas moins des chefs-d'œuvres de l'esprit humain. Je ne crains pas de dire que ceux qui font de pareilles Critiques, ne connoissent ni le Théâtre, ni la source de nos plaisirs. Ils ne font pas attention que le plaisir le plus vif, le plus théâtral naît de la surprise, & qu'il faut nécessairement que les événemens soient extraordinaires pour que les situations soient frapantes.

Presque tous les Ouvrages Dramatiques sont des fictions dans lesquelles il ne peut y avoir que du vrai-semblable. Or il n'y a rien dans Cénie, qui ne puisse très-bien arriver, & dont nous n'ayons des exemples. Les questions d'état qui s'élevent tous les jours, prouvent que les suppositions d'enfans sont malheureusement trop communes, trop peu romanesques. A l'égard des suites fâcheuses du point d'honneur, combien n'en trouve-t'on pas d'exemples, même de recens. Que de familles ainsi ruinées ! que de personnes bien nées, réduites à une affreuse indigence, & par-là, à toutes les extrémités !

On ne peut s'empêcher de louer

dans Cénie, le choix du sujet, & l'invention. Mais la conduite de la piece mérite encore de plus grands éloges. L'intrigue est développée d'une maniere si naturelle, que l'on découvre insensiblement toutes les circonstances, sans la moindre confusion. Le Spectateur n'a jamais que le dégré d'incertitude, qui est nécessaire pour former l'intérêt, & pour augmenter le plaisir.

Il n'est rien dans cette Piece, qui ne tende à l'action principale. L'exposition est claire & précise. Le nœud sort du fond même du sujet; le dénouement est toujours préparé de plus de plus. Cependant la maniere dont il doit se faire est encore incertaine, un instant avant qu'il arrive. Car lorsque Dorimond consent au mariage de Clerval & de Cénie, il semble que tout soit terminé. Mais Orphise fait naître un nouvel obstacle, qui donne lieu au dénouement le meilleur & le plus naturel. Il n'y a pas un seul Acteur, si vous en exceptez *Lisette*, dont le sort ne soit décidé dans la derniere Scéne.

Tous les caracteres sont mis en action. Et c'est-là ce qui fait le dramatique. Les portraits les mieux écrits,

font toujours froids sur le Théâtre ; il faut les reserver pour le cabinet. Ils sont le défaut principal de la plûpart des Pieces du nouveau genre, mais non pas celui de Cénie, dont l'action est vive & soutenue. Aucun personnage n'est inutile ; & ce qu'il fait sert toujours à le peindre.

Jamais un Acteur ne quitte la Scéne sans raison. Ce qui est d'une difficulté si grande, que l'on ne peut guéres en être convaincu sans l'avoir éprouvée. Le plan de Cénie devroit servir de modéle à tous ceux qui travaillent pour le Théâtre.

Il est cependant une chose que j'aurois voulu éviter. L'intrigue est fondée sur deux Lettres, qui viennent coup sur coup. Je passe la premiere en faveur de toutes les belles situations qu'elle produit : mais la seconde me fatigue d'autant plus, qu'elle me paroît inutile, & que tout ce qu'elles contiennent auroit pu être à merveille dans une seule.

Il est juste aussi que j'entre dans les raisons de l'Auteur. Si une seule Lettre avoit appris à Cénie dès le troisiéme Acte, non-seulement qu'elle n'étoit

point la fille de Dorimond, mais encore qu'elle étoit celle d'Orphise; on auroit perdu par-là une grande partie du quatriéme & du cinquiéme Acte. Je conviens que pour tirer de ce sujet tout le parti possible, il étoit nécessaire de séparer ces deux objets. Mais quand ils auroient été dans la même Lettre, Méricourt auroit pu n'en lire que la moitié à Cénie, & reserver le reste pour Dorimond. Elle auroit bien pu s'en rapporter à Méricourt, & ne le point croire assez fourbe pour forger une pareille Histoire. La défiance de Dorimond dans le quatriéme Acte, n'en eût été que mieux placée.

Mais en conservant le troisiéme Acte tel qu'il est, & en laissant Cénie faire elle-même la lecture de la Lettre qui seroit unique, & qui renfermeroit tout; on peut très-bien, ce me semble, supposer qu'elle n'a point la force d'achever. En effet dès qu'elle a lû que Dorimond n'est point son pere, elle s'évanouit: ce qui est très-naturel. Cette Lettre de Mélisse contiendroit bien d'autres choses, sans que *Cénie* pût en lire davantage. Pourquoi donc ne pas se dispenser de la seconde

Lettre ? Si la premiere ne déplaît pas, c'est parce que l'on sent qu'il en falloit absolument une, & que Mélisse étant morte, le mistere de la naissance de Cénie ne pouvoit se découvrir que par un écrit posthume. La multiplicité des Lettres est le défaut de cette Piece. Mais sommes-nous en droit d'exiger une Piece parfaite ?

C'est aux représentations de Cénie que l'on conçoit combien le Théâtre peut former les mœurs. La vertu y est peinte avec des couleurs si riantes que l'on ne peut s'empêcher de l'aimer : & lors-même qu'on la représente malheureuse, elle a encore des charmes qui la feroient préférer à tous les biens. En effet qui n'aimeroit mieux être dans la situation de d'Arsainville & d'Orphise, éprouver leurs malheurs & avoir leurs sentimens, que d'avoir les vices de Méricourt dans le sein de la fortune la plus brillante.

Cette Piéce dévelope le germe des vertus que la nature a mis dans tous les cœurs. Les Spectateurs pensent alors comme les personnages vertueux de Cénie, & sont ravis de se trouver des sentimens si élévés, une si belle ame &

un si bon cœur. Ce spectacle est amusant & instructif ; & si l'on n'en sort point meilleur, on en sort au moins avec l'envie de le devenir.

La morale est d'autant plus utile que l'on a eu soin de la rendre plus agréable. Dês que l'on plaît, l'on persuade. On trouve dans Cénie tous les ornemens que permet la belle nature. Le stile en est châtié & fleuri sans affectation. Toujours le meilleur tour, toujours les expressions les plus simples, & les plus élegantes. Il regne par-tout un charme secret, une certaine aménité qui naît du sentiment, & qui passe jusques dans les termes, jusques dans les sons. La prose de Cénie est si touchante, si harmonieuse, qu'on la retient plus volontiers, & presque aussi facilement que les plus beaux vers.

Mais tout le monde n'a pas votre mémoire, & je ne puis vous citer que quelques traits de cette piéce. Ils serviront à vous en faire connoître le stile, & même les sentimens, les caractéres.

Dorimond veut établir ses deux neveux, & leur donner une partie de ses biens. Méricourt qui en épousant Cénie compte s'assurer toute la succession

de Dorimond, le détourne de ce projet.

MERICOURT.

» Jouissez de vos biens. Ils vous ont
» coûté tant de peines, tant de tra-
» vaux. »

DORIMOND.

» J'en jouirai, je vous rendrai tous
» heureux. »

Dorimond dit encore à Méricourt.

» Si je ne t'estimois pas, je pourrois te
» faire du bien, mais je ne vivrois pas
» avec toi. »

C'est aussi la maniére dont il agit au dénouement avec Méricourt fourbe démasqué.

Voici la réfléxion de d'Arsainville que Lisette vient de prendre pour un intriguant.

» On peut soutenir avec fermeté un
» revers éclatant; mais le courage s'af-
» faisse sous le mépris de ceux-mêmes
» que l'on méprise. »

Orphise digne épouse de d'Arsainville se retrace leurs malheurs, & Lapidere qu'ils l'ont mise à portée d'être utile à Cénie & à Dorimond. Cette pensée

pensée console la gouvernante.

» Tant qu'il reste quelque bien à » faire, on n'est pas tout-à-fait mal» heureux. »

Dans la scéne où la gouvernante représente à Clerval que l'amour le plus violent est passager, cet Amant prouve sa constance par un trait qui a toujours été très-applaudi.

» C'est son cœur, c'est son ame que » j'adore. Ce n'est qu'à la beauté que » l'on devient infidéle. »

Orphise dit à Cénie. « L'experience » vous apprendra que dans le cœur » d'un homme, l'amour console tou» jours des maux qu'il cause. »

Il me semble que la pensée rendue générale seroit plus vraye. Pourquoi seulement *dans le cœur d'un homme?* Si l'amour cause des peines, le beau sexe ne s'en console que trop aisément & que trop souvent. Quelquefois même, il arrive qu'il les prévient & qu'il s'en console d'avance.

J'aime mieux l'idée suivante qui est très-vraye:

» C'est souvent un très-grand bon-

» heur de n'avoir pour un poux
» qu'une tendresse mesurée. «

Mais on ne doit pas craindre beaucoup aujourd'hui l'excès de la tendresse conjugale.

Il n'y a pas seulement dans Cénie des idées ingénieuses & des choses de sentiment : on y trouve aussi de ces traits sublimes qui sont le chef-d'œuvre du génie, & qui étoient jusqu'à présent reservés à la Tragédie. En voici un exemple dans la Scéne de Cénie & de Méricourt.

Il la presse de consentir à leur mariage : elle refuse avec tous les égards imaginables, & cependant de la maniere la plus claire. Pour la déterminer, il lui fait voir qu'elle est un enfant supposé, & lui montre une Lettre où sa prétendue mere la désavoue ; mais il offre de garder à jamais ces secrets, si elle consent qu'il l'épouse comme fille de Dorimond.

MÉRICOURT.

« Eh bien, quels sont à présent vos
» sentimens ? »

CÉNIE.

» Les mêmes. »

J'ai entendu comparer cette répon-se au *moi* si vanté de la Médée du grand Corneille.

Permettez-moi, Monsieur, de vous rappeller une des dernières guerres civiles du Parnasse. Les Prosateurs & les Versificateurs ont long-tems formé deux factions qui avoient chacune un Chef *illustré par cent batailles*, & armé de Prose & de Vers. Tous les Prosateurs prétendirent mériter le nom de Poëtes, parce qu'on le prodiguoit dès-lors à des Versificateurs qui n'avoient d'autre avantage que de rimer de la Prose; & qui pour cela, souvent la gâtoient. On voulut ravir à ces derniers le Cothurne, ou du moins le partager avec eux. On essaya des Tragédies en Prose; mais on n'en fit que de froides & d'ennuyeuses. Les Versificateurs resterent maîtres du champ de bataille.

Si Cénie avoit paru dans ces tems-là, je ne doute pas que les Prosateurs n'en eûssent tiré avantage. Quoique ce ne soit pas une Tragédie proprement dite; il ne laisse pas d'y avoir bien des situations tristes & touchantes, c'est-à-dire, vrayment tragiques;

Quelques changemens légers en feroient un Ouvrage de Melpomene. Que la ſuivante devienne une Confidente ; Dorimond un grand Monarque, & d'Arſainville quelque Prince malheureux, dont on auroit envahi les Etats. Que l'intrigue reſte au fonds la même. Et ſi nous voulons qu'il y ait du ſang répandu, le Prince Méricourt peut ſe tuer à merveille. Dans les circonſtances où il eſt, il le doit même en tant que Prince. Sur-tout conſervons le ſtile de Cénie, ce ſtile ſimple & noble qui rend tout intéreſſant. Voilà une Tragédie dans toutes les formes, & une Tragédie en Proſe ; mais gardons-nous de réveiller une querelle littéraire qui eſt ſi bien aſſoupie.

Cénie a auſſi les avantages de la Comédie. Que j'aime cette Scéne où Clerval charge ſon ami de conduire Orphiſe & Cénie ! Que les inquiétudes de l'amour y ſont bien peintes ! Que ces attentions extrêmes ſont bien dans la paſſion ! Une farce, une *balourdiſe* excitent machinalement des éclats de rire, qui tiennent de la pitié plus que du plaiſir, & dont l'eſprit rougit toujours ; je parle des perſonnes qui en

ont. Mais un trait de bon Comique, tel que ceux du Tartuffe & de Cénie, fait goûter une joye douce & parfaite, qui remplit le cœur, & ne laisse rien à desirer à l'esprit.

On reconnoît dans Cénie, l'Auteur des *Lettres d'une Peruvienne*, la même solidité, les mêmes graces, & cette Philosophie qui n'en est pas moins profonde pour être très-agréable. Voici un trait d'Orphise que lui envieroit *Zilia*. Orphise dans un Monologue très-court, parle de son époux dont elle ignore le sort.

» Dans quelques déserts que soit
» votre azile, il est celui de l'honneur;
» la honte, ce Tyran du bonheur, n'ha-
» bite que parmi les hommes. »

Les Lettres Péruviennes auroient été suffisantes pour assurer une juste réputation à M. G. mais une Piece de Théâtre demande encore plus de talens, plus de connoissances, & donne un plus haut rang sur le Parnasse. Comme Cénie est le chef-d'œuvre du genre mixte, Apollon place l'Auteur entre la Muse de la Tragédie & celle de la Comédie. Le Théâtre a aujourd'hui trois Muses, Thalie, Melpomene, &

Qu'une Dame ait de la délicatesse dans les sentimens, de la noblesse, & du naturel dans l'expression; cela paroît être le partage du beau sexe. Qu'elle ait encore de la justesse dans les idées, de l'élévation dans l'ame; que d'avantages réunis! mais il est étonnant qu'elle ajoute à tout cela les plus grandes connoissances du Théâtre. Si le beau sexe fait régner la politesse en France, & s'il y regne avec elle, si c'est notre Nation qui lui rend le plus d'hommages; il faut convenir aussi que les Dames Françoises les ont mérités, & sont celles qui ont prouvé le plus d'esprit, puisqu'il n'y a point de Nation où il y ait tant de Dames Auteurs. Si la Gréce a une Sapho, la France a une La Suze, une Deshoulieres, une G.

Mais les Auteurs se peignent dans leurs productions, & quelle estime ne doivent point avoir pour Madame de G. ceux-mêmes, qui, comme moi, ne la connoissent que par ses Ouvrages! Pour bien peindre la vertu, il faut en sentir soi-même tous les charmes. Sans cela comment les faire goûter aux autres? L'Auteur de Cénie excelle dans

les personnages vertueux. C'est partout le cœur qui parle; & dès qu'on a vû cette piéce, on se sent pour Madame de Grafigny toute la vénération qu'elle nous a inspirée pour la vertu.

Vous serez frappé de la ressemblance de Cénie avec la gouvernante, piéce de Monsieur de la Chaussée. Mais on sçait ici que Cénie étoit faite auparavant. La Dame-auteur n'avoit travaillé que pour sa propre satisfaction; & si cet ouvrage a paru sur le Théâtre, le Public en est redevable à un Prince aussi illustre dans la litterature que dans la guerre, toujours grand, toujours Héros, qui est l'appui des beaux arts, qui les cultive, & qui en connoît tout le prix.

LETTRE SECONDE.

Les trois découvertes

LA Philosophie, Monsieur, fait bien des progrès; je ne vous parle point de la dissertation de M. de Mairan sur la glace & sur ses principaux phénomenes. Je ne vous parle point de l'Electricité & des explications

que Messieurs l'Abbé Nollet & Boullenger en ont données. J'ai à vous annoncer des merveilles plus intéressantes que les preuves du feu central, plus éblouissantes que les étincelles électriques, plus frappantes que l'expérience de Leyde ; des merveilles capables de fondre les glaces de toute la nature, d'éclairer l'univers, & de donner la commotion aux habitans de toutes les Planetes, à commencer par ceux de la Lune.

Je me félicite avec vous, Monsieur, c'est de nos jours que l'on a fait ces découvertes si grandes, si magnifiques, si sublimes, les trois principales découvertes, la quadrature du cercle, le mouvement perpétuel, & la Pierre Philosophale ou la Medecine universelle.

Monsieur Combes prétend avoir resolu le problême & démontré qu'il est impossible de trouver la quadrature. Tout le monde veut bien convenir que cela est impossible à Monsieur Combes ; mais on n'en veut pas conclure que cela soit absolument impossible.

A l'égard du mouvement perpétuel, *L'inventeur* nous montre le plan d'une

machine qui eſt très-ſimple. Il y a dix ans, dit-il, qu'il l'a imaginée. Je lui demandai ſi on l'avoit exécutée. Au lieu de me répondre, il continua de vanter la ſimplicité de ſa machine.

Mais une choſe qui flattera d'avantage, c'eſt le moyen de vivre toujours, non pas dans la mémoire des hommes. Cette maniére de vivre a quelque choſe de triſte, puiſqu'elle n'a lieu qu'après la mort.

On vient d'afficher le ſecret de reſter toujours ici bas. Il n'y aura plus déſormais que des morts de bonne volonté, & jaloux des grandeurs de l'autre Monde.

N'allez pas croire que je vous entretiens d'une chimere; la Medecine univerſelle eſt démontrée. Si vous en doutez, liſez le titre de cette feuille, * *Démonſtration de l'exiſtence de la Medecine univerſelle*, mais n'en liſez que le titre.

Je ſuis vôtre, &c.

à Paris ce premier Septembre 1750.

(*) Chez Saugrain, Grand-Salle du Palais.

LETTRE TROISIE'ME.

L'Isle frivole.

IL paroît ici, Monsieur, une infininité de petites brochures qui se succédent très-rapidement, & qui ont tour-à-tour quelque reputation. La *découverte de l'Isle frivole* a été assez bien reçue du Public. On feint d'avoir puisé dans un manuscrit de l'Amiral Anson. Vous voyez que l'on a voulu profiter de la célébrité du voyage autour du monde, pour accréditer l'Isle frivole. Mais peut-on attribuer une pareille découverte à un Amiral Anglois ? N'auroit-il pas été plus naturel de recourir aux tablettes de nos petits-Maîtres.

Il est vrai que les *Frivolites* s'expriment en François. Mais on souhaiteroit que l'Auteur de cette allégorie qui s'est proposé de réformer les défauts du beau monde, l'eût connu d'avantage, & eût acquis en le fréquentant cette élégance de stile, cette urbanité légère qui fait le mérite de *Tanzaï*, & qu'exigeoit la description de l'Isle frivole.

On souhaiteroit encore qu'un homme qui s'érige en Auteur ne se bornât point à une seule idée. L'Isle frivole, la lettre d'une Angloise, *la Magie démontrée*, *l'année merveilleuse* sont sorties de la même plume. Et toutes ces brochures *in-quarto* se réduisent à répéter de cent façons différentes que ce siécle est celui de la bagatelle. C'est ainsi que Monsieur de Boissy dans toutes ses Comédies présente l'homme du jour sous différens titres, & avec un seul caractere a trouvé le moyen de former un Théâtre. Mais que penseroit-on d'un Peintre qui auroit fait un bon original, & qui s'amuseroit dans la suite à en tirer des copies qui sont toujours imparfaites ?

L'Auteur de l'Isle frivole ne s'est point copié lui-même en travaillant d'après l'année merveilleuse qu'il avoit publiée long-tems auparavant & qui est traduite de l'Anglois. Pourquoi n'en point avoir averti le Public ? On la trouve dans les œuvres mêlées du fameux Swift. On ne peut trop s'élever contre ces larcins litteraires qui s'ils étoient tolérés, nous feroient mépriser à juste titre des étrangers, & devien-

droient l'opprobre de la nation.

N'est-ce pas sur-tout la gloire qui anime les gens de Lettres ? Ils sont donc tous intéressés à conserver chaque ouvrage à son véritable Auteur. Sans quoi, on les frustreroit bientôt eux-mêmes de l'estime qui leur est dûe. Vous me sçaurez gré, Monsieur, de vous dénoncer encore un plagiat d'autant plus atroce que l'on a pris bien des précautions pour le cacher. On a changé le titre de l'original qui est aussi Anglois. On a supprimé des citations ; enfin en mêlant quelques pensées postiches, on a gaté un excellent morceau de Monsieur Addison sur les Géorgiques. Pour afficher l'érudition, on a substitué au titre modeste d'*essai*, le titre imposant de *dissertation*. Quoique les Journalistes de Trévoux l'ayent insérée, cette dissertation, dans le second Tome de Décembre 1747 ; je suis bien éloigné de penser que l'on doive les regarder comme des complices. Il y auroit de l'injustice à les rendre garants des ouvrages qu'on leur envoie.

Dissertation sur les Géorgiques.

Jamais Plagiat ne fût mieux constaté ; & je ne voudrois pas que l'on eût

à me reprocher d'avoir hazardé cette accúsation qui est la plus grave que l'on puisse faire dans la République des Lettres. J'ai actuellement sous les yeux les œuvres de Monsieur Addison *in*-8°. 1722, & le journal dont je viens de parler. Pour vous convaincre que la dissertation françoise sur les Géorgiques, n'est que l'essai Anglois déguisé; il suffira de vous citer le commencement & la fin de ces deux productions, où plûtôt de la production Angloise, & de la traduction Françoise. Cela me donnera lieu de vous rapporter le parallele de l'Ænéide & des Géorgiques. Vous verrez ce que Monsieur Addison pensoit de ces deux chef-d'œuvres. A la maniére dont il sçait les apprétier, & les caractériser, vous reconnoîtrez un Ecrivain profond & judicieux, dont tous les ouvrages sont marqués au bon coin.

Virgil may bereckoned the first vvho introduced three nevv Kinds of poetry among the Romans, vvich he copied after three the greatest masters of greece, &c.

» Virgile introduisit chez les Ro» mains trois nouveaux genres de Poë-

» sie, qu'il copia d'après les plus grands
» Maîtres de la Grece, &c ».

But i shall conclude this poem (the Georgic) to be the more complete, elaborate, and finisht piece of all antiquity. The Æneis indeed is of a nobler. Kind, but the Georgic is more perfect in its Kind. The Æneis has a greater variety of beauties in it; but those of the Georgic are more exquisite. In short the Georgic has all the perfection that can be expected in a poem vvritten by the greatest Poet in the Flovver of his age vvhen his invention vvas ready, his imagination vvarm, his jugement settled, and all his faculties in their full vigour and maturity.

» Je dirai même en finissant cet es-
» sai [*] que les Géorgiques sont le
» morceau le mieux travaillé, & le
» plus achevé que nous ayons de l'an-
» tiquité. L'Ænéide est dans un genre
» plus noble & plus frappant. Les Géor-
» giques sont plus parfaites dans le
» leur. Les beautés de l'Ænéide sont
» plus majestueuses & plus variées;

(*) Remarquez, je vous prie, Monsieur, que l'on a ici conservé le titre de l'original.

» celles des Géorgiques sont plus vi-
» ves, plus délicates & plus fines. El-
» les ont toute la perfection qu'on doit
» s'attendre à trouver dans un Poëme
» composé par le plus grand Poëte qui
» fut jamais, & cela lorsqu'il étoit à la
» fleur de son âge, que son imagina-
» tion étoit dans toute sa force, & dans
» tout son éclat, que son jugement
» étoit sûr & *exquis*, son goût pur &
» simple, en un mot toutes les facul-
» tés de son ame étoient dans leur ma-
» turité. »

Tout cela est traduit mot-à-mot. Mais Monsieur Addison renvoye à un mélange de Poësies Angloises les Lecteurs qui seroient curieux de voir le parallele du stile des Géorgiques avec celui de Lucrece. Le plagiaire n'a eû garde de traduire cet endroit qui auroit décélé le larcin.

Toutes les fois qu'il a ôsé s'écarter de l'original, & qu'il a voulu nous donner ses propres idées, il est tombé dans des méprises grossieres qui défigurent cette dissertation. Monsieur Addison, par exemple, en comparant les Poëtes Grecs avec le Poëte Latin, observe très-bien que dans le genre épique &

dans le genre pastoral il est encore indécis qui l'emporte de Virgile ou d'Homere, de Théocrite ou de Virgile ; mais qu'à l'égard des Géorgiques tout le monde s'acorde à donner la préférence à Virgile sur Hésiode. Voilà tout ce que dit à ce sujet Monsieur Addison.

Le Plagiaire a crû pouvoir enchérir. Il s'est arrogé le droit de décider entre les grands Maîtres de l'Eglogue & de l'Epopée ; il donne la supériorité au Poëte Latin, peut-être parce que c'est celui qu'il a le mieux connu. Mais ce n'est pas là la raison qu'il en donne.

» Le bon goût, dit-il, qui n'est que » le bon sens épuré ne permet pas de » prononcer contre Virgile. Le res- » pect que l'on a pour les mœurs & les » productions du premier âge, empê- » chent de mettre Homere & Théocri- » te au second rang. »

Mais Hésiode est aussi ancien qu'Homere, & même plus ancien selon la plûpart des Sçavans. Cependant on s'accorde universellement à lui préférer Virgile. Le respect que l'on a pour l'antiquité n'empêche point de prononcer contre Hésiode. Pourquoi feroit-il

plus

plus en faveur d'Homere & de Théocrite ? D'ailleurs Virgile n'est-il pas aussi un ancien par rapport à nous, & ne respectons nous pas autant les Latins que les Grecs ?

Outre ces additions que l'on a faites à l'ouvrage de Monsieur Addison pour masquer le larcin, & qui sont assurément très-capables de faire méconnoître cet illustre Auteur on a joint encore la forme d'une dissertation pédantesque ; & l'on a divisé en paragraphes cet essai sur les Géorgiques.

On ne s'est pas seulement permis d'ajoûter. On a fait aussi plusieurs retranchemens, un entre autres que je me crois obligé de remarquer. Il pourra vous faire naître quelques réflexions ausquelles je veux bien ne point m'arrêter. On a omis l'endroit où Monsieur Addison ne parle pas trop favorablement des jardins du P. Rapin, quoique l'on ait traduit ce qui précéde & ce qui suit immédiatement. Je vais restituer le passage entier tel qu'il est dans l'original anglois, & suppléer la traduction de ce qui ne se trouve point dans les mémoires de Trévoux. Pour la distinguer du reste, ayez soin qu'on l'a

mette en lettres Italiques. Commençons par les termes de Monsieur Addison.

In Short, the last Georgic vvas a good prelude to the aneis, and very vvell Shevved vvhat the poet could do in the description of vvhat vvas really great, by his describing the mock-grandeur of an insect vvith so good grace. « There is more pleasantaness in « the little platform of a garden which » he gives us about the middle of this » book, than in all the spacious walks » and water-works of RAPIN. » *The speech of Proteus at the end can never be enough admired and vvas indeed very fit to conclude so divine a vvork.*

* » Enfin le quatrième livre des Géor-» giques étoit un beau prélude & d'un » présage heureux pour le succès de » l'Æneide. L'Héroisme burlesque & » comique qu'il donnoit à ces petits » animaux montroit ce que pourroit » l'Auteur quand il traiteroit un sujet » véritablement grand. » *Dans le Jardin dont il nous donne une description très-courte vers le milieu de ce livre, on*

* Trévoux Décembre 1747. Tome 2. Page 2613.

trouve plus d'agrément que dans toutes les allées & les cascades du P. Rapin.
» On ne peut trop admirer l'Episode
» d'Aristée (il y a dans l'Anglois *le discours de Protée*) « c'est par-là que
» devoit finir l'ouvrage le plus parfait
» que nous ayons de l'antiquité. »
Au reste Monsieur Addison n'ôte rien au mérite très-réel du P. Rapin, en le mettant infiniment au-dessous de Virgile. Il faut convenir que les Jésuites se sont le plus distingués parmi les modernes qui ont essayé des Poëmes Latins, & qu'après avoir examiné sans prévention tous les Géorgiques que nous avons en Latin, on donne le second rang, sinon au P. Rapin, du moins au P. Vaniere qui ne laisse pas d'être aussi très-inférieur à Virgile.

* *Proximus huic, longo sed proximus intervallo.*

Je me suis étendu sur le larcin fait à Monsieur Addison. Mais il étoit d'autant plus nécessaire de le bien prouver qu'on ne l'a point encore apperçu, &

* *Æneid. lib. 5.*

que l'on cite dans plusieurs ouvrages; la dissertation furtive comme un original. Vous êtes si près de Léipsic que vous aurez vû sans doute dès premiers le Catalogue * de l'immense Bibliotèque du Comte de Bünaw. Un de nos journaux loue Monsieur Franckius, Auteur ou éditeur de ce Catalogue, d'avoir porté l'exactitude jusqu'à renvoyer aux dissertations historiques & critiques qui sont éparses dans différens ouvrages périodiques. S'il a indiqué à l'article de Virgile, celle dont nous venons de parler, & qui a pour objet les Géorgiques, il n'aura point rélévé le plagiat. Vous me direz que bien dès gens ne lui auront pas sçu mauvais gré. Mais dans la République des Lettres comme dans tous les autres Etats, ne doit-on pas toujours préférer l'intérêt général à celui de quelques particuliers ?

Ajoûtons cependant que si l'on n'avoit point entrepris de s'approprier cet ouvrage de Monsieur Addison, & qu'au-

(*) *Cathologus Bibliothecæ Bunavianæ Tom. I. Auctores antiquos, sacros & profanos, opera varia, scriptores historiæ litterariæ, &c. exhibens, in partes très totidémque volumina distributus. Lipsiæ* 1750. Voyez les mémoires de Trévoux, Septembre 1750.

contraire l'on se fût fait honneur de le traduire scrupuleusement, on auroit mérité de grands éloges; car la diction Françoise de la dissertation est presque toujours très-pure. Ce n'est pas, comme plusieurs se l'imaginent, un petit mérite de bien traduire. Rien n'est aujourd'hui plus commun que des traductions, sur-tout de livres Anglois. Mais il est très-rare d'en voir de bonnes. Il ne suffit pas de bien sçavoir sa langue, ce qui est déjà beaucoup; il faut encore posséder une langue étrangere, en connoître toute la force, toutes les beautés: & la plûpart de nos traducteurs sont des jeunes gens à peine sortis des classes. Ils ne sçavent qu'un François de Collége qui se sent toujours du Latin & du Grec. Ils y mêlent une teinture légère d'Anglois. Souvent même ils ne la prennent qu'en traduisant & en faisant imprimer leurs brouillons. De ce mélange naît un stile barbare qui tient de toutes ces langues, & qui n'a le naturel d'aucune. Ces Messieurs qui semblent avoir épuisé l'Anglois vont, dit-on, traduire des productions Allemandes. Je ne doute pas que leur François-Allemand ne

soit quelque chose de fort agréable.

La litterature *Germanique* va devenir à son tour à la mode, & ne peut manquer d'être fort goutée. Elle est curieuse & profonde. On a commencé par le *Dictionnaire des Monogrammes, Chiffres, Lettres initiales, Logogrifes, Rébus*, &c. Admirez l'art du traducteur qui d'un petit *in*-12 Allemand a trouvé le moyen de faire un gros *in*-8. François. Que ne doit-on pas attendre de sa fécondité si jamais il entreprend la traduction de quelque *in-folio*?

Nouvelles observations Microscopiques.

Je me hâte de vous entretenir des *nouvelles observations Microscopiques avec des découvertes intéressantes sur la composition & la décomposition des corps organisés par M. Needham de la société Royale de Londres.* Cet ouvrage est traduit de l'Anglois. Ce que l'on auroit dû annoncer sur le titre pour la justification de Monsieur Needham.

Il est vrai que l'on en convient dans la Préface. Elle est ordinairement destinée aux éloges que le traducteur prodigue à son Auteur. Mai sM.L. qui paroît fait pour le neuf a inventé la maniére de se célébrer soi-même sans blesser la modestie. Il donne cete Préface au

nom de Monsieur Needham, & il lui fait dire, « un jeune Medécin de Pa- » ris. » On a mis là une étoile, & au bas de la Page en note *M. Lavirotte*. » Un jeune Medécin de Paris (c'est-à-dire, Bachelier en Medécine) « qui » est mon intime ami, & auquel on a » l'obligation d'avoir fait connoître en » France les ouvrages de quelques-uns » de nos Philosophes, a bien voulu se » charger à ma sollicitation de tradui- » re cette premiere édition de ma let- » tre. »

Pourquoi leurrer ainsi le Public ? Remettons les choses dans l'ordre & dans le vrai. Si nous avons cette traduction, c'est que Louis-Etienne Ganeau, Libraire *a bien voulu s'en charger à la sollicitation* du T.

Mais pourquoi emprunter le nom de M. Needham ? Etoit-il besoin d'un pareil détour ? M. L. pouvoit s'expliquer avec confiance sur ce qu'il pense de lui-même. Cela n'auroit révolté personne, & il y a toute apparence que ceux qui auront le courage de lire sa traduction seront de très-bonnes gens.

J'aime à entendre parler ce Traduc-

teur les obligations que lui ont l'Angleterre & la France. Il nous a, dit-il, fait connoître les ouvrages des Philosophes Anglois. Ayons quelque part à la gloire de Monsieur Lavirotte, & détaillons ces services si importans, ces traductions Philosophiques dont on lui est rédevable. Il a débuté par celle d'une *dissertation sur le moyen de prédire les crises par le battement du poulx*. Il a traduit encore des *expériences sur des animaux*, & une *dissertation sur la transpiration, & les autres excrétions du corps humain*. La plume de M. L. étoit bien digne du sujet. Vous voyez, Monsieur, combien il a enrichi notre litterature, & notre Philosophie.

Je sçais qu'il a aussi publié la traduction des *découvertes de Nevvton* par *Maclaurin*. Mais je ne crois pas que M. L. se flatte de nous avoir fait connoître les découvertes de Newton.

Pour vous faire sentir tout le prix des ouvrages de M. L. & par conséquent des services qu'il nous a rendus, il est à propos que je vous fasse connoître son stile. Je m'en tiens aux nouvelles observations *Microscopiques*, expréssion

pression neuve pour dire, faites avec un Microscope.

Il semble que les termes les plus vagues & les plus fastidieux de l'ancienne Philosophie, qui sont aujourd'hui bannis même des écoles, se soient réfugiés dans cet ouvrage. On y retrouve à chaque instant ceux de *vitalité*, *causalité*, *spontanéité*. Pour moi, je les passerois volontiers, si l'on y avoit attaché quelque idée claire.

Que direz-vous de ce lambeau? » Voilà l'Histoire *en abregé* d'une par» tie *de l'échelle* des êtres, qui jusqu'ici » avoit presque échappé à l'observa» tion, & *quelque imcomplete qu'elle* » puisse paroître, je ne l'ai pas faite » d'après une ou deux substances, &c.»

Que de fautes dans la moitié d'une phrase! 1°. Qu'aurions nous pensé de ceux qui nous ont donné des abrégés de l'histoire de France, s'ils eussent intitulé leurs ouvrages, *Histoire en abrégé* de la France.

2°. Ces deux mots *Histoire* & *échelle* ne vont-ils pas bien ensemble. M. L. d'après ses expressions est l'Historien d'une partie de l'échelle, &c. Il nous dit ailleurs dans le même livre que le

sistême de nos connoissances ne consiste qu'à construire des échelles. Tout cela peut-être dans l'Anglois ; mais il falloit le rendre d'une maniére Françoise.

3°. Dans le peu que je viens de citer, je remarque encore *quelque incomplette qu'elle puisse paroître :* cela se rapporte-t-il à *observation*, à *partie*, à *échelle*, ou à *Histoire* qui est le mot le plus éloigné. Grammaticalement ce seroit au premier. Un génie, non-Créateur, mais un génie-Traducteur, tel que M. Lavirotte, rougiroit de s'asservir à des régles de Grammaire.

C'est par une suite de cette indépendance héroique qu'il a mis p. 312. *les écoulemens de toutes sortes*, pour dire, toutes sortes d'écoulemens, & p. 201. *quelqu'autres entiérement nouvelles*, au lieu de quelques autres. Il y a des cas ou *quelque* est indéclinable, mais alors il est suivi d'un *que*. Par exemple, quelqu'utiles que les traductions de M. L. lui ayent été, &c.

Page 503. « La scene infinie, illi» mitée de connoissance réelle intui» tive vient alors à s'ouvrir ». Qui a

jamais dit, *une ſcene de connoiſſance?* Quelle idée cela préſente-t-il à l'eſprit?

Page 192, « Ce fut alors qu'il fit » faire quinze infuſions de ſemence » que nous continuâmes d'examiner » reguliérement juſqu'à ce que *je lui* » *eus* propoſé de les prendre chez moi.

Page 198. « J'étois déterminé à ne » pas ouvrir la phiole *que je ne pus* rai- » ſonablement conclure....

Il faut *que je lui eûſſe, que je ne pûſſe.* C'eſt un barbariſme des plus groſſiers qui eſt répété, que l'on ne ſçauroit attribuer à l'impreſſion, & qui ſe trouve dans toutes les autres traductions de M. L. Sans doute qu'il l'évitera dans la ſuite, & qu'il profitera de notre remarque. C'eſt une obligation qu'il nous aura, & qui pourra compenſer celle qu'il prétend que nous lui avons.

Prouvons lui de plus en plus notre reconnoiſſance. On lit p. 306. » La » vraie Philoſophie ne ſe termine que » *là où* la Réligion Chrétienne com- » mence. » *Là où*, quel François? Pourquoi ne pas dire ſimplement *où*.

Page 285. En parlant de la force

Expansive, beaucoup moins, dit-il, *sera-t-elle interrompuë dans sa course.* Ce tour est forcé & défectueux; c'est un Anglicisme. En voici encore un dans cette préface où le Traducteur a crû devoir placer son panégirique fait par lui-même.

» Cet essai ne doit être considéré » que comme une legere esquisse d'un » ouvrage *futur* qui ne demanderoit » pas peu d'application pour être com» plet. Tout ce que Platon, Cudworth, » Grew, Mallebranche, & Berkeley » nous ont donné de sublime *tombera* » naturellement dans la partie méta» phisique ». Quelle chûte pour ces grands hommes?

Il ne paroît pas que M. L. ait les plus foibles notions de Géométrie. Il en ignore les termes propres. p. 472. » Lorsque vous voyez dans le Micros» cope un corps qui à l'œil nud pa» roissoit rond, prendre une figure » quarrée, vous dites, la vraie figure » de ce corps est un quarré, non pas » * *un rond.* Vous aurez peine à concevoir qu'un homme qui a traduit les *découvertes* de Newton fasse de pareil-

(*. Il falloit dire, un Cercle.

les fautes.] Mais les caracteres Algébriques sont les mêmes dans toutes les langues ; & le Traducteur d'un livre plein de calcul n'est souvent qu'un copiste servile. Vous retrouvez dans la traduction les expressions fautives qui se sont glissées dans l'original, & qui n'ont point été relevées dans l'errata.

Mais il ne s'agit pas ici d'examiner si M. L. a entendu M. Maclaurin. Nous parlons des nouvelles observations *Microscopiques*. Contentons-nous de remarquer qu'il n'a pas compris M. Needham, puisqu'il ne l'a pas rendu d'une maniere intelligible. Souffrez que je vous cite encore le résultat de cet ouvrage, « d'où il suit *que* les actions » extérieures engendrent nécessairement des impressions intérieures *qui* » sont entre elles comme ces mêmes » actions extérieures, *qui* produisent » par conséquent des différences idéales entre objet & objet, des propriétés rélatives par lesquelles nous les » distinguons certainement permanentes, parce *que* les causes sont permanentes ; différences en un mot » *qui* comme effets & comme raports » affectent l'ame elle-même, *qui* dans

» son *sensorium* voit comme dans un
» miroir ce *qui* se passe hors d'elle, &
» *qui* étant une image, quoique foi-
» ble de son créateur, connoît ce qu'-
» elle connoît . . . . . » Je me lasse de transcrire ce jargon barbare & gotique. N'essayez pas d'en faire la construction, vous n'y parviendriez jamais.

A travers tout le galimatias du Traducteur, on entrevoit des expériences ingénieuses, des vuës Philosophiques, des idées hardies qui font honneur à l'Auteur. Il y a quelques endroits où l'on pourroit peut-être reprocher à M. Needham de s'être trop livré au goût de la nouveauté & des sistêmes. Comment peut-il avancer que l'on passe du Phisique au Métaphisique par des nuances imperceptibles. Que les principes de l'un & de l'autre sont les mêmes. On doit présumer qu'il donnera là-dessus dans l'ouvrage qu'il annonce tous les éclaircissemens que l'on peut attendre d'un vrai Philosophe. M. Needham est très-digne de la savante Société dont il est membre, & de l'amitié de Monsieur de Buffon. Mais dirai-je que

le Traducteur Monsieur Lavirotte soutient la réputation des Académies de Dijon & de Troye, dont il est, dit-on associé. Ces établissemens scientifiques & subalternes se multiplient tous les jours dans nos Provinces. Et si cela continue, je ne désespere pas que bien-tôt chaque Bourgade, chaque Village n'ait son Académie. On dira, *l'Academie de Chaillot, la Société littéraire de Vaugirard.*

LaFrance devient toute Académicienne. Mais croyez-vous que cette foule énorme de beaux-esprits Provinciaux soit un avantage réel pour le Public? Croyez-vous que cela facilite ou empêche le progrès des sciences & des lettres. C'est ce que l'on a osé mettre en question ces jours-ci dans une assemblée fort nombreuse. On a discuté longtems le pour & le contre. Avant de prendre parti, je serois charmé de sçavoir votre sentiment. J'ai l'honneur d'être, &c.

à Paris ce 15 Septembre 1750.

LETTRE QUATRIE'ME.

Remerciment sincere.

PUisque je vous ai promis, Monsieur, de vous parler des petites brochures qui ont le plus de cours dans le monde, il est juste que je n'omette point le *Remercîment sincere à un homme charitable.* C'est une lettre adressée au Nouv. Eccléf. dans laquelle on employe l'ironie avec autant d'adresse que de force. On tourne en ridicule cet Écrivain polémique qui s'est déchaîné contre M. de Montesquieux, & qui lui a imputé précisément tout ce que l'on a reproché autrefois à Réné Descartes, dont la Philosophie est devenue celle de nos Théologiens. L'Auteur du Remercîment fait voir combien cette maniere de critiquer les grands hommes est odieuse. Mais il n'entreprend pas de justifier entiérement *l'Esprit des loix.* Ce livre a de très-grandes beautés, & de grands défauts. Il est marqué au coin du génie, mais d'un génie plus capable de créer que d'arranger; d'orner, que d'appro-

Esprit des Loix.

fondir; trop fécond pour être exact; & trop brillant pour être toujours solide.

Il semble que dans le Remercîment sincere, on a eû en vue d'opposer aux Nouv. Eccles. M. l'Abbé de la P. Auteur des *observations* sur la litterature moderne. Tous deux ont rendu compte de l'esprit des loix. Vous ne vous amusez pas, dit-on, à *l'homme charitable* sur le ton ironique qui est dans le titre même. « Vous ne vous amu-» sez pas, Monsieur, à examiner le » fonds de l'ouvrage sur les loix, à » vérifier les citations, à discuter s'il y » a de la justesse, de la profondeur, » de la clarté, de la sagesse; si les cha-» pitres naissent les uns des autres; s'ils » forment un tout ensemble; si enfin » ce livre qui devroit être utile ne se-» roit pas par malheur un livre agréa-» ble. »

Voilà tout ce qu'a fait avec succès M. l'Abbé de la P. Après avoir examiné l'ordre & le plan de l'esprit des loix, il est entré dans le détail. Quelques propositions étoient si heureusement exprimées, & présentées sous un tour si favorable qu'on les prenoit

à la première vuë pour des vérités. Le digne Critique de M. de M. a démasqué ces ingénieux sophismes.

Cela n'empêche pas que l'Auteur de l'esprit des loix ne soit en général très-judicieux. Cet ouvrage a quelques endroits foibles que l'on appercevroit moins, mais qui ne laisseroient pas d'y être, quand M. de la P. ne les auroit point *observés*. Il n'a fait aucun tort à la gloire de M. de M. & il y a long-tems que l'on a dit, les meilleures critiques sont celles des meilleurs ouvrages.

Cette vérité souffre néanmoins bien des exceptions. Les louanges que nous venons de donner au Remerciment sincere ne rejaillissent point sur l'homme charitable que l'on a critiqué vivement & à juste titre. Mais il n'en est pas de même de M. Pluche que l'on a mal-à-propos confondu avec le Nouv. Eccl. & que l'on a attaqué d'une maniere indigne dans le P. S. du Remerciment. C'étoit bien la peine de faire un P. S. pour se répandre en invectives contre cet Auteur connu par plusieurs ouvrages utiles, & sur-tout par les deux premiers tomes du Spectacle de la Nature.

Si la ſuite de cet ouvrage immenſe eſt foible & ſurchargée de digreſſions pieuſes ; eſt-on en droit pour cela, d'inſulter groſſiérement un honnête-homme qui parle toujours d'après ſon cœur, & qui n'a en vûe que le bien public ? Vous ne ſçauriez ſans indignation lire ces termes mépriſans, *Ce Pluche n'a jamais vû*, &c. *Je ne doute pas que Pluche*, &c.. *J'ai lû dans le huitiéme tome de ce Pluche*, &c. *Si jamais Pluche va à Conſtantinople*, &c.

» Je me ſuis toujours révolté, a dit il y a quelque tems, le fameux Monſieur de Voltaire, & ſon ſuffrage eſt ici d'un grand poids. « Je me ſuis toujours » révolté contre cette coûtume impo» lie qu'ont priſe pluſieurs jeunes gens » d'appeller par leur ſimple nom des » Auteurs illuſtres qui méritent des » égards. Je trouve toujours indigne » de la politeſſe Françoiſe, & du reſ» pect que les hommes ſe doivent les » uns aux autres de dire, Fontenelle, » Chaulieu, Crébillon, Lamotte, &c. » J'oſe dire que j'ai corrigé quelques » perſonnes de ces maniéres indécen» tes de parler qui ſont toujours inſul-

» tantes pour les vivans, & dont on » ne doit se servir envers les morts » que quand ils commencent à devenir » anciens pour nous. »

Le Remerciment sincere n'est pas, comme vous voyez, l'ouvrage de ces *personnes corrigées* par M. de Voltaire. A propos de M. de V. vous n'ignorez pas qu'il est actuellement en Prusse. Avez-vous vû l'illustre Auteur de la Henriade, & de Zaire? Il a ici bien des Censeurs outrés. Mais on en voit aussi de judicieux, qui en relevant les fautes de ce grand-homme ne laissent pas d'être ses admirateurs. On m'a dit qu'un de ces généreux Athletes venoit de lui adresser une lettre où étoient ces vers parodiés d'Horace.

O sæpè mecum tempus in ultimum
Deducte PHÆBO *militiâ duce*,
Quis te redonabit POETAM,
Diis patriis.

Madrigal. Voici un Madrigal qui vient d'éclore, & qui est trop court pour que vous ne le lisiez point avec plaisir. Quand M. de Voltaire publia ses élemens de

la Philosophie de Newton, on reconnût aussi-tôt que c'étoit l'ouvrage d'un Poëte; mais devineriez-vous que ces vers sont d'un Philosophe.

Je m'écriois en vous voïant, Thémire,
Seroit-ce Amour ? C'est lui, c'est mon Vainqueur.
Voilà sa bouche, aussi son doux sourire.
Ses feux, ses traits, je les sens dans mon cœur.

Vous m'avez souvent parlé avec éloge des * *Lettres curieuses & édifiantes*. Vous approuviez fort le plan de cet ouvrage utile à la Littérature, aux beaux Arts, à l'Histoire naturelle & au Commerce. Avant que les missions des Jesuites se fûssent étenduës jusqu'à la Chine; à peine connoissions-nous cet Empire le plus vaste de l'Univers. Le P. Duhalde en 1735 en a donné une description générale en 4 volumes *in*-4. faite d'après les mémoires des P. P. Missionnaires. Mais quelque complette qu'elle soit, on sent que de pareils sujets sont inépuisables. Lettres curieuses, &c.

(*) Chez les freres Guérin, rue Saint Jacques.

Auſſi trouve-t-on bien des particularités Chinoiſes dans les lettres curieuſes, autre ouvrage du P. Duhalde, ou du moins auquel il a eu une très-grande part. Elles ont été interrompuës par la mort de ce ſavant Jéſuite & par les Armateurs Anglois qui ſouvent les interceptoient. La paix a mis le P. Patouillet digne ſucceſſeur du P. Duhalde, en état de publier l'année derniere le vingt-ſeptiéme recueil qui étoit déſiré depuis long-tems, & qui m'a paru encore plus intéreſſant que les autres. Ainſi le Public eſt dédommagé du retardement. On accordoit au P. Duhalde la ſimplicité & la pureté du ſtile; qualités qui peuvent ſeules aſſurer la durée des ouvrages d'eſprit, & que l'on trouve ſi rarement dans les ouvrages nouveaux. Mais on lui reprochoit de la ſechereſſe, & une exactitude trop ſcrupuleuſe qui s'appeſantit quelquefois ſur les détails. Le P. Patouillet a plus de préciſion & plus d'élégance. Il a le grand art de dire tout, & de ne rien dire de trop. Comme ces Lettres ſont autant de morceaux détachés, & roulent ſur des ſujets abſolument différens; vous me

permettrez de ne vous entretenir aujourd'hui que de la premiere, qui a pour objet la maiſon de plaiſance de l'Empereur de la Chine. Cette maiſon nous rend vrai-ſemblable le Pays des Fées, & l'emporte même par le merveilleux ſur tous les Châteaux *enchantés* de nos Romans. Elle eſt, elle ſeule une multitude de Palais diſperſés dans des vallons & entourés de Montagnes, & de colines factices couvertes en tout temps d'arbres à fleurs. Chaque vallon a ſon Palais. Toute la façade eſt en colomnes & en fénêtres ; la charpente de bois de Cédre, dorée, peinte, verniſſée : les tuiles ſont verniſſées, rouges, jeaunes, bleuës, vertes & violettes, & par leur mélange forment une agréable variété de compartimens & de deſſeins. Les Bâtimens n'ont preſque tous qu'un Retz-de-chauſſée. Vous jugez bien qu'accoutumés à cette Architecture riante, les Chinois mépriſent la nôtre.

» Voulez-vous ſçavoir ce qu'ils di-
» ſent lorſqu'on leur en parle, ou
» qu'ils voyent des Eſtampes qui repré-
» ſentent nos Bâtimens ? Ces grands
» corps de logis, ces hauts pavillons

» les épouvantent. Ils regardent nos » rues comme des chemins creusés » dans d'affreuses Montagnes, & nos » maisons comme des Rochers à perte de vûe percés de trous, ainsi que » des habitations d'Ours & d'autres » Bêtes féroces. Nos étages sur-tout » accumulés les uns sur les autres » leur paroissent insuportables. Ils ne » comprement pas comment on peut » risquer de se casser le cou cent fois » le jour, en montant nos dégrès pour » se rendre à un quatriéme ou cinquiéme étage. *Il faut*, disoit l'Empereur Canghy en voyant les plans » de nos maisons Européanes, *il faut* » *que l'Europe soit un pays bien petit* » *& bien misérable, puisqu'il n'y a pas* » *assez de terrein pour étendre les Villes, & qu'on est obligé d'y habiter* » *en l'air.* »

Mais laissons-là notre architecture; & revenons au goût Chinois, auquel nous nous accommoderions, ce me semble, volontiers. Les Vallons sont arrosés par des canaux, qui après mille détours se rendent dans de grands bassins dont l'un a une demie-lieue de diamêtre en tout sens. Les bords sont

font toujours femés de fleurs qui fortent des Rocailles. Au milieu du plus grand bassin s'éleve une Isle en forme de rocher. Elle offre à la vue un Palais charmant qui a quatre faces. De-là on voit tous les Palais qui par intervalle font sur les bords de ce bassin, toutes les montagnes qui s'y terminent; tous les canaux qui y aboutissent; tous les ponts qui sont sur l'extrémité ou à l'embouchure de ces canaux, & dont les balustrades sont de marbre blanc, sculptées en bas relief; tous les arcs de triomphe qui ornent ces ponts & qui sont aussi de marbres blanc; tous les bosquets d'arbres de toute espéce, à fleurs & à fruits. Mais quel magnifique spectacle lorsque ce bassin est couvert de barques dorées & vernies. « Surtout une belle nuit, lorsqu'on y tire des feux d'artifice, & qu'on illumine tous les Palais, toutes les barques, & presque tous les arbres. » C'est à la Chine que l'on possede l'art des illuminations & des feux d'artifice Nous ne voyons rien en Europe qui puisse nous donner une idée de la perfection où les Chinois ont porté

cet art. Si nous pouvons nous flatter d'y atteindre un jour ; c'est par le moyen des Lettres curieuses qui nous dévoileront dans la suite ces secrets, quand elles auront achevé de nous apprendre l'art plus important des teintures Indiennes. Je vous en parlerai une autrefois.

Le Magnifique.

J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre. Vous étiez surpris que *le Magnifique*, cette excellente Comédie de M. Houdart de la Motte n'eût pas encore été imprimée. La premiere édition paroît enfin en Hollande. On a mis sur le frontispice *à Paris*, comme nous mettons ici *à Amsterdam*. Je ne doute pas que l'on n'en fasse autant à Berlin. Blamerions-nous les Libraires de profiter de la prévention où l'on est pour tout ce qui vient des pays étrangers. Aureste il me semble que le Magnifique étoit au-dessus de ces petits stratagemes. Cette piéce est, comme vous savez, tirée d'un Conte de Bocace, mis en vers par M. de la Fontaine. Mais qu'il a fallu d'art pour en faire une Comédie, pour mettre en action tout ce qui peut caractériser un Magnifique. L'aveu-même que Zi-

ma fait de sa passion pour Lucelle, à Horace frere d'Aldobrandin, est un trait de magnificence ? Elle éclate encore au dénoument, & sert à consoler l'avare Aldobrandin qui ne regrettoit que la dot de Lucelle. On a eu soin de prévenir qu'Horace avoit été chargé par les parens de Lucelle de veiller à son bonheur. Sans quoi on eût été révolté de le voir agir contre son frere. Aldobrandin est trompé dans le moment-même, où il éprouve la fidelité de la Gouvernante. Toutes ces situations sont vrayment comiques. Mais que d'éloquence jusque dans la Scene muette de Lucelle. Que de Graces dans le stile ! M. de la Motte en avoit un qui lui étoit propre. On reconnoît les bons Ecrivains comme les grands Peintres, au dessein & au coloris. Cette Comédie la seule en deux actes qui soit au Théâtre, se trouve *à Amsterdam chez Pierre Mortier, à Londres chez Isaac Tonson, & à Paris chez Cailleau rue Saint Jacques.*

Elle est suivie d'un de nos meilleurs Vaudevilles.

Beaux yeux, lorſque vous ordonnez,
Il faut qu'à vos loix tout réponde.
Les Cœurs ſont vos eſclaves nés,
Les Belles ſont les Rois du Monde.

Il n'eſt courage ni fierté
Qu'un regard charmant ne confonde.
Hercule-même en fut dompté,
Les Belles ſont les Rois du Monde.

Le Provincial à Paris.

Je vous annonce (*) *le Provincial à Paris ou le triomphe de l'amour & de la raiſon*, Comédie nouvelle. M. de Moſſy qui en eſt l'Auteur nous apprend qu'elle étoit reçue & prête à être jouée en cinq actes ſur le Théâtre François, & qu'il l'a réduite en trois en faveur du Théâtre Italien. Ce qui l'a obligé d'ôter un rôle entier. Il auroit pû ſupprimer encore celui de Liſimond qui eſt tout-à-fait hors d'œuvre, & qui ne fait qu'embaraſſer l'intrigue. C'eſt un ſecond Provincial. Il eſt auſſi amoureux de Lucile; & s'il la cede à Cléodon, c'eſt auſſi par un effort de raiſon. Enfin l'on ne ſait ſi le titre de la pié-

(*) Chez Cailleau, Libraire, rue Saint Jacques.

se tombe sur l'oncle ou sur le neveu ; quoiqu'à le bien prendre aucun des deux n'ait véritablement le caractere Provincial. Cléodon est un jeune homme susceptible de toutes les impressions, comme on l'est à cet âge, tour à tour petit-maître & raisonnable. Cela est de tous les Pays ; & M. de Moissy auroit pû en faire un Parisien, & lui faire dire les mêmes choses dans les mêmes termes. Lisimond est un homme censé, tel qu'on en trouve encore à Paris, & qui n'a aucun des sots préjugés que l'on reproche à la Province. Quelle différence entre ces caracteres à peine ébauchés, & celui de Pourceaugnac qui sort pour la premiere fois de Limoges, qui est très-sot, très-indiscret, très-crédule ; en un mot qui a tout ce qui peut rendre un Provincial très-comique ou très-ridicule. Si les Comédiens François n'ont pas joué la piéce de M. de Moissy, c'est sans doute parce qu'ils ont dans le Pourceaugnac de Moliere un excellent *Provincial à Paris*, supérieur à tout ce que l'on peut faire dans ce genre.

Vous remarquerez que l'Arlequin

du nouveau Provincial est un valet ordinaire qui n'a ni le caractere balourd, ni le langage bouffon ; mais faites attention que c'est un Frontin travesti. Cidalise est une fausse coquette ; Lucile une fausse prude, à qui tout convient, qui aime Cléodon, & qui consent à épouser Lisimond. Oronte est un imbécille qui applaudit à tous les travers de sa niéce, & qui par-là les justifie : tantôt on nous donne cette Cidalise pour une femme volage & incapable d'un attachement sérieux : tantôt c'est une amante passionnée qui consent à se retirer pour toujours en Provence avec Cléodon. Ce prétendu Provincial, loin de donner dans un excès de franchise, est un fourbe qui cherche par des détours à se défaire de Cidalise, & qui ne lui a proposé d'abandonner Paris que dans l'espérance qu'elle le refuseroit, & le délivreroit d'un engagement qui lui est à charge. Il est vrai que tout cela produit un trait comique. Arlequin valet de Cléodon seconde les projets de son Maître, & s'efforce de faire à Cidalise un tableau horrible de la Provence. Ce ne sont, dit-il, que

Des ouragans, des feux,
Que l'ardeur du soleil vomit du haut des Cieux,
Un Tonnerre tout prêt à foudroyer la terre.
Madame, par hazard craignez-vous le Tonnerre.

CIDALISE.

Ah Dieux, si je le crains !

ARLEQUIN.

Eh bien dans ce païs
On diroit que de Dieu les Habitans maudits
Attendent chaque instant la céleste vengeance.
Un Tonnerre éternel y fait sa résidence.
Toutes les fois qu'ici vous ne l'entendez pas,
C'est qu'il est en Provence à faire son fracas.

Comme cette plaisanterie est amenée, elle a été fort applaudie. Vous ne serez pas si content des vers suivants.

Quittons les complimens pour *du moins sérieux*.

Ah Ah ! Lisette est donc *prise* de tes beaux
yeux...

Au reste cette piéce, malgré ses défauts, est un coup d'essai estimable, & l'on peut dire qu'elle mérite toute l'indulgence qu'a eû le Public.

Pouvoit-elle ne pas réussir ? Elle est suivie d'un divertissement. Le couplet qui célébre les avantages de l'âge viril a été fort gouté. On est bien corrigé des équivoques, & l'on aime aujourd'hui ce qui est clair & expressif.

L'AGE VIRIL.

Temps heureux de la *jouissance* ;
La raison dans cet âge a fixé ses plaisirs.
La sagesse aux désirs
Joint la *force* & l'indépendance.

Je vous rendrai compte incessamment des *fausses inconstances*, autre Comédie de M. de Moissy, de *Momus Philosophe*, & de *la Double Extravagance* ; de *la préface de Cléopâtre*, & de *l'Impertinent*.

Page 5, lig. 12 *de Gré*, lisez *Gray*.

LETTRES D'UNE SOCIE'TE'.

LETTRE CINQUIE'ME.

VOus me pressez, Mónsieur, de vous tenir parole, & de vous faire part de mes Remarques sur la Préface de la nouvelle *Cléopatre*. Elles m'en ont fait naître quelques unes sur cette Tragédie & sur les moyens de rendre ce genre de Poësie intéressant & moral. Car c'est sur-tout à la morale que s'attache M. Marmontel. Il n'a fait une préface à sa Cléopatre, que pour nous déclarer enfin le but qu'il s'est proposé en entrant dans la carriere épineuse de Melpomene. Vous concevez bien que ce n'a pas été pour y ceuillir des roses & des lauriers. Moins attentif à sa gloire qu'au véritable intérêt de la Société, il a voulu que notre sagesse & notre bonheur fussent les fruits de ses veil-

Cléopatre.

les. « Ma principale ambition, dit-il, » eſt de contribuer autant qu'il eſt en » moi à rendre mes ſemblables meil- » leurs & plus heureux. Je déſire ſin- » cerement d'être utile à l'humanité. » Voilà de grands motifs ; mais con- viennent-ils à un ſimple particulier ? Ne ſont-ils pas réſervés à des Miniſ- tres qui protegent, qui animent tous les talens, & à des Rois qui ſont les délices du peuple, & qui s'arrêtent au milieu de leurs victoires pour rendre la paix à l'univers.

Tout ce que peut faire un favori d'Apollon, c'eſt de célébrer ces vrais Héros, moins pour rendre leur gloire plus éclatante que pour en intercep- ter quelque rayon. Mais la Poëſie eſt ſujette à l'enthouſiaſme ; quand on a une fois monté ſur Pégaſe, on ſe croit toujours dans les nuës ; il en coûte pour ſe remettre de niveau avec les autres hommes. A force d'avoir fait par- ler des Héros de Théâtre, qui ſe conſa- crent pour la Patrie, qui ont de gran- des vuës, qui étalent les plus beaux ſentimens ; l'eſprit conſerve toujours cette tournure ſublime. Dans les pré- faces-mêmes, ce n'eſt plus l'Auteur

qui parle; c'eſt le fils du Roi de Siracuſe, ou le Général des Meſſéniens.

Leur principale ambition eſt de contribuer autant qu'il eſt en eux à rendre leurs ſemblables meilleurs & plus heureux. Ils déſirent ſincerement d'être utiles à l'humanité. C'eſt bien là leur langage. Mais eſt-ce celui d'un Auteur de Tragédies ? Vous-vous rapellez ce que j'ai eu l'honneur de vous dire à ce ſujet dans ma premiere Lettre. De bonne foi, quel profit le peuple peut-il retirer de cette ſorte de ſpectacles, où l'on ne fait paroître ſur la ſcéne que des Princes & des Rois ? Eh quels Princes dont les diſcours ſont auſſi bourſouflés que les ſentimens ! Quels modéles pour le commun des hommes que ces énormes Géants.

Quand M. Marmontel a publié à la ſuite d'Ariſtomene ſes *Réflexions ſur la Tragédie* en général ; bien des gens ont prétendu qu'elles étoient faites en particulier pour ſes Tragédies. Il Semble nous l'avouer lui-même, en nous faiſant remarquer qu'il a placé ſous un ſeul point de vuë les objets

de Denis le Tiran, d'Ariſtomene & de Cléopatre. Il cite la réflexion que voici : « C'eſt par la peinture du dan-» ger des paſſions, des horreurs du » crime, ou des charmes de la vertu » qu'on peut rendre les hommes meil-» leurs & plus ſages. Tel doit être le » but d'un Auteur tragique. Il faut » donc que de la peinture des crimes, » des vertus, ou des paſſions, il tire » les mouvemens de terreur ou de pi-» tié qui conſtituent l'intérêt théa-» tral. »

Denis le Tiran eſt le tableau des *horreurs qui accompagnent le crime.* Ariſtomene pourroit être intitulé *le triomphe de la vertu perſecutée. Il ne reſtoit à peindre* à M. Marmontel que *les dangers d'une violente paſſion.* C'eſt ce qu'il s'eſt propoſé dans Cléopatre. Pour vous mettre en état de juger s'il a réuſſi, il eſt néceſſaire que je vous expoſe la maniere dont il a cru devoir accommoder au Théâtre ce ſujet ſi connu.

Ce fûrent les amours de *Marc-Antoine* & de Cléopatre Reine d'Egipte qui cauſerent tous leurs malheurs. Elle étoit à la bataille d'Actium. Elle

avoit trop présumé de son courage. Son amant qui la voit fuir, abandonne pour la suivre la victoire & l'Empire du monde. Ils se retirent dans la capitale d'Egipte. *Octave* les y assiege ; mais toujours porté à la clémence, il leur envoïe *Ventidius* ami d'Antoine, & chargé de l'engager à une entrevue.

Cléopatre qui craint de perdre son amant fait d'inutiles efforts pour l'empêcher de voir Octave. Ventidius réüssit ; & dans cette circonstance l'amitié l'emporte sur l'amour.

Cléopatre a recours à l'artifice, & pour conserver Antoine, elle se détermine à feindre d'aimer Octave. L'amour d'Antoine commence à s'éteindre. La jalousie est propre à le rallumer. Octave est jeune & présomptueux. Il cedera facilement. Pourquoi seroit-il plus difficile que tant de braves gens, que Cneïus-Pompée, qu'Antoine, que Cesar ? Elle avoue qu'elle n'est plus dans la premiere jeunesse ; mais aussi, dit-elle, elle a tout l'art que peut donner l'experience.

Cléopatre emploïe, pour subjuguer Octave, toutes les finesses de la politi-

d'une action ſi généreuſe, veut par reconnoiſſance le guérir d'un fol amour & lui montre le billet de Cléopatre. Antoine ſe plaint de ce ſervice barbare, & ne pouvant plus vivre pour une amante qu'il croit perfide, il ſe poignarde. Il meurt ſur le champ contre la coutume des Héros de Théâtre. Cela rend plus patétiques les regrets de Cléopatre. Elle apperçoit le fatal billet. Elle appelle Antoine que l'amour ſemble ranimer un inſtant. Elle s'évanouit. Octave ordonne qu'on lui ôte un poignard dont elle s'étoit armée. Revenuë à elle-même, elle emploïe encore l'artifice, & demande qu'il lui ſoit permis de rendre les derniers devoirs à Antoine. Octave applaudit à ces ſoins pieux. La confidente de la Reine apporte une corbeille pleine de lauriers. Cléopatre en tire un Aſpic, & ſe fait piquer le ſein.

Tel eſt le plan de cette Tragedie, qui eſt un tableau des foibleſſes de Marc-Antoine, & des in[illegible]ues de Cléopatre. Mais le deſſein n'eſt encore qu'ébauché, & le coloris eſt foible. On apperçoit à la vérité dans cette eſquiſſe quelques traits qui, ſi c'étoit

un premier ouvrage, sembleroient annoncer un maître; mais il manque à tout la derniere main. Le quatriéme acte est étranger à la piéce, & l'on pourroit le retrancher sans qu'elle y perdît. Le projet de Ventidius pour sauver Marc-Antoine, fait tout le fond de cet Acte. Mais il n'en est pas question dans le cinquiéme. On ne sait même ce qu'est devenu ce projet. Celui de Cléopatre qui donne lieu au dénoûment, auroit dû être au moins préparé dès le quatriéme Acte; & pour cela il falloit plus d'un vers. L'ensemble auroit été plus juste, & les parties auroient eû quelque liaison. Mais ne doit-on pas des éloges à la persévérance de l'Auteur, & ne peut-on pas dire que ce troisiéme essai mérite encore de l'indulgence? Cela n'a pas empêché quelques Critiques, à ce que nous apprend M.M. lui-même dans sa préface, d'être *inéxorables sur le choix du sujet.* Ils ont avancé qu'il étoit ingrat, & ne pouvoit jamais intéresser. Car s'il eût été propre à émouvoir; quel effet n'eût-il pas produit manié par M. Marmontel, & soutenu d'une Poësie tou-

jours forte, & quelquefois harmonieuſe? On voit que ces Critiques de la Piéce & du Sujet ne ſont pas ceux de l'Auteur.

De ce qu'une piéce n'a point réuſſi, eſt-on en droit de conclure que c'eſt la faute du ſujet? Quoi, parce que trois Auteurs de même force, Garnier, Jodele & Boitel ont fait de mauvaiſes Cléopatres; il n'auroit pas été permis à Meſſieurs de la Chapelle & Marmontel de vanger en quelque ſorte les injures faites à cette Héroïne, & de remettre ſur la Scéne ſes paſſions & ſes malheurs. Par la même raiſon nous n'aurions jamais de Montézume, d'Hercule, de Coriolan.

Mais je ſoutiens, moi, qu'Antoine & Cléopatre ſont un des plus beaux ſujets de Tragédie qu'il y ait dans l'Hiſtoire. Quel ſpectacle plus capable d'émouvoir, que celui d'un Romain qui après avoir donné des preuves de valeur & de prudence, s'eſt laiſſé ſéduire par les charmes d'une Reine artificieuſe; & cela dans les circonſtances les plus intéreſſantes, lorſque Rome avoit beſoin d'un Maî-

tre, & que le mérite étoit un titre pour parvenir à l'Empire.

Si l'on a reproché à l'Auteur le choix du sujet, c'est une grande injustice, & il a raison de se plaindre. Mais pour moi je n'ai entendu personne attaquer cette piéce par cet endroit-là.

Il apprehende, dit-il encore dans cette préface, que quelques Auteurs Latins ne nous ayent laissé des *impressions* peu favorables à Cléopatre. C'est pour les détruire qu'il a publié la vie de cette Egiptienne. Mais cette précaution étoit bien inutile. On se souvient si peu de ce que l'on a expliqué dans les Classes. D'ailleurs les Anglois n'ont-ils pas *lû Horace avant de lire Plutarque*. Ils applaudissent pourtant les Cléopatres de Shakespear & de Dryden.

Phedre avoit bien d'autres préjugés contre elle. M. Racine a entrepris de nous intéresser pour une femme parricide & incestueuse. Tout le monde sait de quelle maniere il a réüssi. Il n'a point publié de brochure pour prouver l'innocence de son héroine. C'est sur le Théâtre qu'il a essayé de la justifier; il lui laisse les

foibleſſes qu'on peut pardonner à l'humanité, & il met ſur le compte d'Œnone toute la noirceur des crimes.

Je ne ſaurois paſſer à M. M. d'avoir accuſé Cornelius-Nepos, & Velleius-Paterculus de *calomnies*, parce que, ſelon lui, ils n'ont pas parlé aſſez reſpectueuſement de Cléopatre. Quand le reproche ſeroit fondé, on l'auroit dû faire avec plus de ménagement : & M. M. voudra bien me le pardonner, je trouve ces Auteurs plus reſpectables que ſa Cléopatre.

Après tout qu'ont-ils dit de cette Reine d'Egipte ? Je ne ſais même ſi Cornelius-Nepos en a parlé. Velleius-Paterculus en dit très-peu de choſe. Je me garderai bien cependant d'avancer que M. M. ait calomnié ces illuſtres Hiſtoriens.

Mais ſi Horace, Cornelius-Nepos, & Velleius-Paterculus nous repréſentent Cléopatre comme *une femme ſans pudeur & ſans foi*, & s'ils ſont en cela oppoſés à Plutarque ; par quelle raiſon M. Marmontel ſe decide-t-il pour ce dernier ? Les Contemporains d'Auguſte le ſont auſſi de Cléopatre ; & s'ils ſont ſuſpects, à

qui faudra-t-il s'en rapporter ? A ceux qui ont vêcu dans les ſiécles ſuivants ? Un de nos modernes veut nous éclairer ſur ce point hiſtorique, & *détruire une opinion de dix-ſept ſiécles.* C'eſt être vrayment le *Dom Quichotte* de Cléopatre.

Il eſt facile de faire voir que Plutarque dont M. M. adopte le ſentiment, a parlé de l'héroine dont il s'agit comme tous les autres Hiſtoriens. Si on l'en croit, *elle a cherché à ſéduire Antoine dont elle a flétri les lauriers ; elle a éteint toutes les vertus & developpé tous les vices de ſon amant. Elle feignoit de l'aimer ; elle étoit prête nuit & jour à jouer & à boire.* De pareils traits ne forment pas une femme parfaite. Tel eſt pourtant le témoignage de Plutarque ; & c'eſt à lui que M. M. s'en rapporte. Mais cet Hiſtorien encherit encore ſur Velleius-Paterculus & ſur tous les prétendus calomniateurs de Cléopatre.

Après que M. M. s'eſt efforcé de *redreſſer les Torts* qu'il s'imagine que l'on a faits à ſa *Dulcinée* ; on croiroit qu'il va dans le cours de la piece

» bles? L'un eſt plus touchant, l'autre » eſt plus moral. Qu'on décide, dit-il, » j'y ſouſcrirai. » Quoique cette difficulté ne me paroiſſe pas conſidérable, je ſuis bien éloigné de prétendre *décider*. Mais ſi M. M. s'en rapporte à la déciſion du Public, elle n'eſt pas douteuſe; ce n'eſt pas pour s'inſtruire que l'on va aux Spectacles, c'eſt pour s'amuſer. Si un Auteur dramatique ne peut à la fois exciter des paſſions, & perfectionner la raiſon, il n'y a pas à balancer. Le principal eſt d'intéreſſer : c'eſt le ſentiment de nos meilleurs Poëtes. «On ne conſidere en » France que ce qui plaît, c'eſt la gran- » de regle & pour ainſi dire la ſeule. » Mais ils conviennent auſſi que le comble de leur art eſt de joindre l'utilité à l'agrément.

J'avoue qu'une perſonne malheureuſe ſans être coupable eſt plus propre à nous toucher que celle qui a mérité ſes malheurs; mais cette derniere peut auſſi être le ſujet d'une bonne Tragédie. L'intérêt fait tout le ſuccès d'Ines de Caſtro. Et cependant Ines & Dom-Pedre ſe ſont unis ſans l'aveu d'Alphonſe. Ils ſont les *Arti-*

ſans

sans de tous les maux qu'ils éprouvent.

Ce n'est pas la source du malheur, ce sont ses effets qui nous attendrissent. Nous sommes tous sujets aux mêmes douleurs. C'est de-là que nous partageons volontiers celles de *nos semblables*. Nous trouvons une sorte de plaisir à nous attrister avec eux. Un homme qui s'est attiré ses malheurs ne les ressent pas moins, & dès lors il a des droits sur nos cœurs. Mais il faut qu'il nous peigne vivement sa situation, que nous la voyions devenir par dégrés plus affligeante. Les impressions qu'il fait sur nous augmentent à proportion. Qu'il nous montre enfin toute sa sensibilité ; il developpe toute la nôtre. Nous avons commencé par être émûs, nous finissons par répandre des larmes.

Voici donc un moyen bien simple de concilier l'intérêt & l'utilité. On peut représenter avec succès une personne qui n'est malheureuse que par sa faute, & qui apprenne aux humains tous les dangers d'une passion violente. On peut même rendre cette sorte de Tragedie très-intéressante. El-

le en sera encore plus instructive. Voulez-vous exciter notre pitié pour des coupables ? Donnez-leur des remords proportionnés à leur crime. Tandis qu'ils servent à le punir, ils le réparent autant qu'il est possible. Ils sont toujours très-touchans ; & ils ont pour nous tous les charmes de la vertu. C'est ce qu'a reconnu le Poëte illustre que M. M. se fait honneur d'appeller son maître. La nouvelle Semiramis a été applaudie malgrè l'ombre de Ninus. Cette Reine nous présente à chaque instant ses remords. Ils expient à nos yeux son parricide, & nous voudrions qu'elle fût heureuse. Il faut donc convenir que Melpomene peut intéresser pour des personnes qui ont commis librement les plus grands forfaits, & se sont elles mêmes creusé leur abime. Ce qui est assurément très-moral. Il y a plus. Quand même elles paroîtroient les victimes d'une passion violente & devenuë invincible ; leur exemple pourroit encore être utile.

On est maître de ses passions dans leur naissance ; mais quand une fois elles ont fait des progrès, il est si dif-

ficile de leur résister. C'est ce qui se passe dans le cœur de tous les hommes ; & la morale n'y perd rien puisqu'on s'est livré librement au premier penchant. Ainsi M. Racine en nous représentant Phedre amante malgré elle-même, peint un amour qui a fait les plus grands progrès. Celui d'Aricie est plus foible, parce qu'il commence. Voilà les traits d'un grand maître.

M. M. paroît étonné du peu de succès de sa nouvelle Tragédie ; « qui » eût pû prévoir, s'écrie-t-il, que » la nation de la terre qui sent le mieux » l'Empire de la beauté, seroit indi- » gnée de voir un Héros sacrifier son » ambition à son amour, & préfé- » rer son amante à l'Empire du mon- » de. »

Cela étoit d'autant plus difficile à prévoir, que cette même nation voit avec plaisir Dom-Pedre amant d'Inés lui sacrifier tout, & la préférer à la Couronne d'Arragon. Par quelle fatalité, ce qui intéresse dans Inés revolteroit-il dans Cléopatre ? Voyons pourquoi cette derniere est peu intéressante ?

Exciter des passions, c'est faire passer les siennes dans le cœur des autres. Vous voulez me faire pleurer, nous dit Horace ; commencez par être triste.

Si vis me flere, dolendum est.

D'après ce principe comment Antoine & Cléopatre auroient-ils pû nous émouvoir? Ils se trouvent heureux dans leur malheur. C'est là, je ne crains point de le dire, c'est là le principal défaut de cette Tragédie.

Tel est le langage de Cléopatre :

Depuis que sans terreur ;
De mon cercueil ouvert j'envisage l'horreur,
Au dessus des revers *foulant aux pieds la terre*,
Ma tranquille fierté *dort au bruit du Tonnerre*,
L'Univers *écroulé tomberoit* en éclats,
Le choc de ses débris ne m'ébranleroit pas.

Ces sentimens outrés rendent les spectateurs aussi insensibles qu'elle. On

voit que les deux derniers vers sont une mauvaise traduction de cet endroit d'Horace.

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Mais ce qui convient dans une Ode est souvent déplacé dans une Tragédie.

Antoine se pique de la même fermeté. Il va plus loin encore, & lorsque tout est déséspéré, & qu'il touche au dénoument, il se félicite;

Dieux cruels, sur ma tête épuisez votre haine;
Son cœur n'est point changé, vôtre fureur est vaine:
Couronnez mon rival, rangez *tout sous sa loi*,
L'Univers est à lui, Cléopatre est à moi;
Des Dieux & des Mortels Cléopatre me venge,
Je goute dans ses bras un bonheur *sans mélange*

nes. On mettroit entre lui & ces grands hommes toute la différence qui est entre Jules-César & le Césarion de M Marmontel.

Quoique Ventidius & Eros soient connus dans l'Histoire, ils sont si défigurés dans la nouvelle Cléopatre, qu'on peut les regarder comme deux personnages de pure invention. Ventidius est à la fois l'ami d'Antoine & le courtisan d'Octave. Il combat dans l'armée de ce dernier, & il le trahit. Il fait une recruë pour Antoine. C'est Ventidius que Cléopatre choisit pour confident de l'assassinat qu'elle médite. On ignore à la vérité s'il est complice.

Quoiqu'il en soit, il faut convenir que c'est le plus beau rôle de cette Tragédie. Ventidius qui n'est pas toujours ressemblant, conserve néanmoins quelques traits de ce Héros si fameux dans l'Histoire, qui après avoir vaincu plusieurs fois les Parthes, a évité les occasions d'augmenter sa reputation pour ne pas donner de jalousie à son ami. Exemple d'amitié bien rare, & ce me semble, le plus digne d'être consacré à la Mémoire.

Mais

Mais qu'Eros est différent de lui-même, de cet illustre affranchi, qui s'immole & donne l'exemple à son Maître. M. M. en a fait un vil assassin d'Octave. Pourquoi changer le dénouement quand il est si beau dans l'Histoire.

La versification de M. M. est sonore & fastueuse. Mais on remarque dans le stile de sa Cléopatre bien des négligences qu'il auroit dû éviter. Les mêmes hémistiches, les mêmes tours sont répétés plusieurs fois.

. . . .

Mais si le sort cruel s'obstine à vous abbattre.

. . . .

Le sort pour m'élever s'obstine à vous abbattre.

. . . .

Sa grande ame s'élance à ce nom qui le blesse.

. . . .

Au bonheur d'être à moi ton ame accoutumée
Va du haut des grandeurs malgré toi s'élancer.

L'ame de M. M. *s'élance* vers cer-

taines expressions qu'il paroît affecter.

S'il se copie quelquefois lui-même, il se rencontre aussi avec d'autres Poëtes. C'est sans doute l'effet du hazard., car je ne sçaurois le soupçonner d'avoir voulu être plagiaire. Comme il s'est proposé M. de V. pour modele, auroit-il crû ne pouvoir l'imiter plus parfaitement qu'en s'appropriant quelques idées de *Mérope* & de *Semiramis*. Voici les différentes maniéres dont M. M. & M. de V. les ont renduës. Azéma n'envie point le sort de Semiramis.

Le monde est à ses pieds, mais Arsace est
aux miens.

Antoine se trouve plus heureux qu'Octave.

L'Univers est à lui, Cléopatre est *à moi.*

Egiste se plaint ainsi dans Mérope;

La Mort, l'ignominie.
Dès ma premiere Aurore ont assiegé ma
vie.

Et Césarion dans Cléopatre;

L'infortune m'assiége *au sortir* de l'enfan-
ce.

Si quelqu'un pouvoit balancer en-
e ces différentes expressions, je ne
ercherois point à le déterminer. Je
pourrois, ce me semble, mieux fai-
que d'avoir recours à ce vers de
enriade qui est passé en proverbe.

décide point entre Geneve & Rome.

reproche à M. M. de prodi-
g les figures & de se servir sou-
v de tours peu naturels & gigan-
te s. On cite pour exemple ces
ve u rôle d'Antoine.

Hé loin d'en rougir, de ma chaîne ido-
lâtre,
J'ai *aux nations, j'adore Cléopatre.*

O ne fait pas attention que M.
M. est conformé en cela à l'His-
toi , & n'y a pas seulement puisé
les actions, le caractere, mais aussi
le langage de son Héros. *C'est au l gage*, comme le remarque très-
en Amyot, *que se découvre une*

grande partie du naturel de celui qui parle.

Les expressions d'Antoine qui sont ampoulées servent à le peindre. C'est le sentiment de Plutarque ; je me sers de la traduction d'Amyot qui est la meilleure quoique la plus ancienne. » Antoine usoit du stile & façon de » dire qu'on appelle asiatique, la- » quelle florissoit & étoit en grande » vogue dans ce tems-là, & si avoit » grande conformité avec ses mœurs » & sa maniere de vivre qui étoit » vanteuse, pleine de braverie, vaine » & d'ambition inégale & ne s'en- » tretenoit point «. Plutarque justifie pleinement le stile de M. Marmontel.

Cléopatre fait un mauvais compliment à Ventidius.

Je sçais que *de tes mœurs l'inflexible rudesse*,
N'a pû dans ton ami souffrir une *foiblesse*.

Il est étonnant qu'elle traite de foiblesse l'amour qu'Antoine a pour elle ; & qu'elle parle si mal de son

amant & d'elle-même. Un peu plus haut dans la même Scene elle dit que le devoir d'Antoine est de l'aimer;

.... Il m'aime, & ne le doit-il pas ?

Ce n'est donc pas une foiblesse. Comment concilier ces deux idées.

Notre Héroine est sujette à des contradictions ; elle prédit elle-même à Antoine qu'il ne pourra vivre heureux sans elle. Elle ajoute ensuite qu'il doit l'abandonner pour être heureux.

Pour toi plus de repos si je te suis ravie.
...... Il faut m'abandonner,
Ne crains point les ennuis qui vont m'environner,
Ton bonheur me suffit, il sera mon ouvrage.

Mais faut-il être si scrupuleux sur les raisonnemens ? L'amour a-t-il besoin de Logique ? N'est-il pas permis aux Poëtes de s'en passer ? N'y sont-ils pas suffisamment autorisés par l'usage ? Sans cela comment excuser l'emploi de ce Reptile Automate qui

tient lieu de poignard à Cléopatre, & qui a fait douter Polichinel dans la Pétarade :

Est-ce un Serpent, est-ce une Anguille ?
C'est un Serpent assurément.
La Reine le prend, à l'instant
Le voilà qui fretille.

De sa main propre, elle s'applique
Cela qui sans doute la pique,
Sur la poitrine justement.
Ce ne peut pas être une Angüille,
Ce ne peut être qu'un Serpent.
Elle en mourra tout doucement,
Quoiqu'elle soit gentille.

Cette maniere de mourir est si singuliére qu'il falloit être Cléopatre pour l'avoir choisie, & M. M. pour l'avoir hazardée sur le Théâtre. Ses partisans assurent que c'est une de ces hardiesses heureuses, qui caractérisent un grand homme. Jusqu'à présent la Muse qui a inspiré les meilleurs Poëtes tragiques n'avoit porté qu'un poignard, & quelquefois une coupe empoisonnée. Pour distinguer

la Melpomene de M. M. il suffira de la peindre dans l'attitude de Cléopatre & un serpent à la main. Mais comme il y a dans cette Tragédie bien des beautés qui *absorbent* une partie *des tâches*; parmi les attributs de la nouvelle Muse, on mettra aussi la *corbeille de lauriers* qui couvroient *l'aspic*.

Mais dira-t-on, c'est pour se conformer à l'Histoire que M. M. a introduit cet *aspic précieux* sur le Théâtre. Je réponds que rien n'est plus incertain que la maniere dont Cléopatre s'est donné la mort; & crainte que l'on n'accuse de *calomnie* quelques Historiens que je pourrois citer, je reviens toujours à Plutarque. Il ne nous raconte ce genre de mort que comme un bruit populaire, très-équivoque, & auquel il n'ajoute aucune foi. Pour nous prouver combien il est peu vrai-semblable que Cléopatre se soit servi d'aspic, il nous fait remarquer qu'elle portoit toujours du poison sur elle dans une espece d'aiguille à cheveux.

Malgré les défauts de la nouvelle Cléopatre, l'Auteur paroît avoir fait

de grands progrès dans ſon art ; & ſes Reflexions ſur la Tragédie n'ont pas été tout-à fait inutiles. Cléopatre eſt conduite plus régulierement qu'Ariſtomene, & que Denis le Tyran. Il n'y a point tant de coups de Théâtre, tant de ſituations forcées, quoiqu'il y en ait encore trop. Peut-être a-t'elle eû moins de ſuccès par cette raiſon là-même qui me la fait eſtimer davantage. Le public veut à préſent du merveilleux, il aime à être ébloui. Une lumiere pure & durable ne lui fait plus d'impreſſion. Il lui faut des feux-folets & des éclairs.

Les deux premieres Piéces de M. M. ont ſatisfait entiérement le goût du Public. Elles ont eû un ſuccès qui a étonné quelque Sectateurs de Corneille & de Racine. Mais on a rendu juſtice à Cléopatre ; on l'a placée dans le rang qui lui appartenoit ; & tout ce que l'on peut dire de cette derniere Tragédie de M. M. c'eſt qu'elle n'eſt ni aſſez mauvaiſe pour plaire à tous les ſots, ni aſſez bonne pour mériter à tous égards les ſuffrages des perſonnes judicieuſes : telles que vous, Monſieur. Je ſuis, &c.

LETTRE SIXIE'ME.

Momus Philoſophe.

JE me ſuis engagé, Monſieur, à vous rendre compte de *Momus Philoſophe*, petite Piéce à Scenes détachées. Je ſçai gré à l'Auteur de convenir dans l'Avertiſſement qu'elle ne mérite point le nom de Comédie. Il obſerve très-bien que ces ſortes de Piéces ne ſont que de ſimples dialogues. Mais il a tort ce me ſemble d'ajouter *tels que l'on en trouve dans Lucien.* Il y a une différence bien remarquable. Le Timon, le Caron de Lucien ont à la vérité pluſieurs Scenes. Mais elles forment enſemble un tout, & vous n'en ſçauriez ôter une ſans que le dialogue ne ſoit ſenſiblement interrompu. Ce ne ſont point des Comédies parce qu'il n'y a pas aſſez d'action. Cela eſt ſi vrai qu'en augmentant l'action, on a fait du Timon Grec, une des meilleures Comédies qu'ait le Théâtre Italien. On ne trouve dans les anciens Auteurs aucun Drame à la Moſaïque,

C'est une invention de nos Modernes. Pensez-vous que nous ayons lieu de nous en glorifier beaucoup ?

J'ai cherché envain dans Momus Philosophe *le Systême de Philosophie morale* que l'Auteur ánnonce dans l'Avertissement. Je n'ai trouvé que des idées peu suivies, & quelques maximes d'Opera. Par exemple,

Un sage ami de la nature,
Fuit de l'austérité l'odieuse imposture,
Et dans le sein des ris sait régler ses désirs.
C'est pour augmenter les plaisirs
Que la sagesse les épure.

. . . .

Mortels qui soupirez après le bien suprême,
Vous le cherchez en vain dans des objets pompeux ;
Si l'on peut le trouver c'est au milieu des jeux.
Fuyez l'austerité, cette folie extrême.
La sagesse est l'art d'être heureux,
Elle charme toujours. C'est la volupté même

Qui fait les sages & les Dieux.

Petrone a dit plus philosophiquement,

Primus in orbe Deos fecit timor.

Si l'on s'en rapporte à l'Auteur de Momus-Philosophe ; nos Romans & même nos Vaudevilles sont, ainsi que sa piéce, des traités de Morale. Mais on s'apperçoit bien que c'est la Philosophie de Momus, du Dieu de la folie.

Cet essai auroit mieux valu, si on l'avoit présenté comme un badinage qui auroit cependant paru très froid dans bien des endroits. Pourquoi ne pas donner les choses pour ce qu'elles sont ? Il semble que la fureur de ce siécle soit de confondre tous les genres. Chacun affecte l'universalité des talens & des connoissances. Nos Philosophes s'efforcent de paroître beaux-esprits, & nos beaux-esprits s'érigent en petits Philosophes.

Le nouveau Momus a deux prologues, deux Monologues, & quatre scenes principales. Le Prologue du Petit-maître & de la petite-maîtresse

n'a point été fait pour cette Piéce. C'est un *Persiflage* que j'ai lû dans (*) je ne sai quel Roman, & que l'on s'est donné la peine de mettre en vers. Pour qu'il ait quelque rapport à la piéce, on en a ajouté quelques uns dans lesquels l'Auteur parle de lui-même, & malgré la voix publique, il assure *qu'on ne le connoit pas.* Il fait dire à la petite-maitresse.

Ah, j'augure assez mal d'un Auteur qu'on
ignore.

J'augurerois encore plus mal de bien des Auteurs connus.

Le petit-maître fait la critique du second Prologue.

On vient, & deux Acteurs s'offrent à mes
regards,
Mercure avec Momus. Cette Scéne est
usée.
Dans ce siécle falot on voit de toutes
parts
La Marotte & le Caducée.

Usée & *Caducée* ne riment point.

(*) C'est à ce que je crois Angola.

Pour les Monologues, l'Auteur les juge lui-même dans la ſcêne de Criſpin qui dit aſſez agréablement.

Si je n'ai point de Compagnon,
Tout ſeul je bois je dialogue,
Et je me ſuppoſe un ſecond
Pour éviter le froid du Monologue.

Voilà encore une rime peu exacte, *Compagnon* & *ſecond*. A l'égard des ſcênes, celle du Philoſophe n'a rien de comique, & celle du Médecin paroît triviale. Mais Criſpin eſt amuſant; Momus n'eſt Philoſophe que dans cette ſcêne, où il l'eſt peut-être trop. Sans quelques longueurs vous ſeriez content de la ſcêne du Poëte qui eſt mieux faite que les autres. Mais vous déſaprouverez les traits de Critique, que l'on y a inſérés mal-à-propos; d'autant plus qu'au commencement ce Poëte entouſiaſte n'eſtime que les Odes, & qu'en ſe déchaînant à la fin contre les ouvrages de Théâtre, il ſort de ſon Caractere. Quoique cettte piece ſoit très-médiocre en général, on y trouve quelques morceaux qui la rendent digne d'indul-

gence. J'ai entendu louër celui où le Poëte apprend à Momus le prétendu Mécanisme des Vers.

Tout l'art est renfermé dans le choix des
Voyelles,
Du Génie, & du goût brillantes étincelles.
Les A, les O rendent les Vers ronflants,
Expriment le fracas, la force, & le ravage.
Les E, les I rendent les Vers coulants,
Font pétiller l'esprit, & le langage.
Patrocle, Ajax sont de fameux guerriers,
Mélibée & Mirtil de fideles Bergers.
La Rage farouche, & sombre,
Porte un poignard, marche dans
l'ombre,
Se plonge dans des flots de sang.
La Mort, l'affreuse Mort vole de rang en
rang.
Mars tone .... Mais Vénus, Déité de Cithere,
Tient un Sceptre de Mirte, & regne sur

les Ris.
L'Univers est son Temple, & l'aîle du Mistere
Qui couvre ses plaisirs en augmentent le prix.

Permettez que je vous cite aussi le second exemple de cet usage des Voyelles dans la Poësie.

Dans les flancs d'un Nuage obscur,
Fatal combat de la Flâme & de l'Onde
Le Tonnerre effroyable approche, roule, gronde.
L'air se calme, les Cieux reprennent leur Azur.
Faut-il peindre des bergeries?
Tout y respire les plaisirs.
On voit les simples Fleurs, richesses des Prairies,
Qui cèdent doucement aux baisers des Zéphirs.

Le Réveil de Thalie autre piece où Momus fait le principal rôle, & reste toujours sur la scène, a eû quel- Le réveil de Thalie.

ques ſuccès l'Eté dernier ſur le Théâtre Italien. Que diriez vous d'un Auteur qui feroit un ouvrage Dramatique, ſeulement pour dire au Public, je ſuis en état de faire de bonnes Comédies. Un Critique ſévere pourroit appercevoir un pareil deſſein dans la bagatelle dont je vous entretiens. Thalie eſt, nous dit-on, endormie. Nos Comiques Modernes ne font que rendre ſon ſommeil plus profond. Il faut pour révéiller la muſe de la Comédie, une piece à ſcênes détachées qui comme vous ſçavez, ne peuvent jamais former une Comédie réguliere, & proprement ditte. Les Deſtouches; les de la Chauſſée, les Boiſſy, endorment Thalie; & M. * * la réveille. Ce plan ne peut manquer de vous paroître ſingulier. Pour l'exécution, l'on ſent combien l'Auteur s'eſt efforcé de répandre par-tout de l'eſprit. C'eſt une ſuite néceſſaire de ce mauvais genre, où il n'y a point de fonds, & où tout conſiſte dans le détail.

Le Tribunal de l'Amour.

Les Comédiens François eux-mêmes ont crû pouvoir pendant le voyage de Fontainebleau hazarder ici une pièce de ce genre, *le Tribunal de l'Amour*.

mour. Comme elle n'a eû qu'une représentation, vous me dispenserez volontiers de vous en parler davantage. Mais vous me sçaurez gré de vous envoyer quelques Vers ausquels elle a donné lieu, & qui sont adressés à l'Actrice qui représentoit le Rôle de l'Amour.

Ces jours passés, on vint dire à l'Amour
Qu'une beauté qui lui ressemble,
Dont les yeux blessent chaque jour
Plus de mortels, que tous ses traits ensemble,
Vive, enjoüée, & tendre tour-à-tour......
Corbleu, dit-il, je connois bien ma Cour,
Telle beauté n'est pas commune;
Dans mes Etats je n'en vois qu'une.
C'est B*** où je m'y cononois mal.
Oui, reprit-on, est-il une autre belle?
Assurément c'est elle
Qui dans Paris tient vôtre Tribunal.
Sous vos habits, que d'amants, la friponne
Va désormais enchaîner sous sa Loi

Ah ! Dit l'Amour, il faut qu'on lui
pardonne,
Chacun va la prendre pour moi.

Vous n'aviez pas besoin des attraits de
l'Amour,
Pour captiver mon cœur, pour paroître
plus belle.
Ce Dieu pour enrichir sa Cour
N'a qu'à vous prendre pour modele.

Réfléxions de Mad. Comédienne Françoise.

L'Auteur du Tribunal de l'Amour a publié dans le même temps une petite brochure, intitulée *Réfléxions d'une Comédienne Françoise*. M. L. ** a pensé que ce titre pourroit accréditer ses réfléxions.

Cet ouvrage est celui d'un jeune homme qui n'a point encore acquis de connoissances, & qui prend pour des découvertes les vérités les plus communes qu'il exprime d'une maniere encore plus triviale. Il y a quelques traits saillants. On les a empruntés des la Bruyere, & des la Rochefoucault. Loin de nous élever contre ce Plagiat, nous voudrions pour l'intérêt des Lecteurs que le reste fût puisé dans les mêmes sources.

Quelques personnes ont trouvé que dans nos premieres Lettres nous nous étions trop étendu sur de petites brochures. Crainte que l'on ne nous fasse encore les mêmes reproches, souffrez que nous passions à des ouvrages plus considérables, & qu'à l'occasion du dernier Supplément de Morery, nous vous tracions en très-peu de mots l'art de multiplier les in folios. C'est celui de tous les faiseurs de suppléments. Quoique ce soit sans contredit un grand art, on ne s'étoit point encore avisé de le réduire en préceptes. Pour leur donner plus de poids, qu'il nous soit permis de faire parler ici un de ces Auteurs féconds, & de supposer M. * * entouré de jeunes Eleves. Animés de la fureur d'écrire, ils ont chacun devant eux plusieurs rames de papier qui leur servent de Pupitre. Leur Maître est élevé sur un monceau d'in-folios, qui lui tient lieu de Chaire. *Inde toro sic Orsus ab alto.*

Supplément du Dictionnaire de Morery. 2 volumes in-folio. 1749.

» Vous qui entrez dans la Carriere immense des Sciences & des Lettres, vous qui êtes destinés à faire gémir les Presses ; écrivez sans relâche. Ne vous amusez jamais à

» polir, ni a méditer. Rien n'eſt plus
» contraire aux progrès de l'Imprime-
» rie & par conſéquent de la Littéra-
» ture. Si un ſeul Livre a ſouvent
» ſuffi pour immortaliſer un Auteur,
» quelle gloire n'acquérerons-nous
» point par une multitude de Volu-
» mes? Voyez cet ouvrage qui n'eſt
» encore qu'ébauché (*Act. S S.*) te-
» nir tout un rang dans la plus vaſte
» Bibliothéque. Que ce ſpectacle doit
» vous donner d'émulation! Qui de
» nous ſera aſſez heureux pour ſe voir
» un jour le Pere d'une Bibliothéque
» entiere! Tel eſt le but que nous
» nous propoſons, & voici les moyens
» d'y atteindre.

» 1°. Ayez grand ſoin de dire cha-
» que choſe de deux où trois façons
» différentes. Eviter les Pléonaſmes eſt
» une marque de ſtérilité d'eſprit.

» Eſt-il queſtion de l'Ordre de Saint
» François? Mettez, comme le ſup-
» plément de Morery, page trois, co-
» lonne premiere, Art. ABLE, *les*
» *Freres Mineurs de l'Ordre de Saint*
» *François.* Un homme de mauvaiſe
» humeur objectera qu'il n'y a point
» de Freres Mineurs d'un autre Or-

» dre. Mais un Auteur d'in-folios est
» au-dessus de ces scrupules qui sont
» à peine pardonnables à ceux qui ne
» font que des in-douzes.

» On a sçû enchérir encore dans ce
» supplément, pag. 640. colon. 2, &
» l'on dit très-agréablement. *Georges*
» *Vénitien de la famille des Freres*
» *Mineurs*, à cause du Latin, *ex fa-*
» *miliâ ff. M.*

» En parlant des Seigneurs de Len-
» castre, Art. ABRANTES, le Dic-
» tionnaire de Morery disoit simple-
» ment, *cette maison est une des plus*
» *illustres du Portugal.* On a ajoûté,
» *cela est vrai, mais d'autres ont une*
» *origine également relevée.* Ce *mais-*
» là paroîtra déplacé à bien des gens.
» Mais ceux qui ne sçavent pas com-
» bien la Maison de Lencastre est an-
» cienne & illustre, pourront croire
» que l'on y a entendu finesse.

» 20. Nommez-vous quelqu'un.
» N'oubliez point ses qualités. A-t'il
» eû quelque charge? Fut-elle des
» moins importantes, mettez-la tou-
» jours de la maniere la plus diffuse.
» Copiez s'il se peut, les provisions.
» Gardez-vous bien de dire seule-

» ment, Secrétaire du Roi. Imitez le » nouveau Supplément, où l'on quali- » fie M. Mallet (art. ACADÉMIE » FRANÇOISE) *de Conseiller Se- » crétaire du Roi, Maison Couronne » de France & de ses Finances*. Une » addition quelle qu'elle soit n'est ja- » mais indifférente. Un mot, une sil- » labe de plus à chaque ligne fait un » grand effet sur le Volume. Le ta- » lent de composer de gros Livres res- » semble à celui d'amasser de gros » biens : tout dépend de ne pas négli- » ger les petits profits.

» Vous ne devineriez pas comment » l'on a sçû amplifier ce titre, *Con- » seiller de Justice du Dannemarck*. » Consultez le Supplément, pag. 12 » colon. 1. vous y lirez, *Conseiller de » Justice de la Justice du pays du Roi » de Dannemarck*. Ainsi pour expri- » mer un Conseiller d'Etat, on diroit » *Conseiller d'Etat de l'Etat du pays » du Roi de France*.

» 3°. Le moyen le plus facile, & » le plus efficace de grossir un in-fo- » lio, est de faire imprimer des Lis- » tes, des Généalogies. Nous y trou- » vons encore un grand avantage. C'est

» de l'ouvrage que l'on nous donne
» tout fait, & auquel nous n'avons
» que la peine de joindre un léger
» Préambule. N'est-ce pas une chose
» bien réjoüissante, du moins pour
» nous, Messieurs, de voir dans le
» nouveau Supplément, à l'art. FLO-
» RENCE, 125. colonnes employées
» uniquement à donner une Liste des
» Chevaliers de l'Ordre de Saint Etien-
» ne.

» Avec quel plaisir ne voyez-vous
» pas dans ce même ouvrage que je
» ne me lasse point de vous proposer
» pour modele, les Listes de nos Aca-
» démiciens Provinciaux. Congratu-
» lons-nous. Il éclot de tous côtés de
» nouvelles Académies. Que de Listes
» nous allons recueillir ? Par recon-
» noissance on nous aggrégera peut-
» être dans ces Corps respectables,
» & nous goûterons ensuite la satis-
» faction de nous nommer nous-mê-
» mes, comme M. G. Tom. 2. pag.
» 793. dans la Liste des Académi-
» ciens de Roüen.

» Qui mérite mieux que M. G. le
» nom d'Auteur ? Que d'ouvrages sont
» sorties de sa plume. Ces Auteur

» très-judicieux, quoique plus fé-
» cond, a ses raisons sans doute
» pour mettre sous le mot Acadé-
» mie, un article très diffus sur cel-
» le de l'Immaculée Conception, éta-
» blie à Roüen, & pour renvoyer
» à l'article ROUEN, ce qui regar-
» de l'Académie des Sciences & des
» belles Lettres de la même Ville.

» 4°. Attachez-vous aussi à donner
» des Relations, des Vies, des His-
» toires. Insistez sur les moindres par-
» ticularités. Par exemple. Nous ne
» connoissons point Henri Hamer. Il
» ne mérite guére d'être connu. Re-
» marquez cependant, tom. 2. pag. 8.
» comment on nous le fait suivre de
» l'œil aux Collèges, dans tous ses
» voyages Pédantesques, & jusques
» dans ses fonctions Ministrales. On
» pourroit demander ce que c'est que
» *recevoir la vocation d'un endroit.*
» Ces termes, dans la Religion Pro-
» testante, signifient, être nommé Mi-
» nistre. Reprocheroit-on à M. * * de
» les avoir employés. Il nous répon-
» droit qu'il n'a fait en cela que co-
» pier le Morery, imprimé en Hol-
» lande en 1740, & M. G. pouvoit-il

» pré-

» prévoir que l'on y eût inséré des » choses qui ne nous conviendroient » point ?

» 5°. Il est très-avantageux de travailler sur des Editions étrangéres, » vous ne devez pas craindre alors de » copier servilement. Cela est de bonne prise, & cela s'appelle faire des » conquêtes littéraires. On n'est Plagiaire qu'en imitant trop les Auteurs, ses compatriotes. Confrontez » le Morery Hollandois de 1740, & » le supplément de Paris 1749; vous » trouverez les mêmes articles, & les » mêmes termes. Quelle idée cela ne » vous donnera-t'il point de la Littérature de M. G.

» Enfin il faut se répéter soi-même » dans differents endroits du même » Ouvrage. Ainsi M. G. aux articles » Massillon, Fleuri &c. développe les circonstances qui concernent ces hommes illustres, & fait » entrer aussi une partie de ces menus détails dans la Liste de l'Académie Françoise, Liste à laquelle » tout cela est absolument étranger. » Mais c'est le grand art des in-folios. «

Vous serez surpris que j'en insére les préceptes dans une Lettre, & que je vous les adresse. C'est, je crois, la premiere fois que l'on rend compte d'ouvrages in-folio dans ces sortes de feüilles. Mais que ne fait-on pas en faveur de la nouveauté, & de M. G. Je devois un tribut de loüanges à sa fécondité. Mais je suis trop sincére, trop impartial pour dissimuler quelques erreurs qui lui sont échappées. Les Journaux en ont déjà repris un grand nombre. Cependant je ne ferai que des remarques nouvelles. Tout cela n'empêche pas que M. G. n'ait un gros mérite : les plus grands hommes font souvent les plus grandes fautes. Je pourrois vous citer plus d'un exemple.

Contentons-nous de M. G. Il parle de Christian AAGARD comme d'un homme médiocre, qui n'auroit fait que quelques piéces de Vers oübliées depuis long-temps, & indignes d'être rappellées. Mais ce Danois a donné plusieurs Poëmes Latins généralement estimés. Il étoit le Disciple de Vida, & Borrichius ajoûte qu'Aagard égale son Maître. En effet

dans le Poëme intitulé *Threni hyperborei* la justesse du dessein est réünie à la beauté du Coloris. Au lieu de lire cet Auteur, M. G. a plûtôt fait de nous renvoyer à la Vie d'Aagard; & aux *deliciæ quorumdam Poëtarum Danorum*. Mais dans ce même Volume, on trouve les œuvres d'Aagard. Si M. G. avoit pris la peine de les lire, il en auroit porté sans doute un jugement plus avantageux. Mais il a tiré cet article du supplément du Morery de Basle.

Quelle négligence de ne pas consulter un Livre qui se trouve si facilement à Paris, la Bibliothéque Espagnole de Nicolas Antoinel. M. Goujet qui la cite en une infinité d'endroits, avertit toujours que c'est sur la foi du Suppément du Morery, imprimé en Hollande.

Voilà deux Suppléments qui lui ont bien servi. Il a crû devoir scrupuleusement conserver les expressions mêmes des Compilateurs Suisses. Outre celles que nous avons déja remarquées, il dit tome 2. page 7. qu'Edmon HALLEY avoit rapporté de l'Isle de Java plusieurs observations, » &

» principalement *celle de Mercure*, » par le Disque du Soleil, qu'il sça- » voit devoir arriver le 3 Novembre » 1677. « Quelle inversion ! Il parle ensuite dans le même goût, de la Parallaxe du Soleil, » & de sa distance à » la terre.

Vous êtes trop versé dans la Littérature, pour ignorer que les *Mémoires de Hambourg*, &c. sont le second Volume des *Mémoires de Hollande*, par AUBERY. M. G. n'a garde d'en informer ses Lecteurs. Il défigure le nom de l'Editeur, qui s'appelloit *Dervaulx*, & qui étoit petit fils d'Aubery. Dès-lors il étoit bien inutile de nous alléguer le suffrage de cet Editeur, qui ne sçauroit former le moindre préjugé. C'étoit le sentiment des conoisseurs, que l'on auroit souhaité de trouver dans cet article. On nous dit bien, je ne sçai sur quel fondement que ces Mémoires sont *curieux & interéssants*. M. G. auroit-il pû ne pas s'appercevoir de l'inéxactitude qui y regne, à l'égard de la situation des pays dont parle l'Auteur, & dans les faits un peu éloignés de son tems. Un vrai Littérateur auroit observé

qu'Aubery n'y donne point de *Mémoires sur la Pologne*, quoique le titre du Volume les annonce ; & que l'Auteur nous confirme encore dans cette attente, pag. 305. Peut-on laisser échapper qu'il fait mention, pag. 386. d'une *Table Généalogique de la Maison de Suéde & de Pologne*, qu'il avoit fait imprimer en 1640 ; & dont M. G. n'a encore rien dit dans le Moréry, ni dans les Suppléments. Il n'y auroit pas eû d'inconvénient à avertir aussi que l'Ode d'Aubery pour le Prince de Suéde est mauvaise, quoique Chapelain, & d'Ablancourt ayent dit qu'elle ne leur déplaisoit pas.

Le *grand-faiseur de Suppléments*, paroît d'un côté adopter le sentiment du Pere Nicéron sur *Papire Masson*, & d'un autre côté avance que Masson étoit Recteur de l'Université d'Angers en 1571. Mais comment concilier ce fait avec les 27. années que l'on prétend qu'il avoit précisément en 1571, lui que l'on sçait d'ailleurs avoir été quelque temps Jésuite, & régenté dans plusieurs Colleges. Selon M. G., Masson se nommoit Papire en cette même année. Cependant

on convient assez généralement qu'il ne quitta le nom de *Jean*, & ne prît celui de *Papire*, que long-temps après être sorti des Jésuites, pour se faire recevoir Avocat. Je laisse aux sçavants le soin de discuter & de résoudre ce Problême littéraire.

Mais M. G. a tort de mettre en Problême, si les *Mémoires du Comte D.**** sont de Saint Evremond, où de l'Abbé de Villiers. Saint Evremond n'y a eû aucune part : les 2. premiers Volumes sont de Thomas Corneille ; & les deux autres de l'Abbé de Villiers, qui en est convenu lui-même.

La *Comtesse de Vergy*, & *Edelle de Ponthieu*, ne sont point du Comte de Vaudrey, ainsi que l'avance mal-à-propos M. G. L'Auteur de ces deux Ouvrages est M. le Commandeur de la Vieuville, un des plus ingénieux, & des plus féconds Romanciers. C'est lui qui a aussi publié *Jacaya*, *le Comte de Foix*, *Liderie Comte de Flandres*, *Madame de Saldaigne*, *les Amusements de la Campagne*, & *Dom Ranucio di Luca*.

Dans l'article GEDOYN, M. Goujet attribuë sans hésiter à Monsieur

l'Abbé d'Olivet, un éloge de l'Abbé Gédoyn, qui se trouve dans le Mercure de France, Janvier 1745. M. G. ne doute pas non-plus que M. d'Olivet ne soit l'Editeur des œuvres diverses de M. Gédoyn. Je n'ai point la permission de dire de quelle mains le Public a reçû ces ouvrages. Mais je puis assurer que ce n'est point de M. d'Olivet. Ce sçavant Abbé n'a pas eû la moindre part, ni à l'éloge inséré dans le Mercure, ni à l'Edition de ces œuvres diverses. M. G. auroit-il dû hazarder ces particularités, sans se donner la peine de consulter celui qu'elles regardent? Enfin M. G. auroit-il oublié que bien des Auteurs lui ont déja reproché de semblables méprises? Faudra-t'il que je lui rappelle l'Abbé Granet, & le célebre Des Fontaines?

M. G. ** dit Tome 1. pag. 470, que le *Supplément à l'histoire du Beauvaisis*, & l'*Addition à ce Supplément* n'ont parû qu'en 1706. J'en ai entre les mains une Edition de 1704. Il n'y a point *Addition au Supplément*. Le titre est *Addition à l'histoire du Beauvaisis*.

Quelle bizarre Méthode que celle hazardée par M. G, de donner deux Suppléments consécutifs du Morery, le premier en 1735, & en 1749 un second auquel nous nous sommes bornés comme au plus nouveau. Mais ce qui est encore bien remarquable, on trouve à la fin de chaque, un Supplément du Supplément; de sorte que pour un seul article, il faut ouvrir au moins trois in-folios, & souvent les confronter ensemble. Quel travail ! Vous & moi, nous sçaurons nous en dispenser. Je désirerois pour l'utilité publique, que l'on refondît totalement ce grand ouvrage, & que quelqu'un capable de remplir le beau Plan de Morery voulût bien s'en charger. J'avouë qu'un homme qui aura du goût & de l'érudition, de l'esprit & du discernement, choses qui aujourd'hui vont rarement ensemble, pourra d'abord être rebuté par un travail si désagréable. Mais la gloire du succès, & l'avantage d'être utile doivent le soutenir dans son entreprise. Plus il sera habile, plus il se défiera de ses propres connoissances. Il se fera un honneur de consulter les sçavants

de Paris, & des Provinces. Les avis seroient nécessairement partagés, parce que chacun s'attache à un objet, & ne goute que ce qui est relatif à ses vûës. La varieté est un des grands mérites de ce Dictionnaire. Et il faut presque un nombre égal d'articles dans chacune des matieres. En réünissant les avis non seulement des sçavants, mais aussi des differentes personnes qui font usage du Morery, on connoîtra les désirs du Public. Ces différentes lumieres guideront l'Auteur dans l'exécution. Je voudrois encore qu'il fût lié avec les personnes les plus habiles dans chaque genre de sciences, dont il auroit à parler; & sur-tout qu'il fût au-dessus de cette mauvaise honte, où de cette fausse confiance en soi-même, qui empêche souvent les Auteurs de consulter ceux qui excellent. Un homme qui aura toutes les qualités nécessaites pour réformer cet ouvrage, trouvera des amis, dans tous les sçavants qui se communiquent plus facilement que jamais; & des Protecteurs, dans les Ministres, qui sont attentifs à tout ce qui regarde le bien public.

Je vous ſuis obligé, Monſieur, de me marquer les choſes intéreſſantes qui ſe paſſent à Berlin, & qui ont quelque rapport à la Littérature. J'ai beaucoup ri du Conte de l'Apoticaire. J'attends avec impatience la nouvelle Edition des œuvres de M. de Voltaire, que vous m'envoyez; & je me fais d'avance un plaiſir de vous en dire mon ſentiment. On imprime actuellement les Poëſies de M. d'Arnaud, qui jusqu'à ce jour ont été fugitives.

Diſſertation ſur la formation de la glace.

Vous m'engagez à donner un Extrait de la *Diſſertation* de M. Dortous de Mairan, *ſur la formation de la glace*, & ſur *ſes principaux Phénomênes*. Mais il me faudroit copier preſque entierement cet ouvrage, où rien n'eſt inutile. Qu'il me ſuffiſe de vous dire que c'eſt, ſelon moi, un des meilleurs Livres de Phyſique qu'ayt la Nation; & que ſi j'avois à citer nos plus grands Phyſiciens, je ne craindrois point d'aſſocier le nom des Mairan, à ceux des Deſcartes, & des Paſcal.

LETTRE SEPTIE'ME.

J'AI pris tant d'engagements avec vous, Monsieur, qu'il m'en reste toujours à remplir. Un des principaux est de vous donner une idée de *la Double Extravagance* Comédie de M. Bret. *Orgon*, vieillard révolté de l'étourderie de nos jeunes gens, se persuade que l'on ne peut être censé qu'à son âge. Et comme il veut un Gendre raisonnable, il est résolu de marier sa fille *Dorise* à *Léandre* ancien ami qu'il n'a point vû depuis longtemps, & qu'il attend de jour en jour. *Le fils de Léandre* destiné à la Robe, est entré au Service malgré son Pere, & à son insçû vient à Paris où est la Scêne, voit Dorise & en devient éperduëment amoureux. L'amour lui suggére de se déguiser en viellard, pour gagner Orgon dont l'on connoît le foible. La Double Extravagance.

Marine suivante de Dorise pense avec raison qu'un jeune Epoux est toujours préférable, & cherche à ga-

rantir sa Maîtresse du Mariage projetté avec le vieux Léandre. Il arrive pour épouser, & selon l'usage s'adresse d'abord à la Soubrette qui feint d'être dans ses intérêts. Elle l'engage à se travestir en jeune homme, sous prétexte que c'est le seul moyen de plaire à Dorise; mais en effet dans la vûë de le faire congédier par Orgon. Léandre Pere donne dans le panneau, & veut se faire passer pour son fils qu'il croit encore à la Garnison. Orgon s'y méprend malgré son expérience. Mais la nature est plus éclairée, & Dorise à travers ce déguisement ridicule reconnoît un Galand suranné. Elle découvre aussi l'artifice du jeune Léandre qui se donne pour un vieux Médecin, & qui n'en impose qu'au bon-homme Orgon.

Cependant pour punir le jeune extravagant qui a crû pouvoir la tromper elle-même, elle fait semblant d'être sa dupe, & parle très-mal devant lui de la jeunesse. Tout ce qu'elle lui dit de flatteur tombe sur le Personnage de Viellard qu'il joue, & qu'heureusement il ne soutient pas. Il se récrie avec transport.

Ah! L'Amour rajeunit, & mon cœur, & mes sens.

Ce qui forme une Scêne très-plaisante, c'est la rencontre des deux Léandres, les Héros de la piéce. Vous avez souvent remarqué que le meilleur Comique naissoit de la surprise: ils sont tous deux bien étonnés de se voir à Paris, dans la maison d'Orgon, & chacun sous l'habit le moins conforme à son caractére & à son état. Le fils se doute bien qu'*une Amourette* a pû seule déterminer son Pere a une pareille extravagance; & autorisé par cet exemple il avouë les motifs de son déguisement, & l'objet de sa tendresse. Il ajoûte qu'il est d'intelligence avec Marine, & qu'elle l'a aidé à séduire Orgon, & Dorise. Léandre Pere qui s'apperçoit qu'on l'a joüé, dissimule avec son fils qui est son Rival; & pour le mieux trahir, le flatte qu'il lui obtiendra Dorise. Il lui apprend qu'il connoît particulierement Orgon. Mais en même-temps il lui ordonne de changer de parure, & de reprendre sa forme ordinaire. » Je

» ne souffrirai point, dit-il.

Qu'à mes yeux on abuse,
De la crédulité d'un de mes bons amis:

Le fils obéït. Le Pere de son côté va quitter le plumet, & reparoît sous ses vrais habits aux yeux d'Orgon qu'il détrompe. Mais celui-ci qui le trouve aussi fou qu'un jeune homme change de résolution, lui refuse sa fille, & la réserve pour le vieux Médecin.

LEANDRE PERE.

La qualité m'étonne.
Je vous jure qu'il n'a jamais tué personne.

Le prétendu Médecin arrive, mis en jeune Cavalier. Léandre Pere triomphe. Tout semble délespéré pour le fils; lorsqu'Orgon embarrassé de choisir entre ces deux extravagants, remet ses droits à sa fille, qui s'explique d'une maniere ingénieuse.

Puisque l'on me permet de juger entre vous,
Un mot va déclarer quel sera mon Epoux.

Vous avez tous les deux montré peu de
sagesse,
Mais on doit quelque-fois excuser la jeu-
nesse.

Le Public a pensé comme Dorise. Il a goûté d'avantage le déguisement du jeune homme. Quoique l'Extravagance soit égale de part, & d'autre, on pardonne plus volontiers celle qui embellit la nature. On voit avec plaisir un vieillard qui a toute la fraîcheur, & toutes les graces de la jeunesse. Mais on passe difficillement une fiction qui rend la nature moins belle, & qui nous présente un jeune homme avec les rides de la vieillesse. C'est sur-tout par cette raison que le premier Acte où Léandre Pere fait le Jouvenceau, a été moins applaudi que le second Acte où le fils contrefait un vieux Médecin, qui par son Art à sçû conserver les avantages de la jeunesse. M. Bret a prêté les charmes de sa Poësie à la Médecine Universelle, qui jusqu'à-présent n'avoit point encore été renduë en Vers. Outre le mérite de la nouveauté, remar-

quez que ceux de M. B. sont assez travaillés pour paroître faciles.

Telle plante a par les Loix du sort,
Dix ans à vivre : Eh bien ! Par un chimique effort,
Je soustrais de son sein ces dix ans-là de vie.
Le calcul est facile : A tel qui me supplie,
De lui donner dix ans, cette plante suffit.
Tel en demande vingt, cette autre les fournit.

Cette idée est d'autant plus heureuse qu'elle justifie en quelque sorte la crédulité d'Orgon, & l'extravagance de Léandre fils Il n'étoit pas possible de donner à celle du Pere un prétexte aussi plausible. Et je suis obligé de convenir que M. B. a réüni tout ce qui pouvoit la rendre plus excusable. Pour la préparer, Crispin valet

de ce Léandre, nous le représente comme un Vieillard *coquet, qui s'aime autant qu'un Petit-Maître*, & qui *se croit encore dangéreux en amour*; caractere très-ridicule, & par-là très digne d'être mis sur la Sçêne.

L'envie de donner quelque vraisemblance à ce même déguisement, fournit à Marine un trait qui m'a parû très-joli.

Est-ce qu'on a l'air jeune aujourd'hui dans Paris ?
Nos tendres Adonis en naissant sont flétris;
La sottise, l'habit affichent la jeunesse;
Mais tout à cela près annonce la vieillesse.

Vous voyez, Monsieur, comme les défauts produisent quelquefois des beautés entre les mains d'un homme d'esprit. On ne peut refuser à M. B. l'éloge d'avoir prévû toutes les objections. Ce qui marque beaucoup de jugement, & de goût. Si une fois vous admettez un vieillard & un jeune homme assez extravagans pour

croire en imposer si fort sur leur âge, & un bon homme assez simple pour être la dupe d'une pareille supercherie; en un mot, si vous passez le sujet, vous le trouverez bien exécuté, vous serez content du Dialogue, de la coupe des Scènes de l'ensemble. C'est un Tableau dont l'Ordonnance a une grande maniere, & qui se fait estimer des connoisseurs par les ombres, par la draperie; mais dont le dessein est bizarre, & dont les figures principales sont grotesques. C'est une maison construite avec beaucoup d'art; mais sur un terrain sablonneux.

Cependant il faut avoüer que la double extravagance a cela de commun avec la plûpart de nos Comédies, le Médecin malgré lui, les Ménechmes, & le Légataire, pour ne citer que des Chef-d'œuvres. D'après ces exemples, il paroît que les sujets peuvent manquer de vrai-semblance, pourvû qu'ils produisent des situations comiques. On sent que M. B. s'est formé par la lecture des grands maîtres, & qu'il y a puisé le goût du bon comique.

Comme Marine conduit toute l'intrigue de la double Extravagance, l'Auteur l'a dédiée à juste titre à Melle. Dangeville *que la nature & Thalie ont*, dit-il, *instruite*, & à qui cette Muse est à son tour si redevable. Ainsi M. Marmontel a consacré Denis le tyran à Melle. Clairon, & M. de Voltaire, sa Zaïre, à Melle. Gaussin ; hommages dignes de ces deux célébres Actrices.

Permettez-moi encore un semblable paralelle. M. B. attribuë poëtiquement, c'est-à-dire, modestement, tout le succès de sa Comédie à Melle. Dangeville. Ainsi M. de Voltaire informé du reproche injuste qu'on lui faisoit d'avoir emprunté de l'Italien les plus beaux endroits de *la Mérope Françaife*, répondoit qu'elle n'étoit ni de lui, ni de M. de Maffei, & qu'il falloit dire, Mérope, Tragédie de Melle. Dumesnil.

La double extravagance est très-propre à confirmer l'idée que l'on avoit conçûë des talents de M. Bret, qui est aussi l'Auteur de l'Ecole amoureuse. Je relis actuellement cette es- L'Ecole Amoureuse.

pece de pastorale, & je m'apperçois qu'elle est tirée du *pastor fido.* J'aime à voir en action le récit de Mirtil, qui est devenu Cléon sur notre Théâtre. Loin d'être un larcin, c'est une imitation loüable. M. Bret a embelli encore ce sujet, fruit d'une imagination riante ; & il a ajoûté bien des choses dont le célébre Guarini lui-même auroit pû se faire honneur.

Je remarque dans l'Ecole amoureuse un Vers que l'on a placé depuis, dans Aristomene, & qui déclamé avec chaleur, y a été fort applaudi.

M. Bret a mis dans sa petite Comédie, en parlant du véritable Amant.

Le cœur de son Amante est l'Univers pour lui.

Et M. Marmontel dans sa grande Tragédie.

Le cœur de mon Epoux *est l'Univers pour* moi.

Calendrier des Théâtres

Après vous avoir parlé dans ma derniere Lettre d'un Dictionnaire, ne trouverez-vous pas étrange que je vous parle dans celle-ci d'un Alma-

nach. Vous me direz peut-être que c'eſt paſſer d'une extrêmité à l'autre. Mais ces deux ſortes d'Ouvrages ne ſont pas ſi éloignés qu'ils le paroiſſent. Ils doivent tous deux leur naiſſance à notre légéreté, qui ne pouvant rien approfondir, voudroit prendre l'écorce de toutes les ſciences. La plûpart de nos Almanachs ne ſont-ils pas de petits Dictionnaires ? Nos Dictionnaires qui ſont preſque tous gonflés de faits & de dattes, ne peuvent-ils pas être regardés comme des recueils d'Almanachs.

Toutes ces compilations ſont en général peu eſtimées. Mais il en eſt qui méritent d'être exceptées. Entre les Dictionnaires celui de Bayle, Ouvrage auſſi utile à un homme qui penſe, que dangereux pour un jeune homme qui veut penſer.

Parmi les Almanachs, on doit diſtinguer le *Calendrier des Théâtres*, qui paroît pour la premiere fois, l'année 1751. L'Auteur connu dans *la Littérature*, par pluſieurs ouvrages judicieux, a raproché dans un très-court eſpace l'origine, les révolutions, les progrès, la décadence des diffé-

rents Spectacles, sans oublier même ceux de la Foire. Il fait connoître les Auteurs qui se sont signalés dans cette Carriere, & les Acteurs qui ont eû de la réputation. Il a fait entrer dans ce petit Livre plusieurs Anecdotes intéressantes, des remarques sur les Personnages & sur les Caractéres, des jugements sur les Ouvrages & sur le génie des Auteurs, & une Liste de toutes les piéces qui ont été joüées l'année 1750, sans omettre celles qui n'ont eû qu'une représentation. Il a aussi décoré ce nouvel Almanach de Vers nouveaux, qui contiennent l'éloge des Acteurs & des Actrices. Pour vous donner une idée favorable de cette Poësie, je vous envoye quelques Vers du même Auteur, qui ne sont point dans son Almanach, & ausquels un badinage de Melle. G. ** a donné lieu.

G. **, à qui tout rend les armes,
Et qui n'en a pas plus d'orgueil,
De ses beaux yeux quand on vante les charmes,
Dit avoir un Dragon dans l'œil.
C'est donc ce Dragon redoutable,

Qui devoit épouser Psiché.
Ah! C'est l'amour chez elle un temps caché,
En vous toujours reconnoissable:
Oui, Gaussin, vous avés raison,
Je le reconnois ce Dragon,
Si redoutable & si farouche,
Vainqueur des Mortels & des Dieux;
Il badine sur votre bouche,
Il triomphe dans vos beaux yeux.

CE'NIE est enfin imprimée. Que j'ai eû de plaisir à la lire. Cette piéce a le caractere de tous les excellents Ouvrages. Plus on la relit, plus on y découvre de beautés.

Les succès constants qu'elle a eûs, & ceux qu'elle a aujourd'hui à la reprise, font honneur au siécle; & prouvent qu'il n'est pas aussi dépravé que bien des gens se l'imaginent, & qu'il a du moins encore l'estime & le goût de la vertu.

La lecture de Cénie peut reconcilier avec le Théâtre les Censeurs les plus austéres, dont tous les préceptes Moraux ne vaudront jamais un trait de sentiment. Que deviennent les pro-

pos Sophistiques des prétendus esprits forts, qui traitent de chimérique la distinction des vertus & des vices. Qu'ils lisent Cénie, & je m'en rapporte à leur cœur. Ils seront forcés de chérir les sentiments vertueux de Dorimond, de Cénie, de Dorsainville, de Clerval, d'Orphise; & ils ne pourront s'empêcher de détester les procédés de Méricourt.

Aussi-tôt que Cénie parût, plusieurs Poëtes adresserent à la Dame Auteur, les plus justes éloges, en Vers de leur façon que le Public a lûs avec plaisir dans le Mercure. Mais il m'est tombé depuis entre les mains une nouvelle Epître de M. Palissot de Montenoi, qui a un talent marqué pour la Poësie. Je suis fâché qu'il ne me reste assez de place, que pour ce Fragment.

Fragment d'une Epître à Madame de G.

Qu'à Fontenoi, précédé de la foudre.
Clermont triomphe à côté de son Roi;
Que par ses mains Namur réduit en poudre,
Céde au vainqueur, se soumette à sa Loi;
J'avois prévû ses succès & sa gloire,
Je reconnois les Condé ses ayeux.
Il est leur fils, l'honneur d'une victoire
N'ajoûte rien à l'éclat qu'il tient d'eux;
Mais que Clermont Protecteur de Cénie,
Venge à la fois, & l'Ouvrage & l'Auteur.
Ce trait suffit pour nous peindre son cœur,
Ses sentimens, sa vertu, son génie.
Ainsi jadis le second des Césars,
Cet Empereur sous qui Rome tranquille
Vit dans son sein le triomphe des Arts,
Doubla sa gloire en protégeant Virgile.

On trouve Cénie, le Calendrier des Théâtres, &c. *Chez Cailleau, ruë Saint Jacques.*

LETTRES
OU
REMARQUES
Sur quelques Ouvrages Nouveaux.

Motos præstat componere fluctus Virg.

LETTRE I.

Les Poësies d'Horace traduites en François.

MOnsieur l'Abbé B** Auteur des *Beaux-Arts réduites à un même principe*, & *d'un Cours de Belles Lettres distribué par exercices* a inséré dans ce dernier ouvrage, pour essaïer le gout du public, une traduction nouvelle de quelques Odes, & de l'Art poëtique d'Horace. Elle a été assez bien reçue, pour que cet ingenieux Abbé ait crû devoir la rendre complette, & enrichir notre Littérature de toutes *les Poësies d'Horace* qu'il a *traduites en François* à sa maniere; de sorte qu'une partie de cet ouvrage paroît pour la premiere fois,

& qu'une partie en est déja à la seconde édition.

Au reste il y a une Préface toute-neuve qui est beaucoup vantée par tous les amis de M.B.; & ses qualités de galant-homme & d'homme aimable, sans parler de celles d'homme d'esprit, lui en ont attiré un grand nombre. Ils ont tous admiré sans restriction, & apparament entendu ce qu'il dit de la Verve Poëtique. « Elle consiste » dans une *certaine* marche *vigoureuse* » qui résulte de la multitude, de la » force, de la vivacité, & de la » *liaison intime* des idées : Lesquel-» les *enchassées* dans *certains* interval-» les *simetriques*, *se poussent*, s'atti-» rent les unes les autres ; à peu » près comme les sons dans *le chant* » *Musical* : de maniere que l'esprit » toujours agréablement occupé par » les images & l'oreille par le nom-» bre & la mélodie *se portent toujours* » *en avant*, *&* *jouissent sans-cesse* » *avec une nouvelle avidité de* « *joüir*.

Cet agréable Traducteur nous apprend qu'il a eû cependant plus de peine à traduire les Epîtres &

les Satires que les Odes. Il prétend apprécier en même tems ces différents genres. » Les Beautés des » Odes, plus fortes étoient, dit-il, » plus aisées à manier. Celles des » Satires & des Epîtres, plus fines, » plus déliées, s'évaporent dès qu'on » les remue. »

Les amis dont je viens de vous parler trouvent tout cela très-joli. Ils relevent bien haut ces expressions choisies, *des Beautés plus fortes plus aisées à manier, des Beautés qui s'évaporent dès qu'on les remuë.*

Mais sans nous arrêter aux expressions, vous ne serez point de l'avis de M. B. , & de ses partisans. Et vous penserez plûtôt avec les meilleurs Critiques, que la traduction des Odes est incomparablement plus difficile que celle des Epîtres, au point que cette derniere paroit la plus aisée de toutes les traductions, & que l'Ode au contraire est de tous les genres de poësie celui qui paroit devoir couter le plus à un Traducteur. Pour prouver cette proposition, je me servirai précisément de la raison qne M. B. apporte pour

prouver le contraire. Le ton familier convient aux Epîtres. Les Odes exigent les tours les plus vifs, les plus frapants, c'est-à-dire les moins ordinaires. Nous sommes d'accord du principe. Mais quel est le stile le plus aisé à prendre, celui qui est le plus simple, dont on fait le plus souvent usage, ou celui qui est le plus élevé, & qui est réservé à l'Enthousiasme?

M. B. panche pour ce dernier. Cette façon de penser qui lui est particuliere ne peut que faire honneur à la vivacité de son imagination, & à l'élévation de son génie. Les tours Lyriques lui sont naturels, & il a peine à descendre jusqu'au langage familier.

Tout le monde n'a pas les mêmes avantages. Tout le monde ne peut pas *étaler l'or & la pourpre.* Mais il n'est personne qui ne puisse sans ostentation aspirer à la simplicité. Elle a elle-même ses difficultés qui sont très-grandes, je l'avouë: & M. B. en est une preuve. Mais en général elle en a moins que la pompeuse sublimité. Aussi l'Epopée &

& l'Ode sont-elles regardées universellement comme les premiers genres, comme ceux dans lesquels il est plus difficile de se distinguer. Aussi cela est-il plus rare ; aussi avons-nous moins de bons Poëmes, & de belles Odes que de bonnes Epîtres. Aussi la plûpart de nos Poëtes ont-ils réussi dans ce dernier genre, tandis que nous n'avons qu'un excellent Poëte Lyrique, & que nous osons nous glorifier depuis très-peu de temps d'avoir un Poëme Epique. M. B. dans ses Beaux-Arts, & dans son Cours de Belles-Lettres est convenu lui-même de toutes ces vérités, qu'il semble désavouer aujourd'hui.

Il pose dans sa préface de nouveaux principes de Traduction qu'il s'est faits avant de travailler à la sienne. J'avois raison de vous dire que ce n'est point une Préface ordinaire. C'est un traité de la maniere dont on doit (selon M. Batteux) traduire les Poëtes.

Trois choses lui paroissent nécessaires. « La premiere de rendre idée » pour idée, la seconde de laisser » autant qu'il est possible les idées

» à leurs places ; la troisiéme de » porter dans la Prose tout ce qu'elle peut recevoir du nombre, & » de la mélodie Poëtique.

Suivons M. B. dans cette carriere qu'il vient d'ouvrir. Si nous avons eû jusqu'à présent si peu de bonnes traductions, c'étoit sans doute faute de régles. Appliquons celles de M. B. à sa traduction, & jugeons-en d'après lui-même.

I. Il faut rendre idée pour idée : M. B. ne veut point que l'on *se rende propre l'Enthousiasme des Auteurs que l'on traduit*. Les Traducteurs qui ont crû cela nécessaire & qui l'ont dit, lui donnent *presque envie de rire*. Cette expression me rappelle ces vers d'un de nos plus Beaux Esprits.

M. l'Abbé de Bernis.

On ne rit plus, on sourit aujourd'hui,
Et nos plaisirs sont voisins de l'ennui.

M. l'Abbé B. trouve que l'exactitude est préférable à la liberté, & qu'il vaut encore mieux être fidele qu'élégant, si l'on ne peut être les deux à la fois. Vous ne seriez pas encore ici de l'avis de M. B. Vous

lui répondriez que le but de tous les Ecrivains, même des Traducteurs, est d'être lus, & que pour y parvenir la grande regle est de plaire. Ne préfereroit-on pas une traduction libre qui seroit quelquefois elle-même original, qui auroit toutes les graces du stile, à celle qui seroit très-fidele mais foiblement écrite ? toutes les deux seroient imparfaites. On liroit néantmoins celle qui seroit agréable.

Il est étonnant que M. B. combatte si fort un sentiment qui lui est favorable. Le grand mérite de sa traduction ne peut être que le stile : car il s'est permis bien des écarts. Tantôt il a donné au texte un sens qu'il n'avoit pas, tantôt il a crû devoir enchérir sur le texte, & y ajouter des idées qui n'y étoient point; par exemple, Horace dit, Epod. 10.

Opima quòd si præda curvo littore
Porrecta Mergos juveris;
Libidinosus immolabitur caper,
Et agna Tempestatibus.

M. B. traduit ainsi,

» Si ton gras cadavre pouvoit être
» étendu sur le sable, & devenir la
» proïe des oiseaux marins, j'immo-
» lerois volontiers une brebis noire
» aux tempêtes, ou un Bouc aussi
» vilain que toi. »

Cela n'est pas exact. *Opima præda* veut dire une bonne proïe, & non pas *ton gras cadavre*. *Aussi vilain que toi* n'est pas dans le latin. M. B. a-t-il fait ce changement, & cette addition, pour donner de l'énergie & de la grace à cette Epode ?

Voici encore une addition; Horace a dit dans la onziéme Epode

Parentibusque abominatus Annibal,

M. B. dit « l'horrible Annibal si redouté de nos peres. »

Il y a dans le latin, Annibal détesté de nos peres, & non pas l'*horrible* Annibal. Horace n'a point donné une pareille épithête à ce grand-homme : il n'a pas même dit qu'il fut odieux aux Romains en général, mais seulement aux anciens Romains qu'il avoit battus. Tant il étoit éloigné de

regarder Annibal comme un homme horrible.

On lit dans la 3e. satire d'Horace,

Culpantur frustra calami, immeritusque laborat
Iratis natus paries Diis atque Poëtis.

Et dans la traduction de M. B.

» J'ai beau me facher contre mes » plumes, frapper les murs de mon » cabinet qui n'en peut mais : il fut, je « crois, bâti dans le temps que les » Poëtes étoient brouillés avec les » Dieux. »

Ces derniers mots forment un contresens. *Iratis Diis atque Poetis* ne signifie pas *dans le temps que les Poëtes étoient brouillés avec les Dieux*; cela signifie dans le temps qne les Dieux & les Poëtes étoient en colere, ainsi que l'ont entendu tous les Commentateurs. Si vous prenez la peine de consulter Bond un des plus estimés, vous trouverez. *Paries ædificatus Diis & Poetis male propitiis.*

La neuvième satire roule sur un Pédant qui aborde Horace & dont il a toutes les peines du monde à se défaire.

Novis nos, inquit, docti sumus.

M. B. traduit « vous devez me » connoître, dit-il, j'ai fait des Li- » vres ». Mais *docti sumus* n'a jamais voulu dire, *j'ai fait des Livres.* Combien de sçavans qui n'ont jamais été Auteurs ; & sur tout combien d'Auteurs, surtout à présent, qui ne sont rien moins que sçavans !

Si M. B. peut dire, *docti sumus* ; ce n'est point parce qu'il a composé sept ou huit volumes, mais parce qu'il y a répandu une érudition brillante & légere, la seule qui convienne dans un siécle aussi maniéré.

Quoique M. B. ait manqué quelquefois de justesse, & d'exactitude on le separera toujours de la foule des Traducteurs d'Horace. Il aura une place parmi ceux qui ont assez bien réussi. Il y a des personnes qui le préferent à M. Dacier. J'ai même trouvé un homme qui le préferoit au P. Sanadon.

La seconde regle que M. B. se propose est de suivre l'arrangement des idées tel qu'il est dans le Poëte. Mais celà est impossible ; chaque langue ayant un génie qui lui est propre a aussi des tours qui lui sont propres, & exige un arrangement d'idées particulier. Plus le génie de deux langues sera opposé, plus cet arrangement sera différent. La langue latine souffre des inversions, & la langue françoise n'en souffre point. La Poësie ajoûte encore à cette différence parce que le nombre & la mesure donnent lieu dans toutes les langues à bien des inversions que l'on ne passeroit point dans la prose. Comment donc un traducteur d'Horace peut-il *suivre l'arrangement des idées, tel qu'il est dans le Poëte?* Quelle regle dont les exceptions sont infinies, & l'application infiniment rare !

Dans quelques cas où M. B. auroit dû suivre l'arrangement d'Horace, je trouve qu'il ne l'a point fait: je vous ai cité l'endroit où il traduit » j'immolerois volontiers *une Brebis* » *aux tempêtes, ou un Bouc* «. La particule disjonctive demandoit que l'on

Eſt-il un homme
Quand il a bien bû
Qui ſe plaigne
Des fatigues
De la guerre
Ou de la dure
Pauvreté ?

Malgré l'avantage de cette verſification, M. B. ne ſe flatte point que l'on ſe faſſe un plaiſir de lire ſa traduction, il croit même que *perſonne ne fera ſa lecture favorite d'une traduction des Odes d'Horace quelque parfaite qu'on la ſuppoſe.* Si l'on trouve tant de plaiſir à lire Horace, ce n'eſt donc point parce qu'il a toujours les penſées les plus convenables à ſon ſujet & les plus beaux ſentiments, parce-qu'il montre partout un génie ſublime & un cœur excellent : car tout cela pourroit ſe rendre en françois. C'eſt ſeulement parce qu'il eſt en latin.

La traduction de M. B. me paroît très propre à donner une haute idée de la langue latine.

LETTRE II.

Sistême du Philosophe Chrétien

LE *Sistême du Philosophe Chrétien* vient d'être réimprimé avec des additions. Le tout n'a que 52 pages; cependant on y démontre l'existence de Dieu, la distinction du corps & de l'ame, & la réalité du moral, vérités philosophiques qui sont le fondement de toute Religion. De-là on passe aux loix de la nature, on prouve leur insuffisance & la nécessité d'une loi positive. Je transcris volontiers cette preuve que je ne pourrois rendre autrement sans qu'elle y perdît. Vous y reconnoîtrez le stile de M. de G. qui est aussi l'Auteur des Agrémens du Langage « nous sentons, » dit-il, que pour répondre à ce que ,, la nature même exige de nous, il ,, faut que nous soyons justes, vrais, ,, bons, fidéles à nos engagements. ,, Mais que ce fût à cela que se bor- ,, nâssent nos devoirs, les desseins ,, de Dieu paroîtroient eux-mêmes ,, bien bornés. Quels mérites en effet ,, pourrions nous acquérir en acquief-

„ cant à ce que notre cœur d'accord „ avec notre raiſon nous inſpire. Il „ nous en couteroit pour nous y re- „ fuſer. Mais puiſque nous ſommes „ deſtinés à mériter, il eſt évident „ qu'il faut que nous méritions le „ plus qu'il eſt poſſible, Dieu ne „ pouvant ſans déroger à ſa ſageſſe „ préférer le moins bon au meilleur; „ il falloit donc qu'aux loix de la „ nature que nous ſuivons toujours „ ſans peine, & ſouvent même avec „ plaiſir. Dieu en ajoutât d'autres „ dont l'obſervance nous coutât des „ efforts & des ſacrifices. „ De-là il ſuit que le ſacrifice de notre raiſon étant celui qui coute le plus, eſt le plus méritoire; & dès lors qu'il eſt néceſſaire. Vous êtes trop éclairé pour ne pas prévoir toutes les autres conſéquences de cette Dialectique. Mais le commerce de lettres que nous avons enſemble eſt borné à des remarques purement litteraires, ce qui m'empêche de continuer l'extrait de ce ſiſtême, qui eſt lui-même un extrait des méditations les plus profondes. On n'a jamais raſſemblé un ſi grand nombre de ſi grandes

choſes

choſes dans un ſi court eſpace. Tous ces objets raprochés & préſentés ſous un ſeul point de vuë, rendent le tableau plus frappant. C'eſt d'ailleurs un ſiſtême ſuivi dont toutes les propoſitions tiennent Géométriquement les unes aux autres, & deviennent de plus en plus ſolides par leur enchaînement. C'eſt (ſi je ne me trompe) un des ouvrages les plus capabes de rendre Philoſophes bien des Chrétiens, & de rendre Chrétiens bien des Philoſophes

La Feinte ſuppoſée (*a*) Comédie repréſentée l'été dernier ſur le Théâtre Italien roule ſur un jeu galant qui eſt le tableau d'une intrigue amoureuſe, & qu'autoriſe le lieu de la Scêne, une maiſon de campagne. On donne à chaque Dame un Chevalier qui feint d'en être l'Amant, & qui pour la rendre ſenſible met tout en uſage, déclarations, ſermens, billets-doux. La Dame après s'être deffendue ſuivant l'uſage cede enfin, ou en fait ſemblant : ce ſont les droits du jeu, & voici l'intrigue de la piéce. Par La Feinte ſuppoſée.

[a] A Paris chez Cailleau Libraire Ruë S. Jacques.

une tricherie *du Marquis* qui cherche à se débarasser d'un mariage de convenance, *Moncade* se trouve chargé de joüer l'amour auprès *de la Comtesse*, qu'il aime véritablement & dont il est aimé. Ce qui produit des deux côtés la feinte supposée. Cette idée m'a parû jolie. J'aime la situation de ces amants qui se font les protestations les plus vives, & qui ont toujours lieu de douter si elles sont sinceres. Ils ne s'étoient pas encore expliqués. Ce divertissement les met à leur aise. Ne troûvez-vous pas qu'ils ressemblent assez à quelques Acteurs, & à quelques Actrices qui joüent ensemble les Rôles d'amants si naturellement? On voit tous les jours sur le Théâtre de ces feintes supposées. Mais je n'aime pas que le Marquis & Moncade tendent de concert un piége à la Comtesse, & cherchent à lui faire signer un Contrat supposé. Cette feinte étoit de trop, & ce dénouement ne s'accorde pas avec la probité du Marquis & la délicatesse de Montval.

LETTRE III.

CE que nous avons dit de l'éssai de M. Addison sur les Géorgiques vous a fait plaisir. Et nous croyons vous obliger aussi en vous envoyant aujourd'hui le Discours de M. Pope sur la Pastorale, traduit par M. Larcher à qui l'on est redevable de la première & de la seule traduction que nous ayons de *l'Electre d'Euripide*, (*a*) & qui sçait aussi bien l'Anglois que le Grec. Vous avez vû Virgile comme Auteur de Géorgiques, mis en paralelle avec Hesiode. Vous l'allez voir comme Auteur d'Eglogues comparé à Théocrite. Leurs défauts, & leurs avantages particuliers sont tracés en peu de mots. Mais qu'il est difficile de rendre M. Pope l'écrivain le plus précis, le plus énergique, dans la langue du monde la plus précise & la plus énergique! La traduction de M. Larcher est très-exacte, très-pure, & elle a cet avantage qu'on la lit sans s'appercevoir que ce soit une traduction.

(*a*) A Paris chez Cailleau Rue S. Jacques.

DISCOURS
SUR
LA POESIE PASTORALE.

Rura mihi & rigui placeant in vallibus amnes,
Flumina amem, sylvasque, inglorius ;
Virgil.

JE ne crois point qu'il y ait de genre de Poëſie ſur lequel on ſe ſoit plus exercé, que ſur celui qu'on appelle Paſtoral ; je ne crois pas non plus qu'il y en ait où l'on ait moins réuſſi. Il me paroit donc néceſſaire de dire quelque choſe de cette ſorte de Poëme ; & mon but eſt de renfermer en quelques pages, ſans omettre les regles qui ſont en ma faveur, la ſubſtance de cette multitude de Diſſertations que les critiques ont faites à ce ſujet. On trouvera auſſi dans ce diſcours la maniere de concilier les endroits ſur leſquels ils paroiſſent ne

pas s'accorder, & quelques remarques qui ont, ce me ſemble, échappé à leurs obſervations.

On penſe que l'âge qui a ſuivi la Création, a vû naître la Poëſie; & comme la premiere occupation des hommes paroît avoir été de garder les troupeaux, il eſt auſſi vraiſemblable que la Poëſie la plus ancienne eſt la Paſtorale. Il eſt naturel d'imaginer que le loiſir des premiers Bergers exigant quelques amuſements, aucun n'étoit plus convenable à leur vie ſolitaire que le Chant, & qu'ils s'en ſervirent d'abord pour célébrer leur bonheur. C'eſt ainſi que le Poëme fut inventé. Cultivé dans la ſuite, il devint une parfaite image de ces tems heureux, image qui en nous inſpirant de l'eſtime pour les vertus du premier âge, peut les rendre recommandables au ſiécle préſent : & comme de tous les emplois champêtres, celui de Bergers les laiſſe joüir de la vie la plus tranquille, les Poëtes les préférerent & les introduiſirent dans leurs ouvrages, auſquels on a donné par cette raiſon le nom de Paſtorale.

Une Paſtorale eſt une imitation de

l'action d'un Berger. La forme de cette imitation est dramatique ou narrative, ou composée de l'une & de l'autre. La Fable en doit être simple, les mœurs ni trop polies ni trop rustiques, les pensées unies : elles y sont cependant susceptibles de quelque vivacité & de quelque passion, mais tout cela très-court & très-facile. L'expression en doit être naive, & pourtant aussi pure que la langue le peut permettre ; propre sans être fleurie ; aisée & cependant pleine de vie. En un mot la fable, les mœurs, les pensées, & le stile doivent respirer la plus grande simplicité qui soit dans la nature.

Le caractére complet de ce Poëme consiste en trois choses, la simplicité, la briéveté & la délicatesse. Les deux premieres rendent une Eglogue naturelle, & la derniere la rend agréable.

La Pastorale est une image de ce qu'on appelle l'âge d'or, réflexion importante dont on peut profiter avec nous, si l'on veut copier la nature. Il suit de cette réflexion que nous ne devons point y représenter les Bergers tels que sont ceux de nos jours ;

mais tels qu'on conçoit qu'ils étoient dans ces premiers tems, où l'on attachoit à ce nom une idée de distinction & où les plus grands hommes se faisoient honneur de conduire des troupeaux. Pour pousser encore plus loin cette ressemblance, la piété envers les Dieux qui se fait sentir dans tous les ouvrages de l'antiquité, doit briller dans tout le poëme. Il faudroit aussi conserver quelque goût de l'ancienne maniere d'écrire. Pour cela, les connexions doivent être un peu négligées, les narrations & les descriptions succintes, & les périodes concises. Ce n'est point assez que les sentences soient courtes; il faut que toute l'Eglogue le soit aussi. La Poësie n'étoit pas une occupation pour les anciens Bergers, mais elle leur servoit d'amusement à leurs heures de loisir.

Mais quant au siécle présent rien n'est plus propre à rendre cette sorte d'ouvrage naturelle que d'y donner quelque connoissance de ce qui se passe dans la campagne. Cela doit paroître plûtôt fait par hazard qu'à dessein; quelquefois même il est

mieux de le laisser seulement entrevoir, de crainte qu'à force de s'étudier à devenir naturel, on ne détruise le plaisir. Car l'agrément de ce genre de Poësie, ainsi que le remarque M. de Fontenelle, ne vient pas tant de l'idée de la vie champêtre que de sa tranquilité. Il faut donc se servir de quelque illusion, pour rendre une Pastorale agréable. Et cette illusion consiste à montrer le plus beau côté de la vie des Bergers, & à cacher leurs miséres. Il ne suffit point d'introduire des Bergers qui s'entretiennent; Il faut encore avoir égard au sujet, & faire ensorte qu'il renferme en lui-même quelque beauté particuliere, & qu'elle soit différente dans chaque Eglogue. Il est d'ailleurs nécessaire que chaque Eglogue présente à la vuë un Paysage qui doit avoir aussi sa variété.

Le moyen d'acquerir cette variété à un grand dégré est de tirer souvent des comparaisons, des objets les plus agréables de la campagne; de faire des interrogations à des choses inanimées, quelques digressions, belles & courtes; quelquefois de

s'arrêter

s'arrêter un peu ſur des circonſtances, & de donner aux expreſſions ces tours élégants, qui rendent la Poëſie extremement douce & gracieuſe. Pour les nombres, quoiqu'ils ayent la Meſure héroique, ils doivent être néanmoins les plus ſimples, les plus faciles & les plus coulans qu'on puiſſe imaginer.

Telles ſont les régles ſur leſquelles nous devons juger d'une Paſtorale. Et comme on ne peut donner les régles d'un art que lorſqu'il a atteint le point de perfection, il eſt clair qu'on doit les tirer des ouvrages où cet art paroît porté au plus haut dégré. Auſſi eſt-ce d'après la pratique de Théocrite & de Virgile, les ſeuls Auteurs reconnus excellents en ce genre, que les critiques ont formé la théorie précédente de la Paſtorale.

Théocrite l'emporte par le naturel & la ſimplicité. Les ſujets de ſes Idylles ſont purement paſtorals, mais il n'eſt pas ſi exact dans ſes perſonnages, ayant introduit des Moiſſoneurs, des Pêcheurs auſſi bien que des Bergers. Il s'embarque ordinairement dans de trop longues deſcriptions :

celle de la coupe dans la premiere Pastorale en est un exemple remarquable. Il paroît un peu défectueux dans les mœurs ; ses Bergers sont quelquefois choquans & immodestes, & peut-être trop rustiques, par exemple dans la quatriéme & la cinquiéme Idylle. Mais c'est une assez grande gloire pour cet Auteur, que tous ceux qui l'ont suivi ayent emprunté de lui ce qu'ils ont de meilleur, & que le Dialecte dont il s'est servi ait un charme secret qu'aucun n'a pû égaler.

Virgile qui copie Théocrite rafine sur son original, & dans tous les points où le jugement a le plus de part, il est de beaucoup supérieur à son maître. Quoique quelques-uns de ses sujets ne soient point Pastorals en eux-mêmes, & qu'ils n'en ayent que l'apparence, ils ont une variété étonnante que le Poëte Grec n'a point connue. Il le surpasse encore en régularité & en briévété, enfin il n'est resté au dessous de lui que dans la simplicité & dans la propriété du stile. Le premier de ces défauts étoit peut-être celui de son siécle, &

le dernier celui de sa langue.

Parmi les Modernes, ceux qui ont pris les Anciens pour modeles ont eu le plus grand succès. Les deux plus beaux génies en ce genre sont le célébre Tasse & notre Spenser. Le Tasse dans son Aminte est autant supérieur à tous les Auteurs de Pastorales, qu'il l'est dans sa Jérusalem aux autres Poëtes épiques de son pays. Mais comme l'Aminte paroît avoir été en Italie l'origine d'un nouveau genre de Poësie, sçavoir la Comédie pastorale, on ne peut guere la regarder comme une copie des Anciens. Le Calendrier de Spenser, à ce que dit Mr. Dryden, est le meilleur ouvrage en ce genre qu'aucune Nation ait produit depuis le siécle de Virgile. Cet éloge n'empêche pas qu'on ne le trouve répréhensible en quelques points. Ses Eglogues sont un peu trop longues, surtout si nous les comparons à celles des Anciens. Il est quelquefois trop allégorique, & il traite les sujets de religion en stile de Pastorale, comme l'avoit fait avant lui le Poëte de Mantoue. Il s'est servi de la mesure lyrique, ce qui est

contraire à la pratique des Anciens. Ses ſtances ne ſont pas toujours les mêmes; elles ne ſont pas non plus toujours bien choiſies. Ce dernier défaut peut en avoir produit un autre, le défaut de préciſion. Car le quadrain l'a quelquefois obligé d'affoiblir ſa penſée, & de l'étendre en quatre vers, au lieu qu'il l'auroit rendu vive & forte en la reſſerrant dans les bornes de deux vers.

Dans les mœurs, les penſées & les caractéres, il approche beaucoup de Théocrite, quoiqu'il lui ſoit certainement bien inférieur dans ſon dialecte, malgrè les ſoins qu'il s'y eſt donnés. Le Dorique avoit du tems de Théocrite ſes beautés & ſes propriétés: on s'en ſervoit dans une partie de la Grece, & il étoit uſité par les perſonnes de la plus grande diſtinction: l'ancien Anglois au contraire & les phraſes champêtres de Spenſer ſont entiérement ſuranées, ou ne ſe trouvent plus que dans la bouche de la plus vile populace. Comme il y a une grande différence entre la ſimplicité & la ruſticité, l'expreſſion des penſées ſimples doit être naive

ſans être groſſiére. L'addition qu'il a faite à ſes Eglogues d'un Calendrier eſt très-belle, puiſque par ce moyen, ſans compter cette morale d'innocence & de ſimplicité qui lui eſt commune avec les autres Auteurs de Paſtorale, il en a une qui lui eſt particuliere. Il compare la vie humaine aux différentes ſaiſons, & repréſente à la fois à ſes Lecteurs ſous le même point de vuë un tableau des grands & des (*a*) petits Mondes dans tous leurs aſpects & toutes leurs viciſſitudes. Cependant la diviſion trop ſcrupuleuſe qu'il a fait de ſes paſtorales en mois l'a obligé de répéter dans trois mois différents la même deſcription en changeant ſeulement de termes, & lorſqu'il l'avoit épuiſée, à l'omettre entierement. De-là vient que quelques-unes de ſes Eglogues, comme la ſixiéme, la huitiéme, & la dixiéme, ne different que par le titre. La raiſon en eſt évidente, l'année n'a pas aſſez de variété pour fournir à chaque mois une deſcrip-

(*a*) L'Homme eſt appellé par bien des Auteurs Micro-Coſme, ou petit-Monde.

tion particuliére, comme elle le peut à chaque saison.

A l'égard des Eglogues suivantes (a), qu'il me suffise de dire qu'elles renferment tous les sujets que les critiques de Théocrite & de Virgile conviennent être propres à la Pastorale; qu'elles ont des descriptions aussi variées selon les différentes saisons que celles de Spenser. Pour ajouter encore à cette variété, on y a observé les différents tems de la journée, & les occupations champêtres particulieres à chaque saison, & à chaque tems du jour, ainsi que les paysages & les lieux destinés à ces occupations. On n'y a point négligé les allusions aux divers âges de l'homme & aux passions qui caractérisent chaque âge.

Au reste si ces Eglogues ont quelque mérite, c'est aux Anciens que j'en suis redevable, & si j'ai eu le loisir d'étudier leurs ouvrages, je puis me flatter aussi d'avoir employé tous mes soins à les imiter

(a) Ce discours sert de Préface aux Eglogues de M. Pope.

LETTRE XI.

Traité des différents dégrès de la Certitude Morale.

VOus n'ignorez pas, Monsieur, que l'on se récrie tous les jours contre les abus de l'Algebre. Qu'il serve, dit-on, à perfectionner la Géometrie, & les Arts qui en dépendent. Qu'il soit utile à la Musique; qu'il lui donne une énergie dont elle ne paroissoit pas susceptible. Mais n'est-ce pas abuser du calcul que de vouloir l'appliquer à la Métaphisique & à la Morale. Ne semble-t-il pas que nous reconnoissions l'impossibilité où nous sommes de dire quelque chose de neuf sur ces matiéres, puisque nous nous efforçons de leur donner un air de nouveauté par la maniére de les rendre. Les lettres & les signes algébriques sont pour la plûpart des hommes, aussi barbares que les termes de la Philosophie Scholastique. Quand une chose peut être bien exprimée dans le langage ordinaire, & par-là mise à la portée de tout le monde, pourquoi se servir d'une langue étrangere & réservée à des

ſçavans ; qui ſont toujours en petit nombre ? Voilà à peu près tous les raiſonnements dont peuvent s'appuyer ceux qui prétendent que l'on abuſe aujourd'hui de l'Algébre ; & voici, je crois, ce que l'on peut leur répondre.

La langue la plus parfaite ne doit-elle pas être celle de la raiſon & ſur-tout celle des ſciences qui ont pour objet nos penſées & nos mœurs ? Si elle eſt la plus préciſe & la plus propre à fixer la valeur des idées & des raiſonnements, ſi elle eſt la ſeule qui ne ſouffre aucun équivoque, les avantages que l'on peut en retirer, dédomagent bien de quelques peines qu'il coute pour l'apprendre. Tel eſt le caractére de l'Algébre. Peut-on ſe plaindre que l'on en faſſe trop ſouvent uſage. Il met les verités dans toute leur force, & ne laiſſe pas même de ſubterfuge aux eſprits ſophiſtiques. Il n'eſt rien au monde qui ne puiſſe être calculé, puiſque tout ce qui eſt a quelque qualité, & par conſéquent une infinité de rapports, ou de différences avec d'autres êtres. Au reſte il n'eſt pas étonnant que bien

des perſonnes s'opoſent aux progrès de cette ſcience. Que deviendroit tout le clinquant de la litterature moderne, s'il paſſoit au creuſet de l'Algébre ? Que deviendroient ces idées bizarres que l'on goûte à proportion qu'elles ſont ſingulieres & extravagantes & qui ſont étayées de quelques bons-mots au lieu de preuve ? Où en feroient tant de beaux-eſprits frivoles, tant de gens à ſiſtêmes, ſi l'on parvenoit à calculer les différents dégrés de la certitude morale, & que l'on réduiſît le plus ſouvent tout leur ſçavoir à Zéro.

C'eſt ce qu'a entrepris M. D. Mais il n'a employé que le calcul le plus ſimple ; & il n'a pas cherché comme bien des Géometres, à multiplier les difficultés pour s'en faire honneur. Il s'eſt attaché au contraire à les applanir, & les moyens dont il s'eſt ſervi pour réuſſir ſont la clarté, l'ordre & la ſimplicité. Il marque d'abord la différence qu'il y a entre l'évidence & la Certitude. On ne ſçauroit diſtinguer deux ſortes d'évidences. Mais la Certitude peut être plus ou moins grande. Il diviſe celle qui eſt Morale en

complette ou absolue, & en incomplette ou rélative. Ce n'est pas ici une distinction chimérique. Une note en fait sentir l'objet & la nécessité.

La Certitude Morale complette ou absolue est *celle qui oblige un homme sensé à lui donner un plein consentement sans exiger une assurance plus grande.* Cette définition conviendroit également à une chose évidente. Mais si le caractere de la Certitude Morale est d'être susceptible de plus & de moins, comment peut-elle être absoluë ?

Bornons-nous à l'incomplette, puisque notre but est d'être toujours intelligible. Elle dépend de la confiance que l'on a dans les personnes qui rapportent les faits. Ce sont les différents dégrés de confiance qui sont ceux de la crédibilité. On partage cet examen en quatre propositions ; « les » deux premieres regardent ceux qui » rapportent des faits, des nouvelles, » des choses ignorées, sur quoi il » faut considérer s'ils les rapportent » ensemble, ou l'un après l'autre, » s'ils s'accordent dans leurs rap» ports, & jusqu'a quel point ils s'y » accordent, s'ils n'ont aucun interêt

» à séduire & à tromper. » Ces considérations sont très judicieuses. Quelle confiance pourra mériter un homme qui entreprend une histoire & qui attend une pension?

Mais quelle est *la crédibilité d'un rapport fait par plusieurs personnes qui se succedent les unes aux autres* & qui meritent un dégré inégal de confiance, parce qu'elles ne peuvent rapporter que ce qui leur a été transmis?

Si le rapport de la personne qui me dit avoir vû, n'a pour moi que la Certitude d'un $\frac{5}{6}$, celui d'une seconde personne qui me dira l'avoir appris de la premiere n'aura pour moi que la Certitude d'un $\frac{5}{6}$ d'un $\frac{5}{6}$ & ainsi de suite. La crédibilité des rapports successifs diminue donc à mesure qu'ils s'éloignent de leur source. La tradition la plus ancienne est donc la moins croyable. (Il ne s'agit ici que des connoissances humaines. Les autres ont la plus grande Certitude, celle que M. D. appelle complette ou absoluë.)

Dans la seconde proposition, M. D. examine la crédibilité d'un rapport fait par plusieurs témoins con-

currents, ou qui viennent ensemble rapporter un fait ou une nouvelle. S'ils sont en grand nombre & qu'ils s'accordent dans toutes les circonstances ou du moins dans les principales & les essentielles, le nombre des dégrés de Certitude Morale sera égal à celui des témoins. Mais s'ils ne s'accordent pas dans les circonstances & qu'ils se contredisent mutuellement, la Certitude rélative diminuera d'un dégré à chaque variété, à chaque variation, & pourra ainsi devenir égale à Zéro, au lieu que les rapports les plus unanimes ne pourront jamais atteindre à la certitude absoluë. Il manquera toujours par exemple $\frac{1}{6}$ à chaque rapport. Il y aura pourtant à parier bien de millions contre l'unité, mais cela ne formera jamais une Certitude complette ou absoluë. D'où il suit qu'il est impossible d'être parfaitement sûr de toutes les narrations ou récits historiques *par rapport aux connoissances humaines*.

La troisiéme proposition regarde le sujet, & les circonstances de la chose proposée. « Si quelques-unes sont » supprimées ou altérées, quelle foi

» doit-on avoir dans le rapport lui-
» même? Nulle, si les circonstances
» sont altérées ou suprimées à dessein.
» Une très-médiocre, si elles le sont
» par mégarde ou par ignorance.» Un
historien que nous appercevons avoir
falsifié à dessein une circonstance
est également capable d'avoir falsifié
les autres. Quelle Certitude avons-
nous qu'il ne l'ait point fait? disons la
même chose de celui qui a altéré
quelque circonstance par ignorance.
Il a pû également altérer toutes les
autres, » & dès lors l'histoire entiè-
» re est dépourvuë de son caractere
» propre & essentiel, qui est la ve-
» rité. » Il y aura 56 à parier contre
35, que le tout a été altéré & fal-
sifié.

Jugeons d'après cela de tous les
livres d'histoire. Prenons-en deux des
plus exacts qui contiennent celle du
même pays. Il y a toujours bien des
circonstances sur lesquelles ils ne s'ac-
cordent point. L'un ou l'autre histo-
rien les a donc altérées ou falsifiées.
Je suppose, ce qui est le plus vraisem-
blable, que chacun d'eux ait raison
sur telle circonstance, & soit mal fon-

tion ; soit qu'elle soit orale, soit qu'elle soit écrite, perde insensiblement de la Certitude Morale incomplete qu'elle avoit dans son origine, & que cette Certitude se réduise à rien, ou presque rien. (*a*)

Il suit de-là que tous les faits qui se sont passés sous nos yeux deviendront équivoques par la suite des tems, & enfin seront au rang des fictions romanesques. L'immortalité à laquelle les hommes peuvent aspirer a ses limites ; & de même que la patrie d'Homere est aujourd'hui parfaitement ignorée, il sera un jour incertain s'il a fait un Poëme, & enfin dans des siecles encore plus reculés, s'il a existé. Mais dira-t-on depuis le siecle d'Auguste on ne s'apperçoit pas que ce qui regarde Homere ait perdu le moindre dégré de Certitude. A cela je répons, que l'on connoissoit peut-être alors bien des particularités de la vie d'Homere qui ne se sont point parvenues jusqu'à nous. D'ailleurs il ne suffit pas de

(*a*) *Il est non équivoque que nos Livres saints ni la tradition de notre Religion ne sont point compris dans le calcul.*

quelques

quelques siécles. Et si 1400 ans peuvent à peine éteindre la tradition manuscrite, on peut juger du grand nombre de siécles durant lesquels celle qui est imprimée peut subsister.

Cet ouvrage qui est très-court est aussi très-digne de son illustre Auteur. Lorsqu'il nous fait voir que tôt ou tard les faits perdent toute leur certitude, il renverse en quelques pages presque tous les in-folio.

Ce que l'on dit des faits historiques convient aussi aux expériences de la physique. Elles n'ont pour la plûpart des hommes qu'une certitude morale, & dès-lors sujette à s'affoiblir insensiblement & de jour en jour. Ce sont toutes ces réfléxions qui ont fait dire à Scarron.

Il n'est rien ici-bas que le tems ne dissoude;
Faut-il donc s'étonner qu'un méchant Pourpoint noir
Que j'ai porté dix ans, soit percé par le coude?

LETTRE XII.

Nouveaux Essais de Phisique par M. le Ratz de Lanthe-née.

JE pense avec vous, Monsieur, que sans être Géomètre, il n'est pas possible de devenir un grand Phisicien. Ce n'est pas assez de faire des expériences : elles ne supposent qu'un certain art ; & peuvent former au plus un observateur. Mais la science consiste à en saisir exactement les raports, & à découvrir par ce moyen les principes généraux dont elles dépendent. Ce qui ne se peut faire sans avoir l'esprit de combinaison qui n'est autre chose que l'esprit Géométrique. M. de Lanthenée convaincu de cette vérité s'est livré à l'étude des Mathematiques, avant de s'appliquer à celle de la nature. Il n'a cherché à pénétrer les ressorts du Méchanisme insensible dont elle se sert dans la plûpart des Phénomenes, qu'après avoir composé des *Elémens de Géométrie* dont il a fait part au Public, il y a quelques années, & qu'il a *démontrés sans le secours des Proportions*.

M. de Voltaire lorsqu'il donna sa Philosophie sous le nom d'Élements de la Philosophie de Nevvton, avoit déja une réputation faite qui rejaillissoit sur tous ses ouvrages. Aussi ses Elements furent-ils attaqués de toutes parts. M. de Lanthenée entra dans la dispute philosophique qu'il y eut à cette occasion entre M. Banniere & M. de Voltaire & réfuta également ces deux adversaires. La Lettre qu'il adressa à M. de Voltaire, respiroit autant l'homme de Lettres que le Phisicien. Mais M. Privat de Molieres qui étoit célébre alors, mit à cette lettre une sorte d'Apostille un peu trop vive. Il semble que ce soit le défaut ordinaire des Apostilles.

M. Banniere qui se flattoit d'avoir abattu le sistême de M. de Voltaire en avoit voulu élever un sur ses débris. Il avoit imaginé je ne sçai quelles Atmospheres qui environnoient tous les corps, mais dont il ne rendoit d'autre raison, sinon qu'elles lui étoient nécessaires pour expliquer les Phénomenes de la lumiere. M. de Lanthenée lui objecta que cette hypotese étoit vague, que d'ailleurs elle

étoit insuffisante. En effet ces Atmosf-pheres, telles que les suppofoit M. Banniere, n'étant point composées de couches dont la densité fût assez différente, ne pouvoient jamais servir à expliquer la Réfrangibilité. Elles n'étoient appuyées d'aucune Loi Mecanique; quel usage en pouvoit-on faire pour montrer le Méchanisme de la nature ?

M. de Lanthenée qui a détruit les Atmosphéres de M. Banniere vient de nous dévoiler celles qui existent réellement. Il nous fait voir de quelle maniere elles se forment autour de chaque corps. Il nous fait voir que la densité des couches qui les composent commence par diminuer en s'éloignant des corps, augmente ensuite à une certaine distance, & à une distance plus grande finit par diminuer encore. Enfin il nous fait voir par les yeux de l'esprit qu'il doit y avoir nécessairement autour de chaque corps *trois milieux* que nous n'appercevons pas.

Il remarque très bien que tous les corps de même espece ayant des Atmospheres d'une égale épaisseur, les

plus petits auront des Atmosphères plus grandes relativement à leur volume. Il fait une application heureuse de ces principes. Tous ces objets forment *les nouveaux Essais de Phisique* (*a*) dont nous n'avons encore que le premier entretien. Il roule sur des expériences curieuses qui nous font souhaiter les entretiens suivants.

Pour expliquer ces expériences, M. de L. n'a besoin de créer aucun principe particulier, & il n'a recours qu'aux vérités reconnuës pour telles dans tous les sistêmes.

1°. Toutes les matieres ont des pores; ils sont variés comme elles, plus ou moins grands & diversement configurés suivant les différentes sortes de matieres.

2°. L'air est chargé d'une infinité de corpuscules aussi différents par le volume, & la configuration.

» Parce qu'ils se meuvent continu-
» ellement en tout sens, on peut en
» considérer la masse totale comme
» un fluide qui se soutient dans l'air,
» & qui entoure tous les autres corps
» sensibles. »

(*a*) A Paris chez Durand rue S. Jacques.

Mais quelques figures qu'ayent ces corps, quels que soient leurs pores, il est clair qu'il se trouvera toujours des corpuscules analogues qui pressés par l'air environnant rencontrent moins de résistance du côté des pores remplis, comme on sçait, d'une matiere plus subtile que l'air.

De-là il suit que ces corpuscules s'introduisent dans ces pores. Dès qu'ils y sont une fois, ils se trouvent en prise à toute l'action de la matiere subtile. Étant isolés, & n'étant plus comprimés par l'air, ni soutenus par d'autres corpuscules, ils cedent à la matiere subtile qui fait par tout des efforts continuels & en tout sens.

Que le nom de *matiere subtile* n'effarouche point les Nevvtoniens dont ce siècle abonde. Ce nom est à la vérité consacré par Descartes. Mais Nevvton l'a adoptée, cette matiere subtile, sous d'autres noms. Les sistêmes des Philosophes ne sont pas si opposés qu'on se le persuade communément. Otez la différence des noms; ils reviennent presque tous au même.

D'ailleurs la matiere subtile n'est

point Sistématique. Son existence est démontrée par les dissolutions & les effervescences.

De ce qu'elle produit des effets si considérables, il est facile de conclure que c'est un jeu pour elle de balotter, & de rejetter ces corpuscules exposés à toute sa puissance.

Ils ne peuvent sortir que par les pores qui les ont admis ; & ils forment ainsi une Atmosphere autour de chaque corps.

Qu'une matiere soit en grand, ou en petit volume, elle a toujours les mêmes pores ; donc ils laisseront passage aux mêmes corpuscules ; donc elle aura la même Atmosphere ; donc plus un corps est petit, plus son Atmosphere est grande relativement au volume de ce corps.

Mais les couches de chaque Atmosphere sont toujours de différente densité. Leur compression augmente à mesure qu'elles s'éloignent du corps jusqu'à une certaine distance, & diminue ensuite dans le même rapport. Tout cela est fondé sur les meilleurs principes que les bornes d'une Lettre ne me permettent point de vous ex-

tracer, d'autant plus que je puis sans eux appliquer la Théorie de M. de Lanthenée à quelques expériences, ou plûtôt le suivre dans l'application qu'il en fait & qui me paroit heureuse. Tous les Phisiciens sentent que ces couches plus ou moins denses seront d'un plus grand usage dans les autres entretiens, & que ces différents milieux peuvent être très-utiles à l'Optique, à la Dioptrique.

Parmi les expériences que M. L. explique dans le premier entretien, je choisis la plus générale, celle que l'on a à chaque instant sous les yeux, l'évaporation des liquides, l'exhalaison des vapeurs.

Vous verrez aussi comment ces vapeurs après s'être élevées dans l'air jusqu'à une certaine hauteur doivent enfin se résoudre en pluye. De-là elles s'évaporent encore par les mêmes principes, & toujours successivement forment tantôt des nuages, tantôt des fontaines.

Nous avons vû que les corps de même nature, les plus petits comme les plus gros, ont des Atmosphères d'une egale épaisseur.

Donc

Donc plus les vapeurs sont déliées plus elles ont d'Atmosphere relativement à leur masse. Or vous concevez qu'elles peuvent être tellement atténuées que leur volume augmenté par celui de l'Atmosphere fasse un volume total plus léger qu'un pareil volume d'air; & c'est en ce cas qu'elles s'y élevent.

Mais comme elles ne sont pas toutes, & toujours également attenuées, que d'ailleurs les densités de l'air sont d'autant moindres qu'il est plus distant de la terre, il est évident qu'elles doivent s'élever à des hauteurs différentes. Elles s'y soutiennent jusqu'à ce qu'elles se réunissent & deviennent plus pesantes qu'un pareil volume d'air. Alors elles retombent en pluye.

D'après le Méchanisme insensible des Atmosphéres qne M. de L. a decouvert, on explique sans peine tous ces Phénomenes, ainsi que ceux des Tuyaux Capillaires qui avoient échapé jusqu'ici aux recherches des Physiciens : mais les expériences s'ajustent si naturellement au systême raisonné de M. L. qu'elles en paroissent autant de preuves. On croiroit volontier

qu'elles n'ont été citées que pour appuyer sa Théorie, au lieu qu'en effet il n'a posé cette Théorie que pour être en état de les expliquer.

Quelque intéressant que soit ce premier Entretien nous avons tout lieu de croire que les Entretiens suivants ayant la Lumiere pour objet, le seront encore davantage.

Sur le mariage de M. G**.

L'Hymen vient de se reconcilier avec les Muses. Passez-moi ces expressions Poëtiques en faveur de M. G**. Poëte charmant, homme étonnant qui a un très-grand mérite & qui n'a point d'ennemis. Cet éloge sied bien dans la bouche d'un Critique.

Il m'est tombé entre les mains quelques Vers qu'on lui a adressés sur son mariage. On ne les destinoit pas à l'impression ; aussi y trouverez-vous quelque négligence, un hémistiche peu exact. Mais ils m'ont paru naturels & faciles. C'est tout ce que l'on peut exiger dans ces sortes de petits Ouvrages que font naître les circonstances. Le naturel & l'aisance rendent les Vers suivants dignes du sujet.

*A Monsieur G***.*

Toi qui dans tes rimes charmantes,
Où brillent du plaisir les images riantes
Nous a tant de fois répété,
Que les astres de ta naissance
Furent la douce liberté
Et la paisible indépendance,
Sous le joug de l'Himen tu viens de t'asservir :
De tout engagement dédaigneuse ennemie.
Ta premiere Philosophie
S'opposoit à ces nœuds ; tu viens de la trahir :
Mais le Public te justifie.
L'objet auquel t'unit un choix judicieux
Dans son esprit & dans ses yeux
Nous offre ton Apologie

LETTRE XIII.

SI Mademoiselle Ninon de Lenclos a été célebre dans le dernier siecle, elle ne l'est pas moins dans celui-ci. Elle vient d'être le sujet de Lettres de Ninon de Lenclos.

plusieurs ouvrages qui tous ont eû du succès. Le premier intitulé *Lettres de Ninon Lenclos* n'a guères d'autre mérite que ce nom. On y souffre à chaque page des cruels efforts que l'Auteur a faits pour contrefaire le stile d'une femme aimable. Tout y est prétieux, & mignard. Les graces ne s'imitent point. Elles sont un don de la nature. Tout ce que l'art peut faire, c'est de les développer, & de les faire valoir en apprenant leur usage. Qui veut apprendre à les connoître & à les distinguer de l'affêterie, n'a qu'à comparer ces Lettres postiches avec celles de Mlle. de Lenclos, qui se trouvent dans les Œuvres de M. de S. Evremont son ami. Qu'étoit-il besoin de supposer des Lettres quand nous en avons de véritables?

Mémoires sur la vie de Mlle. de Lenclos.

Mais nous n'avions aucun livre dans lequel on eût rassemblé les particularités les plus intéressantes de la vie de Mlle. de Lenclos. Chacun en sçavoit une partie, & se faisoit un plaisir de la raconter. Les personnes répanduës dans le grand monde, ou versées dans la Littérature étoient là-dessus les mieux instruites, parce

que Mlle. de Lenclos avoit été également recherchée des Grands & des Gens de Lettres.

Et comme elle avoit à la fois le goût des plaisirs & celui des vertus, tout le monde souhaitoit que l'on nous donnât sa vie. On vient de publier enfin des *Mémoires sur la vie de Mlle de Lenclos par M. B.* (Monsieur Bret.) Il étoit juste qu'un homme de Lettres déja connu se chargeât de peindre l'esprit, & le cœur d'une femme qui avoit servi de médiateur entre le Beau-monde & la Littérature, qui en les ralliant avoit banni de l'un l'ignorance, & de l'autre la Pédanterie, cent fois pire que l'ignorance même.

Quelques Auteurs, moins connus à la vérite, avoient eû ce sujet en vuë; & déscsperant d'y réussir s'étoient contenté d'en faire considérer toutes les difficultés. Ils semblent par une nouvelle sorte de jalousie avoir voulû détourner les autres même de l'entreprise. M. L. B. dans une préface à ses *Lettres sur l'Education des Princes* fait une mauvaise application d'une maxime d'Horace, & prétend que l'historien de Mlle. de Lenclos se ren-

droit complice de ses foiblesses. Mais » n'omettre aucun fait de la vie d'un » Conquérant » répond très-bien M. Brêt, « ce n'est pas bruler comme lui » du désir de ravager la terre. »

Une Lettre anonyme insérée dans un des derniers Mercures a pour objet de prouver que toutes les vies de Mlle. de Lenclos, que l'on pourroit jamais faire seroient toujours de mauvais ouvrages ; & de ce qu'on n'en avoit fait aucune, on concluoit qu'il étoit impossible d'en faire de bonne : de ce que Saint-Evremont, Rousseau &c. nous ont peint son caractere admirable & singulier c'est-à-dire le résultat de ses actions, on concluoit qu'il étoit impossible de décrire les actions qui forment ce caractere : de ce qu'elles sont très-intéressantes on concluoit qu'elles ne pouvoient former un ouvrage intéressant. Les Mémoires que nous donne M. B. sont la meilleure réponse que l'on puisse faire à cette Lettre.

Ce ne sont pas seulement des *Mémoires sur la vie* de Mlle. de Lenclos. On y trouve tous les faits qui méritent d'être lus. Ils y sont liés avec un art

infini. Ce n'eſt pas une ſimple eſquiſſe ainſi que le titre modeſte paroit l'annoncer. C'eſt un portrait achevé dans lequel toutes les proportions ſont obſervées, & qui raproche ſous un ſeul point de vuë tous les traits de l'Héroine. Vous la reconnoittrez par tout, telle que Rouſſeau nous la peint,

Inconſtante dans ſes deſirs,
Délicate dans ſes plaiſirs,
Pour ſes amis fidelle & ſage,
Pour ſes amants tendre & volage.

Vous la verrez dès ſa plus tendre jeuneſſe ce qu'elle fut dans tout le cours de ſa vie, Philoſophe voluptueuſe. L'amour prend en elle le ton de la raiſon & de la Religion. Vous verrez de grands politiques échouër auprès d'elle. Généreuſe & déſintéreſſée, elle réuniſſoit tous les avantages, & ſçavoit les aſſortir : elle eſtimoit les gens d'eſprit, elle aimoit ceux qui ſçavoient être amis, & ſe livroit aux hommes aimables.

Mais un ſpectacle bien ſingulier, c'eſt de voir Ninon de Lenclos en pa-

ralelle pour la probité avec un homme grave, & austere par état. Vous n'aurez pas de peine à croire qu'elle y gagne.

A l'égard du stile il est varié comme les évenements, simple & gratieux lorsqu'il s'agit de peindre Désiveteaux & sa Maitresse, touchant & pathetique dans l'histoire tragique de Ninon & de son fils.

J'appelle, ainsi qu'il est d'usage, cette Héroine tantôt Ninon, & tantôt Mlle. de Lenclos. Ces deux noms expriment son caractere qui étoit un mélange de foiblesse & de solidité. On dit la voluptueuse *Ninon*; & *Mlle. de Lenclos* nous donne l'idée d'une femme raisonnable, & éclairée. Ainsi ces Mémoires joignent ce qu'il a de plus utile à ce qu'il y a de plus agréable, & à tout l'attrait des Romans, tout l'interêt de l'Histoire.

Parmi les Anecdotes de Mlle. de Lenclos j'en choisis une qui regarde Monsieur *Arouët de Voltaire*; & que vous ignorez peut-être à Berlin.

» Ce que l'on sçait de plus éton-
» nant des dernieres années de sa vie;

» c'eſt la viſite que lui fit le jeune
» *Arouët* encore enfant. Mlle. de
» Lenclos l'examina avec une atten-
» tion ſinguliere, & parut démêler
» dans les réponſes ingénieuſes & vi-
» ves qu'il lui fit, les talents prodi-
» gieux qui devoient l'élever un jour
» au rang d'un des premiers génies
» de notre ſiecle. La paſſion des vers,
» & l'amour de la gloire ſembloient
» déja s'annoncer chez lui, & Madlle.
» de Lenclos ſe fit un plaiſir de les
» fortifier par les conſeils qu'elle lui
» donna de s'y livrer; l'amitié qu'el-
» le ſe ſentit pour lui l'engagea mê-
» me à lui léguer par ſon Teſtament
» une ſomme qu'elle deſtinoit à lui
» achêter des Livres. Quelle péné-
» tration dans Mlle. de Lenclos!
» quel heureux début pour Mon-
» ſieur de Voltaire! »

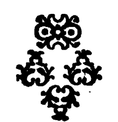
Vous ignoriez peut-être auſſi que M. Hughens eut jamais fait des vers. Un des effets les plus merveilleux des charmes de Mlle. de Lenclos eſt d'avoir inſpiré des vers françois à ce fameux Géomettre Allemand. Ils ſentent l'Equerre & le Compas.

Elle a cinq Inſtruments dont je ſuis amoureux ;
Les deux premiers ſes mains, les deux autres ſes yeux,
Pour le dernier de tous, & cinquiéme qui reſte
Il faut être galant & leſte.

M. Bret Auteur de ces Mémoires vient de nous prouver qu'il écrit auſſi bien en proſe qu'en vers. Dans les lettres que nous eûmes l'honneur de vous écrire il y a quelques mois, nous vous rendîmes compte d'une de ſes Comédies que l'on vient de remettre au Théâtre *La Double Extravagance*. Nous remarquâmes que la Poëſie en eſt ſimple, familiere, & telle qu'il convient à ces ſortes d'ouvrages. Mais il a compoſé depuis un diſcours en vers, genre ſuſceptible d'une Poëſie plus forte, plus élevée, & ſi nous oſons le dire ainſi, plus poëtique. M. Bret y confond cette eſpece d'hommes jaloux, & par conſéquent bas & orgueilleux qui crient ſans

cesse contre le siecle, que le goût est dépravé, que les faveurs sont jettées au hazard dans la litterature ; & qui se croyant seuls dépositaires de tout le vrai mérite se persuadent qu'on devroit les combler de bienfaits, & les élever sur le *Pinacle*. Il fait voir que les recompenses n'ont jamais été distribuées en plus grand nombre, & avec plus de discernement. Ce qui lui donne occasion d'apprétier les Auteurs qui se sont acquis le plus de réputation dans ce siecle. Et l'on voit que ce sont précisément ceux qui ont été le plus recompensés. Il saisit les différents mérites & les peint avec des couleurs qui leur sont propres.

On nous a fait part de ce Discours & nous vous l'envoyons avec d'autant plus d'empressement que tout contribue à le rendre intéressant, le sujet, l'execution.



DISCOURS EN VERS.

Sur les Plaintes de quelques gens de Lettres.

O Vous chez qui l'Envie a souflé son poison,
Vous dont le vain murmure offense la raison
Osez-vous soutenir que Minerve indignée
Va nous ravir des Arts la palme dédaignée,
Qu'aujourd'hui parmi nous le Dieu même des Vers
Ne pouroit rappeller le siecle des Colberts,
Et qu'Emule jadis & de Rome & d'Athénes
La France dans son sein n'offre plus de Mécenes?
Le vrai Génie encor les fait naître avec lui.
Que Virgile paroisse il est sur d'un appuy,
Je le vois près du Thrône assis avec Horace;
Tandis que *Bavius* dans une Dédicace

Mandiant un honeur qu'il n'a pas mérité
Languit ſans qu'on l'arrache à ſon obſcurité.
Eh quoi ! juſqu'à *Macer* (*a*) Auguſte ira deſcendre,
Et généreux ſans choix on le verra répandre
Des bienfaits qui reçus par de ſi viles mains
Du Cigne de Mantoüe attirent les dédains?

Muſes, fut-il pour vous un ſiecle plus utile ?
Rome qui ſi long-temps vous a ſervi d'azile
Eût-elle dans ſes murs ces Portiques fameux
Tels qu'on voit le Palais des Rois de nos Ayeux
Devenu le ſéjour d'illuſtres colonies
Que Loüis avec vous y retient réunies ?
Chez ſes riches Queſteurs vit-on comme à Paris
Les noms de ſes Sçavans utilement inſcrits?

De l'oiſeau de Nevers ingenieux Homere

(*a*) *Macer*. Mauvais Auteur contemporain de Virgile, il vouloit continuer Homere.

Je la vois à ta gloire intéresser ton Roy:
Il parle, & de cet art dont s'honore Mayence (*a*)
On réunit le goût & la magnificence
Pour offrir dignement à nos yeux enchantés
Ces Vers que Melpoméne autrefoit t'a dictés. (*b*)
L'âge n'a point rendu ta marche chancelante,
Ose descendre encor sur l'Aréne sanglante,
Tu le dois; à nos yeux fais briller ce poignard
Qui te rendit terrible & divin dans ton art.

Quelle autre gloire encore illustre ma Patrie! (*c*)
Son sein a donc porté le Dieu de la saillie!
Ici, toujours rempli du sel de Rabelais
Prodiguant sans efforts & des fleurs & des traits:
Là, je le vois quitter la couronne tragique

(*a*) L'Imprimerie a pris naissance dans cette Ville suivant le sentiment de plusieurs.

(*b*) Il paroit une belle Edition de ses œuvres faite au Louvre aux dépens du Roy.

(*c*) Mrs. Crébillon & Piron sont tous deux nés dans la Capitale de la Bourgogne.

Pour

Pour redonner la vie & l'éclat au Comique.
Viens me dire, Piron, si les Arts décriés
Sans secours dans Paris languissent oubliés?
Dis-moi quel est ton sort? quoi, des Dieux invisibles
Y rendent de tes jours les travaux moins pénibles.
Vertueux bienfaiteurs si dignes d'obliger!
Ils semblent de leurs dons ne vouloir exiger
Que l'unique plaisir délicat & suprême
De dérober leurs noms au Public, à toi-même: (a)
Je te connois, déja tes Burins immortels
Sur le Bronze ont rendu leurs bienfaits éternels.

Pourrois-je t'oublier, toi chez qui la pensée
Elégante, hardie, avec force élancée,
Imite d'un éclair le feu brillant & prompt
De quels nouveaux Lauriers a-t-on chargé ton front?
On dépose en tes mains le livre de l'histoire

(a) M. le Marquis de Livry paya longtems à M. Piron une pension de 800 liv. sans être connu, & cet Auteur célébre ignore encor à qui il a obligation d'une Rente viagere de 600 liv. qu'on vient de lui constituer.

Et Loüis à ton nom vient de joindre sa
gloire. (a)

Je les verrai sur vous ces regards de
Loüis
Qui des talents heureux sont le plus noble
prix,
Vous qui de notre temps l'honeur & le
prodige,
D'un préjugé frivole écartant le prestige,
Egalant vôtre sexe aux Ecrivains fameux,
Trouvâtes l'art de peindre & de penser
comme eux :
Puisqu'il est des bienfaits accordés au Génie
Qui peut les disputer à l'Auteur de Cénie ?

Toi qui présque en naissant instruit dans
l'art des Vers
Passes rapidement à des succès divers,
Ami, qui jeune encor entrant dens la car-
riere
Déja loin de tes pas as laissé la barriere,
Marmontel, de ce Roi si cher a ses sujets
Ta voix s'est consacrée à chanter les bien-
faits,

(a) M. Duclos a été nommé Historiographe du
Roy.

Poursuis-donc, & bientôt les eaux Aganippides
T'offriront sur leurs bords les fruits des Hesperides;
Ce n'étoit point à toi de craindre un triste oubli
Partage d'un Rimeur dans la foule avili.

Qu'ai-je dit ? Ce métal espoir d'un Mercenaire
Des enfans des neuf sœurs seroit-il le salaire ?
Qu'importe le Potoze à qui l'honeur suffit,
L'honeur, l'unique objet des travaux de l'esprit.
C'est à la gloire seule à fixer leur hommage
Et l'amour des beaux arts ne veut aucun partage ;
Si le cœur qu'il possede éprouve d'autres feux
Cet amour se dissipe, & s'éteint devant eux,
Par quel égarement aux champs de Thessalie
Phebus va-t-il flétrir sa grandeur qu'il oublie !

Et Loi... ..., aux fers de la
gl...
... cœur sous le joug en-
... vains désirs dont sa gloire mur-
mure
S'immole a *Daphné* LePinde qu'il abjure ;
La Nimphe cependant ingrate & sans pitié
Voit le Dieu des Talents près d'elle hu-
milié.
De ses refus constans il s'offense, il s'irrite,
Il suit avec ardeur l'amante qui l'évite ;
Il est prêt de l'atteindre, il s'élance, &
sa main
Ne touche qu'un Laurier qui s'éleve sou-
dain.
Digne bienfait des Dieux! la fille de Pénée
N'offre plus que cet arbre à son ame éton-
née :
Il reconnoît alors à quelle folle ardeur
Une aveugle foiblesse avoit livré son cœur
Et ce Laurier si cher aux filles de Mémoire
En le rendant à lui le rappelle à sa gloire.
Imités ce retour, vous qu'il daigne ins-
pirer,
Vous que de vains objets s'efforcent d'éga-
rer.

Mais ſur tout gardez-vous de ce culte pro-
fane
Qu'uſurpe l'opulence & que l'honeur con-
damne,
Et ſi quelques deſirs vous portent vers Plu-
tus
Songez qu'il fut toujours ennemi des Ver-
tus.
Ce vil encens qui fume aux pieds de la
Fortune
Eſt toujours allumé par une main com-
mune.
Eſt-ce à vous qui devez des leçons aux
mortels
D'approcher de ſon temple & d'orner ſes
Autels ?
D'un imbecille Peuple adorant les caprices
Imitant ſes travers, ſa baſſeſſe, ſes vices.
Irez vous préférer Eſclaves corrompus
Les jardins de Ninive à ceux d'Alci-
nons ? [a]
L'Olivier autrefois dans la plaineOlimpique
Excita ſeul des Grecs la valeur héroique;
Quelle honte ponr vous ſi moins ſages
moins grands

[a] Odiſſée Liv. 8.

Au ſervile interêt vous livrez vos Talents?
Ouvrez les yeux, voyez cette Rome ſi ſage
Au poids des actions meſurer ſon hommage;
D'une Vertu commune un ordinaire eſſor
Mérite le Triomphe & la Couronne d'or,
Tandis que ce héros, plus cher à ſa Patrie,
Qui d'un Concitoyen vient de ſauver la vie
Des dépoüilles d'un Chêne a couronné ſon front, (a)
Un prix plus éclatant n'eût été qu'un affront
Et l'oubli du bienfait eût mieux valu peut-être
Que le ſoin de payer ce qui ne ſçauroit l'être.

(a) La Couronne Civique.

LETTRE XIV.

IL s'eſt introduit dans ce ſiécle un nouveau genre de Burleſque, le Burleſque Poiſſard: il conſiſte à repréſenter au naturel les Harangeres, les *Forts de la Halle*; c'eſt-à-dire, qu'il conſiſte à peindre les Mœurs de gens qui n'en ont point.

La Pipe cassée est le Chef d'œuvre de ce genre. C'est un petit Poëme distribué en quatre chants.

Je chante sans crier bien haut,
Ni plus doucement qu'il ne faut,
La destruction de la Pipe
De l'infortuné la Tulipe.

Voilà le sujet, voici les Acteurs;

On sçait que sur le Port aux bleds
Maints forts à bras sont assemblés.

Et les Actrices,

. . . Leurs Femmes laborieuses
De vieux Chapeaux fières crieuses.

On peut juger des actions par les Acteurs & les Actrices.

La Pipe cassée est dans le nouveau Burlesque ce que le Typhon de Scaron a été dans l'Ancien. Boileau n'aimoit pas ces sortes d'ouvrages. Dans son Art Poëtique il parle du Burlesque & du Typhon en Critique severe. Il eût dit les mêmes choses de la Pipe Cassée.

Nous qui pensons sur le Burlesque d'après ce grand maître, nous croyons cependant devoir séparer ici

l'ouvrage, du genre. Et ce petit Poëme ne nous paroit que trop bien conduit, que trop ingénieux, que trop bien fait, pour le genre.

D'ailleurs l'Auteur a sçû varier son stile. On remarque dans la Pipe Cassée bien des traits qui sont simples, naturels sans être bouffons.

Tout le Monde ne peut pas naître
Prince, Marquis, Richard, ou Maître:
Mais chacun vit de son métier;
Vive celui de Maltôtier!

. . . .

Romains, qu'êtes-vous devenus!
Vous à qui les mœurs les vertus
Servirent long-temps de parure.
Amis de la simple Nature,
Le Luxe idole de Paris
Etoit l'objet de vos mépris.

Le Burlesque recommence bientôt.

C'est cequi cause que Françoise
Pour avoir l'air d'une Bourgeoise
Vient de se donner un Jupon
De Satin rayé sur Côton.

LETTRE XV.

Paralelle de Catilina & de Rome sauvée.

CATILINA vient d'exciter, Monsieur, autant de troubles & de factions dans la République des Lettres, qu'il en fit naître autrefois dans la République Romaine. Deux Poëtes tragiques, les plus grands, sans contredit, que nous ayons aujourd'hui, dont l'un est déja placé par la voix publique entre Racine & Corneille, ont traité ce sujet si célébre. M. de Crébillon nous a donné, il y a deux ans, son Catilina que toute l'Europe attendoit avec empressement ; & l'on vient de jouer celui de M. de Voltaire, sous le nom de *Rome sauvée*. Chacune de ces deux piéces a ses partisans, & par conséquent chacune a aussi ses critiques outrés ; car c'est le caractère de la partialité, de donner toujours dans les excès. Elles m'ont paru très-propres à être le sujet d'un paralelle interessant. Je ne le commencerai point par des extraits détaillés. On n'en

doit faire, je crois, que des Ouvrages, qui ne méritent pas d'être lûs tout entiers, & qui gagnent à être abregés. Je n'écris que pour les personnes qui ont vû Catilina & Rome sauvée. Les autres, à plus forte raison, ne liront point ce Paralelle.

Bien des gens me désaprouveront sans doute, & trouveront que je dis mon sentiment avec trop de liberté. Cependant j'ai eu soin d'y joindre toujours la raison, sur laquelle je le fonde, & je suis bien éloigné de donner mon sentiment pour une décision. Mais comme on aime à prendre le ton décisif, j'avertis, à l'exemple d'un Auteur moderne, que l'on doit supléer les *je crois, ce me semble*, &c. par-tout où je ne les ai point mis, parce qu'ils refroidissent le discours, & que ces sortes de discussions ne sont déja que trop froides par elles-mêmes.

Quoique le sujet des deux Tragédies soit le même fond, il a été présenté sous deux points de vûe différens, ainsi que l'annonce la différence de Titres. Dans la Tragédie de M. de Crébillon l'intérêt principal tombe sur Catilina; M. de Voltaire a pris

une autre route, & a cherché à intéresser pour le salut de Rome. Il reste à examiner lequel de ces deux intérêts est le plus naturel, le plus patétique, & le plus théatral? Les malheurs d'une nation entiere sont-ils plus propres à exciter la pitié que ceux d'une seule personne? Cette question a du moins le mérite de la nouveauté, & si elle étoit approfondie, elle pourroit guider ceux qui travaillent pour le Théâtre dans le choix des sujets, & dans la maniere de les traiter. Comment, dira-t-on, pouvez-vous mettre cela en question? N'est-il pas évident, qu'un grand nombre de malheureux doivent faire plus d'impression qu'un seul? Mais il ne faut pas perdre de vûe, qu'il ne s'agit ici que des actions Théâtrales, & je trouve qu'il est plus naturel, plus patétique, & plus convenable au Théâtre de jetter l'intérêt sur un seul personnage, que sur une ville ou sur une nation entiere?

1°. Les choses que l'on met sur la Scène, sont d'autant plus intéressantes, qu'elles se rencontrent plus souvent dans le cours de la vie, & que l'on

peut plus aisément en faire l'application. Or il est bien plus commun de voir un homme plongé dans d'affreux malheurs, que des révolutions d'état. Elles ne peuvent intéresser vivement, que les peuples qui sont souvent exposés à de semblables événements.

2°. Un homme qui est malheureux tout seul nous touche beaucoup plus, que s'il l'étoit avec toute sa patrie, parce qu'il est en effet bien plus malheureux lorsqu'il l'est seul. Plus un malheur est singulier, plus il est grand; & cela est si vrai, que l'on dit tous les jours, lorsque l'on veut exprimer que l'on a eu quelque grand malheur, ce sont de ces choses qui n'arrivent qu'à moi.

3°. Les choses vraiment Théâtrales sont celles que l'on peut mettre en action. Or les malheurs qui arrivent à un grand nombres d'hommes, ne sçauroient être représentés sur la Scène; cela me rappelle le projet extravagant de ce rimeur, qui avoit choisi pour sujet de tragédie, la Tribu de Benjamin & le massacre de 170000 hommes.

Les Auteurs plus éclairés, qui ont traité des sujets aussi généraux, ont été obligés de les particularifer en quelque sorte, & de mettre le principal intérêt sur quelques-uns de leurs personnages. C'est ainsi que dans *Venise sauvée* l'on ne peut être ému que pour Belvidera, pour Dom Pedre, & même pour Jaffier. Ainsi Ciceron & Cesar sont les Rôles les plus intéressans de Rome sauvée, & le Spectateur ne songe guère à la conservation de la République Romaine.

De la différence des titres & des objets, suit naturellement celle des caractères que Mrs de Crébillon & de Voltaire ont donné à leurs personnages. L'un s'est attaché sur-tout à représenter Catilina comme un génie vaste, profond, quelquefois injuste par ambition, & s'est bien gardé de lui faire commettre des forfait énormes qui le rendissent absolument incapable d'émouvoir. Dans *Rome sauvée* au contraire, Catilina assassine son propre beau-pere, qu'il accuse ensuite au Sénat. M. de Crébillon donne à Ciceron de la défiance & de la timidité. C'est un des reproches que lui

fait Catilina, & c'est aussi l'idée que nous avons de ce fameux Orateur d'après ses Ouvrages mêmes, & ce que les Historiens nous disent de son caractère. Le Ciceron de M. de Voltaire a toujours beaucoup de hardiesse & de fermeté; il l'emporte en cela même sur Catilina, que l'on fait avoir eu toute la pétulence d'un jeune homme & d'un soldat. Il faut convenir que Ciceron n'a pas manqué de courage dans cette occasion, mais il n'est pas vraisemblable qu'il ne lui soit échapé quelques traits de cette foiblesse qui lui étoit si naturelle, & qui a été si nuisible à Milon. On me répondra, que les Catilinaires prouvent toute la véhémence de Ciceron, & qu'il étoit juste de lui conserver le ton qu'il a eu en effet. Mais n'étoit-il pas plus à propos de distinguer les lieux? c'est seulement dans le Sénat, que l'Orateur s'est déchaîné contre l'ennemi de sa patrie; & il est bien plus facile à un homme, qui est né sans courage, de pérorer avec force en public, que de soutenir le même ton tête à tête avec son adversaire. Enfin introduire sur la scène Ciceron qui, au milieu des

Conjurés, les traite, ainsi que leur Chef, avec le plus grand mépris, n'est-ce pas changer entierement les caractères de Ciceron & de Catilina? Si l'on pouvoit admettre que le premier, quoique né foible, eût osé tenir de pareils propos, comment imaginer que le dernier, né violent, ait eu la patience de les entendre. Un homme à qui les crimes coutoient si peu, auroit-il hésité à punir un téméraire, qui venoit l'insulter gratuitement, & cela dans le lieu même, où Catilina fait ses complots; dans l'instant où il rassemble ses factieux. Il est vrai que Ciceron est toujours environné de Licteurs, gardes ordinaires des Consuls; mais qu'auroient pû faire trois ou quatre hommes chargés plutôt qu'armés de faisceaux, contre une troupe de Conjurés aguéris, qui ont fait depuis longtems des préparatifs, & qui touchant au moment de la révolution, n'ont plus rien à ménager.

Ce n'est pas que le Ciceron de M. de Voltaire n'ait de grandes beautés, mais elles sont presque toujours déplacées. Les choses fortes qu'on lui fait dire, prodiguées dans les trois

premiers Actes, se trouvent épuisées au quatriéme dans le seul tems où elles étoient nécessaires. Ciceron dans tout le reste de la piéce est plus grand, plus patétique, en un mot, plus Ciceron que dans le Sénat; aulieu que M. de Crébillon lui a donné à la vérité moins de traits frappants, mais les a mieux placés, & lui a réservé plus de mâle éloquence dans l'assemblée des Sénateurs; ce qui est plus conforme à la vraisemblance & à l'histoire. J'aime beaucoup la maniere dont il parle des entreprises de Catilina:

» Qui toujours coupable & toujours impuni
» Veut.... ce que n'eût osé l'Univers réuni,
» Subjuguer les Romains! &c.

Vous me saurez gré aussi de vous rapporter quelques traits du Ciceron de Rome sauvée; c'est, je vous l'ai déja dit, un des Rôles, qui a plû davantage. On a entendu avec plaisir cette réponse de Ciceron aux reproches que Catilina lui faisoit sur sa naissance:

» Dans ces tems malheureux, dans nos jours corrompus,
» Faut-il des Noms à Rome? Il lui faut des vertus.

On a volontiers passé la construction un peu forcée des vers suivans en faveur de la pensée.

» Mon nom commence en moi, *de votre honneur jaloux*
» Tremblez que votre nom ne finisse dans vous.

On a encore applaudi universellement au parti que prend Ciceron au dénouement, de confier à *César* le commandement des troupes qui devoient marcher contre les Conjurés, persuadé que c'étoit le seul moyen de s'assurer d'un homme tel que César. C'est ainsi que l'on traite avec les grandes ames.

Ces traits ont fait d'autant plus d'impression, qu'ils ont été rendus avec toute l'énergie dont ils étoient susceptibles par un homme de beaucoup d'esprit, qui joint au ton le plus patétique, l'éloquence du geste, sans jamais recourir à l'affectation du déclamateur & du Pantomime; & qui possédant le genre tragique dans lequel il a travaillé lui-même avec succès, joue supérieurement dans le haut comique, & semble fait pour repré-

ſenter naturellement les Rôles d'un parfait honnête homme. On pourroit dire de lui ce que Ciceron diſoit de l'Acteur Roſcius. *Eſt-ne quiſquam purior, humanior ?*

Nous avons une ſi grande idée de Ciceron, que tous les portraits que l'on nous en fait, quelques beaux, quelques reſſemblants qu'ils ſoient, nous paroiſſent toujours au-deſſous de l'original. Pour Caton, il a été repréſenté fidélement dans les deux piéces, toujours grave, toujours auſtére, & par-là peu intéreſſant. Un homme qui n'a point de paſſion ne ſauroit en inſpirer.

Dans Rome ſauvée, Catilina aime Aurelie, fille de Nonius, Républicain attaché au Conſul. Le Catilina de M. de Crébillon aime Tullie, la fille du Conſul-même, ce qui offre un combat de paſſion encore bien plus frapant. Tullie & Aurelie ſont toutes deux filles de Républiquain, ont également l'ame républiquaine, & tachent de ſauver à la fois leur amant & leur patrie ; en un mot, elles ont le même caractère. Mais celui d'Aurelie a le défaut d'une copie qui eſt toujours plus foible.

Comme l'amour ne peut avoir dans ce sujet que le second Rôle, & qu'il y est nécessairement subordonné à l'ambition, les deux intrigues ne sauroient exciter une pitié fort tendre. Pour réparer autant qu'il étoit possible le défaut de sujet, M. de Crébillon y a introduit *Fulvie*, femme violente qui, confidente de Catilina & jalouse de Tullie, se déguise en esclave, & va découvrir au Consul la Conjuration. Ce nœud est très-naturel, il est aussi conforme à l'histoire; C'est un esclave qui a accusé Catilina & ses complices. M. de Crébillon a conservé l'historique, & a sçû en tirer une intrigue Théatrale, en faisant paroître dans une Tragédie, une femme déguisée en homme; il a hazardé une chose entiérement neuve; mais c'est une de ces hardiesses heureuses, qui sont la marque d'un grand génie, & qui servent à étendre la carrière des talens.

Il y a encore dans les deux Tragédies dont je vous entretiens une différence considérable dans les Rôles. Chacune en a un qui lui est propre, & qui a beaucoup contribué à son suc-

cès. Le Grand Prêtre Probus peut au moins balancer le César de Rome sauvée, il suffiroit même d'opposer à ce dernier surnom l'Ambassadeur des Gaulois qui les peint d'une maniere si belle & si flatteuse. A l'égard du stile, on reconnoît Monsieur de Crébillon & Monsieur de Voltaire. Leurs Muses ont conservé tout le feu & tout l'agrément de la jeunesse. On pourroit même reprocher à M. de Voltaire d'être quelquefois trop épique.

Ce Pilote égaré
Présente à tous les vents un flanc mal assuré.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XVI.

Réponses aux Observations, &c.

De même que les bons Ouvrages sont toujours critiqués, les meilleures critiques sont aussi celles

qui font naître le plus de réponses. Il étoit réservé à l'Auteur de l'*Esprit des Loix quintessentié*, de se déchaîner à son aise, & de se faire un trophée du silence de M. de M. & du Public. Ce merveilleux Ecrivain, ce Critique si spirituel a raison de défier tout le monde de lui répondre ; il pouvoit faire mieux encore, & défier de le lire. On avoit déja répondu à M. l'Abbé de la Porte dans une brochure intitulée *Apologie de l'Esprit des Loix*, ou *Réponses aux Observations*. On a senti que ces prétendues Réponses n'étoient point suffisantes, & l'on vient d'en hazarder de nouvelles, qui sont les mêmes au fond, qui ne contiennent rien de nouveau, & qui prouvent de plus en plus l'importance des observations. Les premieres Réponses étoient plus étendues, & embrassoient un plus grand nombre d'objections ; les dernieres sont superficielles. Voulez-vous sçavoir comme on y répond à ce qu'observe M. l'Abbé de la Porte, sur les raisons qui empêchent la Religion Chrétienne de faire de grands progrès à la

Chine? *Cette considération*, répond-t-on, *peut avoir un certain poids; mais celles de l'Auteur en sont-elles moins solides?* Je vous prie, Mr, de remarquer aussi le défaut essentiel de ces Réponses. On y répond presque partout par des morceaux de l'Esprit des Loix. Mais M. l'Abbé de la Porte a prétendu que cet Ouvrage étoit rempli de contradictions; ainsi ce n'est pas répondre, c'est ajoûter aux observations, c'est les confirmer, lorsqu'il faudroit les détruire. Vous remarquerez encore quelques termes hazardés; & je ne crois pas que l'on puisse dire *les menues pratiques* de la Religion.

LE GOUVERNEUR, *COMEDIE.*

TOUS les sujets de Comédie ne sont pas épuisés. Les ridicules qui se reproduisent tous les jours sous de nouvelles formes, fournissent une ample matière aux Auteurs Dra-

matiques. A la vérité, on ne dit plus comme du tems de Moliere. *Voiturez-nous les commodités de la conversation ; apportez-moi le Conseiller des graces*, &c. Mais le nouveau jargon qui s'est introduit parmi les gens du bel air, est-il moins digne d'une correction théâtrale ? C'est pour fronder cet impertinent Neologisme, que M. le Cheval. de la Morliere a fait sa Comédie du *Gouverneur*. Il eut été à souhaiter, que l'Auteur eût pû convertir tous les Neologues ; mais sa Pièce n'est pas resté assez longtems sur le Théâtre, pour produire un si merveilleux effet. Si nous ne nous corrigeons pas de certains travers, c'est notre faute. Pourquoi ne pas assister aux leçons de ceux qui veulent nous instruire ?

Je n'entrerai point dans le détail de cette Pièce. Il me suffira de dire que les deux principaux personnages sont un Fat & une petite Maîtresse, aussi ridicules par leur langage, que méprisables par leur conduite. Le Gouverneur & son Disciple contrastent avec le Marquis de Brillanville & la Comtesse de Folincourt. On

n'est pas étonné d'entendre un Pédagogue débiter de la Morale, mais on est un peu surpris de trouver un Caton sententieux dans la personne du jeune Comte Colisan. On seroit presque tenté de regarder cet aimable Seigneur comme un être imaginaire. Cela ne fait pas l'éloge de notre nation ; mais ce qui doit nous faire plus rougir,, c'est le peu
„ de succès qu'a eu parmi nous la
„ Comédie de M. de la M. Il est vrai
„ qu'il n'y avoit à la premiere Re-
„ présentation de sa Pièce, que des
„ gens envieux & incapables de tout,
„ qui semblables à ces vils oiseaux
„ de la Grece, ne sont à craindre,
„ que par leur multitude & le bruit
„ de leurs croassemens ; tels étoient
„ les Spectateurs de cette infortunée
„ Comédie. M. de la M. remarque
„ encore, qu'il se trouvoit en concur-
„ rence avec des succès aussi singu-
„ liers pour le présent, que pour l'a-
„ venir.,, Comme tout le monde n'entend peut-être pas de quelle concurrence on veut ici parler, il est bon d'avertir qu'il s'agit de la Tragédie de Varron, qu'on applaudissoit

aux François, tandis qu'on siffloit indécemment le *Gouverneur* aux Italiens.

L'Auteur voyant qu'il avoit à lutter contre des *ennemis* & des *enthousiastes*, crut qu'il étoit à propos de retirer sa Piece du Théâtre au moins pour le moment ; car il a dessein de la faire reparoître dans des circonstances plus heureuses. „ La voilà „ donc, dit-il, soustraite à la sotte „ prévention de l'imbécile vulgaire, „ pour être soumise au jugement „ impartial de l'homme de goût, en „ un mot au grand jour du cabinet, „ qu'on ose dire qu'elle peut ne pas „ apprhéhender, mais qui est l'écueil „ fatal des succès éphémères, con„ tre lequel toutes les illusions théâ„ trales viennent se briser sans re„ tour. „

Cette Comédie va devenir une Pièce de cabinet, & l'Auteur pendant sa vie aura l'avantage de figurer parmi les illustres morts. Cela ne vaut-il pas mieux que de se voir applaudi par l'imbécile Vulgaire ? Si les Auteurs étoient raisonnables, ils préféreroient aux applaudissemens tu-

multueux du Parterre, les éloges qui se donnent secretement dans le Cabinet. Mais il paroît que M. le C. de la M. lui-même, seroit charmé d'entendre ce bruit flateur, dont on n'a point encore étourdi ses oreilles.
„ Peut-être goûtera-t-il cette satis-
„ faction, lorsqu'on aura vû s'écrou-
„ ler ces goûts passagers & inconsé-
„ quens, cette fureur de miseres
„ notées, ouautres farces semblables,
„ que le bon goût foule aux pieds
„ tôt ou tard.... Le Public, pour
„ son propre intérêt, ne devroit
„ point exiger d'eux (des Comédiens
„ Italiens) de basses momeries, d'in-
„ sipides Vaudevilles, qui déshono-
„ rent également & le talent de ceux
„ qui les jouent, & le goût de ceux
„ qui s'y amusent. „

Des goûts s'écrouler! Est-ce le Marquis de Brillanville qui parle de la sorte? Non, c'est M. de la M. Comment ces traits peuvent-ils échapper à un homme, qui se donne pour un frondeur impitoyable du Neologisme? Après tout, les Prédicateurs se livrent quelquefois aux excès qu'ils condamnent en chaire.

On peut dire la même chose des Auteurs Dramatiques. Comme M. le C. de la M. n'écrit qu'en Prose, il n'est pas surprenant, qu'il soit de mauvaise humeur contre les *Miseres notées* & contre les Vaudevilles.

Celui qui a fait un Ouvrage, doit mieux le connoître que personne : voilà pourquoi, en rendant compte de la Comédie du Gouverneur, j'ai rapporté non pas le sentiment du Public, mais celui de l'Auteur. Corneille disoit librement ce qu'il pensoit de ses productions. M. de la M. agit avec la même franchise, & il déclare dans un Avertissement de quatre pages & de quatre phrases ; que sa Pièce ne méritoit pas un traitement si rigoureux. Je me donnerai bien garde de ne pas soucrire à la décision d'un homme, qui est en possession de juger en dernier ressort tous les Ouvrages Dramatiques qui paroissent depuis quelque tems.

TABLE DES MATIERES.

Fin de la Table.

100

crcy
100md

SAD





